

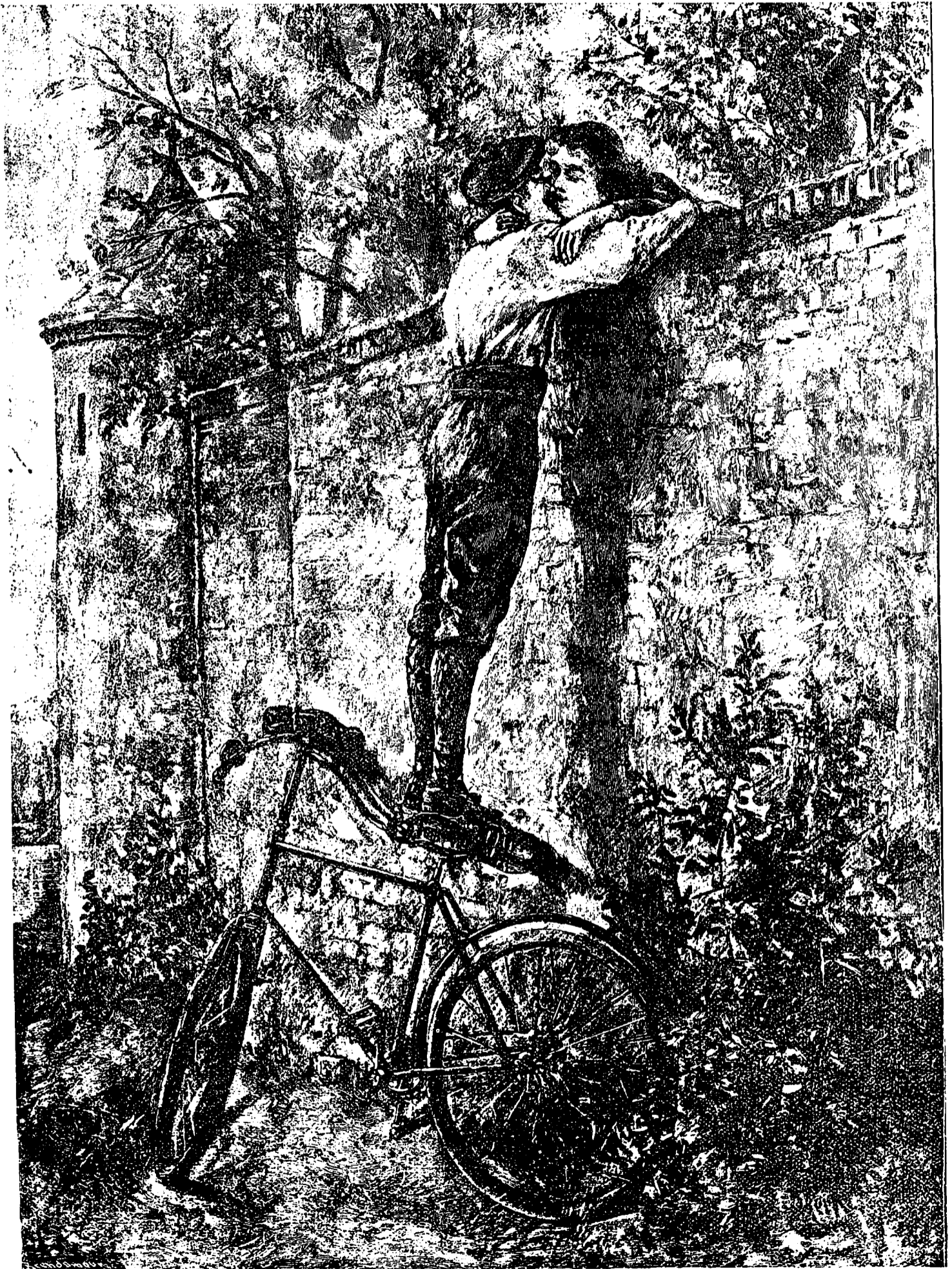
# Le Samedi

Vol. XI. No 11  
Montreal, 12 Aout 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

## IDYLLE MODERNE



L'AMOUREUX ET SON COURSIER.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 12 AOÛT 1899

## ECHO DE LA FÊTE DE LA REINE



*Willie.* — Attendez un peu ! Je vais lui attacher ces pétards à la queue et nous allons rire.

## BOUQUET DE PENSÉES

La seule chose que quelques personnes font, c'est de vieillir.

\*\*\*

Une bonne peur fait plus de bien à un homme qu'un bon conseil.

\*\*\*

Chaque homme est son propre et pire ennemi et son propre et mauvais barbier.

\*\*\*

La vieillesse conserve autant d'illusions sur le passé que la jeunesse en conserve sur l'avenir.

\*\*\*

La bonne conduite est très recommandable, mais elle conduit très difficilement à la célébrité.

\*\*\*

La chose la plus brillante que certains grands hommes aient jamais faite, c'est d'être nés riches.

\*\*\*

C'est l'idée de tous les hommes qu'une femme ne peut pas s'habiller sans employer au moins cinquante épingles.

\*\*\*

Si l'on écrit de moi que je suis un voleur, un faussaire, un assassin, traduisez simplement que celui qui porte ce jugement ne partage pas mon opinion.

\*\*\*

Enfermez dans la même chambre deux hommes dont l'un est affligé du mal de dents et l'autre amoureux, vous constaterez que c'est celui qui a mal aux dents qui s'endormira le premier.

\*\*\*

Quand un homme glisse sur une pelure de banane, la première chose qu'il fait c'est de regarder derrière pour voir ce que c'était. La première chose qu'une femme fait, c'est de regarder autour d'elle pour savoir si quelqu'un l'a vue.

UN CHERCHEUR.

## LA PRUDENCE DU DOCTEUR

*Le patient.*—Je désire vous consulter, docteur. Je crains de perdre absolument la mémoire.

*Le docteur.*—Ah... ah... Mais, cher monsieur, dans les cas de cette sorte, j'ai coutume de toujours réclamer mes honoraires à l'avance.

## MATÉRIAUX NÉCESSAIRES

*L'ami.*—Comment vont les affaires, mon ami ?

*L'auteur.*—Très bien. J'ai en mains les matériaux d'une superbe comédie.

*L'ami.*—Mes compliments.

*L'auteur.*—Oui. Tout ce dont j'ai besoin maintenant, ce sont des matériaux pour une paire de pantalons.

## UN EXEMPLE

*Le père (saisissant son fils par les cheveux et le jostigeant jusqu'à ce qu'il tombe épuisé).*—Tiens, jeune vaurien, attrappe cela, je vais te montrer comment on doit traiter ta mère.

## LA DÉFINITION DU PETIT CHARLES

Le petit Charles écrivait : " Les soldats sont de trois sortes : Les soldats de plomb, les vrais soldats et les volontaires."

## BALIVERNES

*Le domestique.*—Monsieur est sorti.

*Le visiteur.*—Il est sorti ? Eh bien ! vous lui direz que je suis venu le voir.

*Le domestique.*—Si Monsieur veut bien me dire son nom ?

*Le visiteur.*—C'est inutile, votre maître me connaît bien !



II

Ce qu'il a ri...

## Les Tortures d'une Mère

Notre dramatique feuilleton, *Les Martyrs de Morgoff*, touche à sa fin et nous nous sommes assurés, pour y faire suite, une œuvre saisissante, empruntant à de récents événements qui se sont passés en Angleterre, une actualité piquante.

LES TORTURES D'UNE MÈRE, tel est le nom de ce nouveau roman qui ne le cède en rien, comme intérêt dramatique, à ceux qui l'ont précédé dans les colonnes du SAMEDI, mais qui, de plus, est une étude des crimes qui se commettent, journellement, dans les bas-fonds de Londres, Paris ou telle autre grande capitale.

LES TORTURES D'UNE MÈRE trouveront, nous en sommes persuadés, auprès de nos lecteurs et de nos lectrices, le meilleur accueil, accueil bien mérité du reste, par l'intensité d'émotion se dégageant de ce roman vécu, dont les acteurs existent encore et dont la trame est empruntée, pres-

que entièrement, à un de ces curieux faits divers que nous ménage notre fin de siècle troublée et chercheuse.

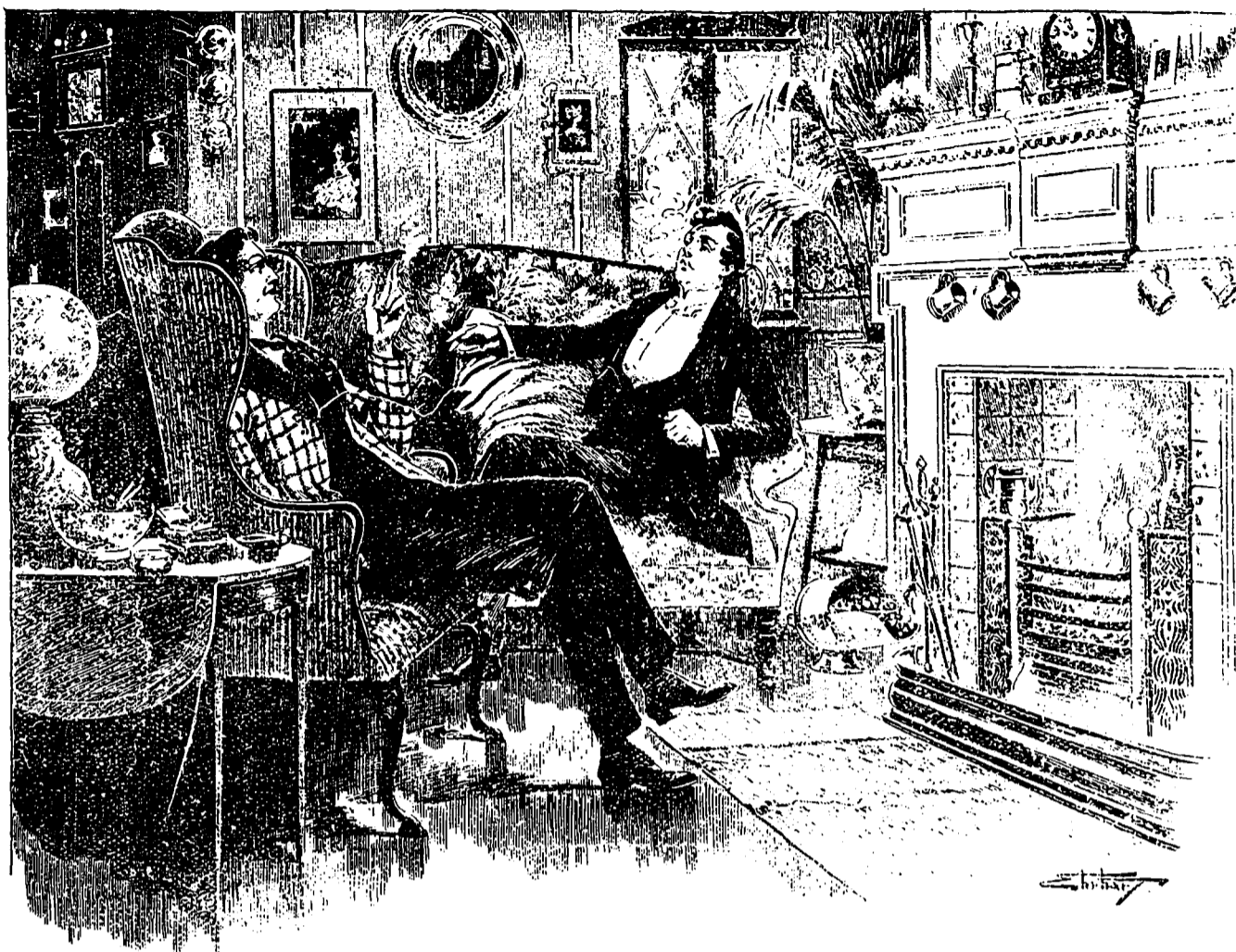
Avant LES TORTURES D'UNE MÈRE, nous donnons à nos lecteurs une charmante et courte idylle due à la plume gracieuse de René Bazin, le romancier parisien si délicat, pour lequel les mœurs bretonnes n'ont pas de secret et qui a su, dans

## Madame Corentine

plaider une thèse délicate entre toutes avec le talent qu'il met au service d'une plume alerte et pimpante.

Les charmantes descriptions contenues dans cette très courte nouvelle, l'action, très vraie, très poignante, contenue dans MADAME CORENTINE prépareront doucement le lecteur au sombre drame qui lui succédera dans quelques numéros.

L'HOMME QUE C'ÉTAIT



*Boulau.* — Quel sorte d'homme est donc Taupin ?  
*Rouleau.* — Il est de ce genre d'individus capables de prendre un verre et s'arrêter ensuite pourvu que vous payiez la première tournée.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
 DDXXXII

LE POÈME DE LA LAMPE

Douceur du soir et de la lampe qui s'allume !  
 C'est la fin d'un veuvage et la fin d'un exil :  
 Douceur ! quand le soir vient, le jour au cœur naît-il ?  
 Ah ! créer à son gré chez soi ce clair de lune !

Douceur du soir et de la lampe calme et bonne !  
 On se sent tout à coup la face d'un élu ;  
 L'âme s'éclaire ; elle renonce et ne s'adonne  
 Qu'à dénouer les écheveaux des angélus.

Qu'est-ce encore ces bruits, au loin, qui continuent ?  
 Le silence aux conseils de l'ombre cède enfin ;  
 C'est l'heure tiède où l'on devient un peu divin...  
 Des nénéphars sont nés parmi les glaces nues.

Un ecclésiastique amour de la douceur  
 Revêt comme de lin pascal et d'innocence ;  
 On se semble approcher de la fin d'une absence,  
 On veille le sommeil d'une petite fleur.

La lampe perce un peu les mystères ; on voit  
 Des signes éclater dans la demeure obscure.

Est-ce qu'un oiseau blanc s'est posé sur le toit ?  
 On dirait tout à coup qu'on habite une cure.

Douceur ! La lampe met dans l'âme un temps de mai  
 Et des clartés d'argent fluide ou l'âme trempe  
 Le clair de lune fait les grands lys se pâmer ;  
 L'âme, ce lys aussi, se pâme au clair de lampe.

La lampe dans la chambre est une rose blanche  
 Qui s'ouvre tout à coup au jardin gris du soir ;  
 Son reflet au plafond dilate un halo noir  
 Et c'est assez pour croire un peu que c'est dimanche

La lampe dans la chambre est une lune blanche  
 Qui fait fleurir dans les miroirs des nénéphars ;  
 On ne sait plus quel jour il est, ni s'il est tard,  
 Sauf qu'on est doux comme à la fin d'un beau dimanche.

Sourire de la lampe en sa dentelle blanche  
 Qu'on dirait une coiffe où dorment des cheveux ;  
 Lampe amicale aux lents regards d'un calme feu  
 Qui donne à l'air de chaque soir l'air du dimanche.

GEORGES RODENBACH.

VILLE NATALE

Voici la banlieue de la ville, avec ses moulins aux grandes ailes, ses colzas dorés, ses œillettes aux corolles de lilas pâle, ses lins aux tiges si frêles et aux fleurs d'un bleu si tendre qu'elles font penser à des myosotis sur des cheveux blonds de jeune fille. Déjà, on aperçoit le clocher de Saint-Martin, notre beffroi, d'où Galut, le veilleur, annonce les heures et les demies, le jour à son de cloche, la nuit à son de trompe. Puis, l'entrée en ville, ces fossés, ces ponts-levis, ces remparts qui m'en imposaient tant, et qu'on a détruits depuis peu d'années... Voici, dans la rue Aubenche, une blanche maison où, près d'une fenêtre fleurie, aujourd'hui comme il y a quarante ans, ma bonne marraine lit quelque beau livre ou brode quelque étoffe avec ses doigts de fée. Voici, dans la rue des Liniers, la vieille demeure où je suis venu au monde... Si je sortais par la porte Notre-Dame, pour aller dans le faubourg de Solesmes, je crois que j'irais tout droit, — laissant à ma gauche certain cabaret où, comme dans les tableaux de Téniers, de braves gens tirent à l'arc en buvant des pintes, — jusqu'à la maison des bisaiéuls, où j'ai passé les plus douces heures de ma petite

enfance. Je crois que je retrouverais leur jardin, plein de groseilles et de framboises. Mais le retrouverais-je aussi, de l'autre côté de la route, ce champ de blé où je me vois encore, marchant à peine, pour la première fois cueillant des fleurs ! Quelle joie ! Ce sont des bleuets, des coquelicots et des nielles. Mais en voilà une qui m'attriste. Rien qu'elle me paraisse la plus belle de toutes : c'est ce liseron, lamé de rose, enroulé autour des épis ; à peine l'a-t-on cueilli qu'il se ferme et se fane... Dans la vie, on rencontrera, plus d'une fois, des fleurs de cette sorte, et justement parmi les plus désirées !

AUGUSTE DORCHAIN.

ÉPÉE CÉLÈBRE

*Premier monsieur.*  
 Vous savez, Georges, avec lui vous auriez tort de faire le malin.

*Second monsieur.*  
 Parce que ?

*Premier monsieur.*  
 Il joue de l'épée comme Damaoclès.

CHANGEMENT DE TÊTE

*Madame.* Qui vous a permis d'essayer mon nouveau chapeau, mademoiselle ?

*La cuisinière.* — Pardon, madame, ... je voulais voir quel effet il ferait sur une jolie frimousse.

LEUR OCCUPATION

Trois jeunes filles, arrêtées dernièrement dans une auberge de village, écrivirent dans le registre à la colonne intitulée "Occupation", "Cherchant un mari."

MAL MORDUE

*Gertrude.* — Papa, notre nouvelle maman deviendra-t-elle enragée bientôt ?

*Le père.* — Quelle question ! Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

*Gertrude.* — Je l'ai entendue hier dire à la cuisinière qu'elle avait été mal mordue le jour où elle vous a épousé.

ELLE PROFITE DES LEÇONS

*Maman.* — Emma, sais-tu qui a mangé mes raisins ?

*Emma (tournant rapidement les feuillets de son livre).* — Maman, vous m'avez dit hier qu'il n'était pas bon de dire toujours tout ce qu'on savait.

PAS COMME CEUX-LÀ ?

*Le père (orgueilleux).* — Ma fille a étudié la peinture à l'étranger.

*Taupin.* — Je m'en doutais. Je n'ai jamais vu un coucher de soleil comme celui-ci dans le pays.

PAS PARTICULIER

*Elle.* — Qu'a dit papa ?

*Lui.* — Je lui ai demandé son consentement par téléphone et il a répondu qu'il ne me connaissait pas, mais qu'il me le donnait.

LA MÊME POUR TOUTES

*Rouleau.* — Il y a une histoire que chaque femme a raconté si souvent qu'elle vient à la croire vraie.

*Boulau.* — Qu'est-ce ?

*Rouleau.* — Celle de l'homme riche qu'elle aurait pu épouser.

LETTRÉ DE FEMME

*Madame.* — Donnes-moi cette lettre que tu viens d'ouvrir. Je vois que c'est d'une femme, car tu pâlis affreusement en jetant les yeux dessus.

*Monsieur.* — La voici. C'est effectivement d'une femme. Le compte de ta modiste. Qui ne pâlerait pas ?

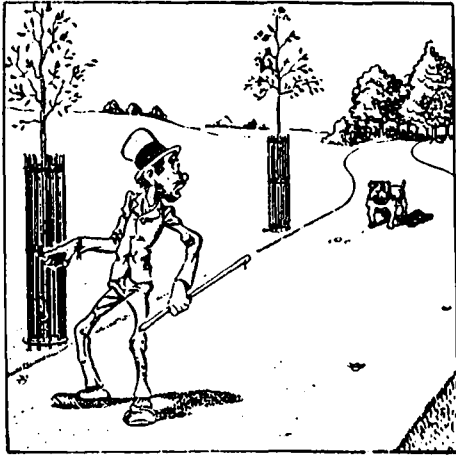
UNE VRAIE CHANCE

*Lui.* — Ma chère, la banque où j'avais déposé mon argent vient de faillir.

*Elle.* — Quelle chance que tu aies gardé ton livre de chèques à la maison.

Des milliers de Bébés sont nourris avec le "NESTLÉ'S FOOD". DEMANDEZ-LE... A VOTRE MÉDECIN

COMMENT LE TRAMP ADFLAIR S'EST TIRÉ DU DANGER



I  
Adflair. — Sur mon âme, je crois bien que cet affreux cabot s'en vient droit sur moi ! Je n'aurais même pas le temps de me jeter dans la ruelle...



II  
... Il doit déjà avoir eu des rapports avec quelque membre de notre loge, car il vient sans hésiter, la sale bête...



III  
... Oh ! Seigneur. Je n'ai jamais été en aussi grand danger qu'aujourd'hui !...

NOIRAUD

N'avez pas peur, monsieur, vous ne manquerez pas le train... Voilà quinze ans que je mène des voyageurs au chemin de fer... et jamais je ne leur ai fait manquer le train ! Entendez-vous, monsieur, jamais ! Oh ! ne regardez pas votre montre... Il y a une chose qu'il faut savoir et que votre montre ne vous dira pas... C'est que le train est toujours en retard d'un quart d'heure... Il n'y a pas d'exemple que le train n'ait pas été en retard d'un quart d'heure.

Il y en eut un, ce jour-là. Le train avait été exact, et je le manquai. Mon cocher était furieux.

Il faut prévenir, disait-il au chef de gare, il faut prévenir si vos trains se mettent à partir à l'heure... jamais on a vu ça.

Et, prenant à témoin tous les assistants :

N'est ce pas qu'on a jamais vu ça ! Je ne veux pas paraître fautif près de monsieur. Un train à l'heure !... Un train à l'heure !... Dites-lui que c'est la première fois que ça arrive.

Ce fut un cri général : " Oh ! oui. Ordinairement il y a du retard ! " Je n'en avais pas moins trois grandes heures à passer dans un très mélancolique village du canton de Vaud, flanqué de deux mélancoliques montagnes qui avaient deux petites houppettes de neige sur la tête.

Comment tuer ces trois heures ? A mon tour, j'invoquai l'assistance... Et ce fut de nouveau un cri général : " Allez voir le Chaudron ! Il n'y a que ça à voir dans le pays. " Et où était-il ce Chaudron ! Sur la montagne de droite, à mi-côte ; mais le chemin était un peu compliqué, on me conseillait de prendre un guide, et là-bas, là-bas, dans cette petite maison blanche avec des volets verts, je devais trouver le meilleur guide du pays... un brave homme, le père Simon.

Je m'en allai frapper à la porte de la petite maison.

Une vieille femme vient m'ouvrir.

Le père Simon ?

C'est bien ici... Mais voilà... si c'est pour aller au Chaudron...

Oui, c'est pour aller au Chaudron...

Eh bien, il ne va pas bien depuis ce matin, le père Simon... Il n'a pas de jambes... Il ne peut pas sortir... Seulement ne vous inquiétez pas, il y a quelqu'un pour le remplacer... il y a notre chien.

Comment, votre chien ?

Oui, Noiraud... Il vous conduira très bien... aussi bien que mon mari... Il a l'habitude...

L'habitude ?

Certainement ; depuis des années et des années, le père Simon l'em-

mène avec lui... Alors, il a appris à connaître les endroits... Il a bien souvent conduit des voyageurs, et nous en avons eu toujours des compliments. Pour ce qui est de l'intelligence, il en a autant que vous et moi. Il ne lui manque que la parole... Mais ça n'est pas nécessaire, la parole... Si c'était pour montrer un monument, oui, parce qu'alors il faut savoir faire des récits et dire des dates historiques... Mais ici, il y a que les beautés de la nature. Prenez Noiraud. Et puis, ça vous coûtera moins cher... C'est trois francs mon mari ; Noiraud, ça n'est que trente sous, et il vous en fera voir pour trente sous, autant que mon mari pour trois francs... Je l'appelle, pas vrai ?

Oui, appelez-le.

Noiraud ! Noiraud !

Il arriva. C'était un petit chien noir, à longs poils frisés et ébouriffés. Il ne payait pas de mine, mais il avait cependant dans toute sa personne un certain air de gravité, de décision, d'importance. Son premier regard fut pour moi un regard net, précis, assuré, qui m'enveloppa rapidement des pieds à la tête, un regard qui disait clairement : " C'est un voyageur. Il veut aller au Chaudron. "

J'en avais, pour ce jour-là, assez d'un train manqué, et je tenais essentiellement à ne pas avoir une seconde fois pareille mésaventure. J'expliquai à cette brave femme que je n'avais que trois heures pour ma promenade au Chaudron.

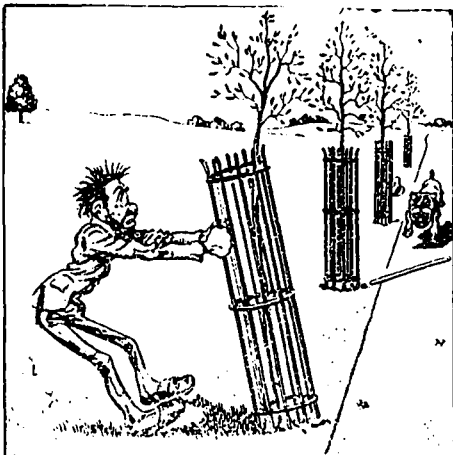
— Oh ! je sais bien, me dit-elle, vous voulez prendre le train de quatre heures. Ne craignez rien, Noiraud vous ramènera à temps... Allons, Noiraud, en route, mon garçon, en route ! Au Chaudron ! au Chaudron ! au Chaudron ! au Chaudron !

Elle répéta ces mots quatre fois, en parlant très lentement et très distinctement, et pendant ce temps, moi, j'examinais Noiraud très curieusement. Il répondait aux paroles de sa maîtresse par des petits signes de tête qui allaient en s'accroissant et où il entraient évidemment, à la fin, un peu d'impatience et de mauvaise humeur. On pouvait les traduire ainsi : " Oui... oui... au Chaudron... j'ai compris... j'ai parfaitement compris. Ah ça ! mais, ne prenez-vous pour une bête ? " Et sans laisser finir le quatrième *au Chaudron !* de Mme Simon, Noiraud, évidemment blessé, courna les talons, vint se planter en face de moi et, du regard, me montrant la porte, il me dit aussi nettement qu'il était permis à un chien de le faire :

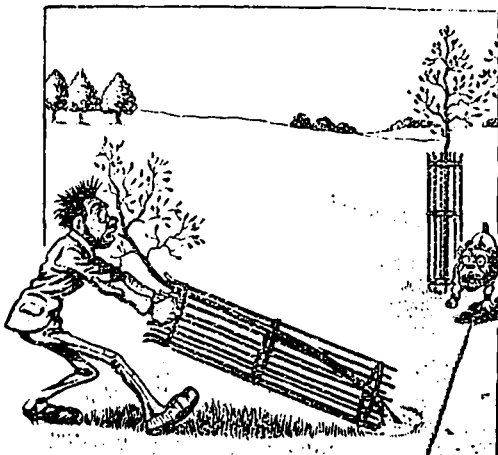
— Allons, venez, vous !...

Je le suivis docilement. Nous partîmes tous les deux, lui devant, moi derrière. Nous traversâmes tout le village... Des enfants qui gaminait dans la rue reconnurent mon guide.

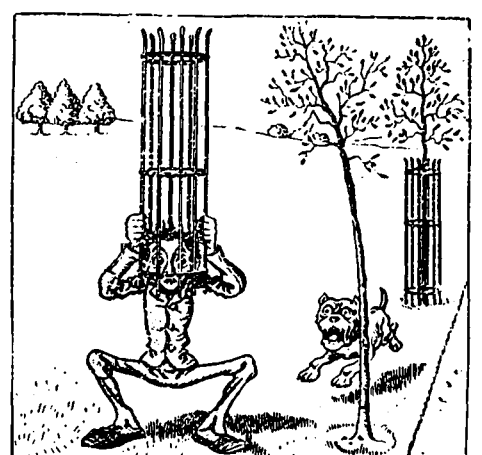
COMMENT LE TRAMP ADFLAIR S'EST TIRÉ DU DANGER — (Suite)



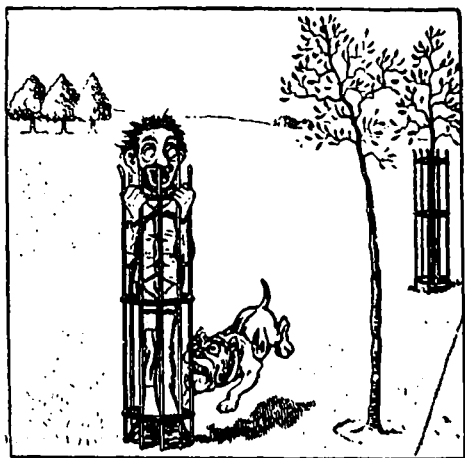
IV  
... Ciel... si je pouvais seulement enlever ça pour m'abriter !... mais aurais-je le temps ?...



V  
... Ah... enfin ! C'est que cette brute me dévoterait...

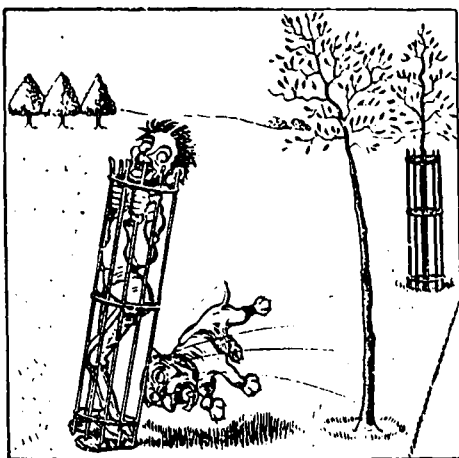


VI  
... Il arrive... mais... pourvu que cela s'ajuste bien sur moi !...



VII

...Sauvé... mon Dieu... Tu peux y aller à présent, Carlo de mon cœur!...



VIII

...Dis donc!... Si tu te cogne souvent la tête comme ça, tu vas attraper la migraine...



IX

...Là... là... mon brave petit chien... et comme on craint un retour offensif, on va s'en aller à petits pas. Si je n'ai pas mon dîner, j'ai toujours gagné mon gîte pour la nuit.

—Hé, Noiraud! Bonjour, Noiraud!  
Ils voulaient jouer avec le chien; mais il tourna la tête d'un air dédaigneux, de l'air d'un chien qui n'a pas le temps de s'amuser, d'un chien qui est en train de faire son devoir et de gagner trente sous. Un des enfants s'écria :

—Laissez-le donc. Il conduit le m'sieu au Chaudron... Bonjour m'sieur!

Et tous de rire, en répétant :

—Bonjour, m'sieur!

Je souriais, mais gauchement, j'en suis sûr. Je me sentais embarrassé, un peu humilié, même. J'étais, en somme, dominé par cet animal. Il était pour le moment mon maître. Il savait où il allait et, moi, je ne le savais pas. J'avais hâte de sortir du village et de me trouver seul avec Noiraud, en face de ces beautés de la nature qu'il avait mission de me faire admirer.

Ces beautés de la nature furent, pour commencer, une affreuse route poudreuse et brûlante, sous un soleil de plomb.

Mais quelques minutes après, nous entrions dans un délicieux chemin, tout fleuri, tout ombreux, tout parfumé, tout plein de fraîcheur et du murmure des sources... Noiraud, tout aussitôt, se glissa sous bois, prit le galop et disparut dans un petit sentier... Je le suivais, un peu haletant. Je n'avais pas fait une centaine de pas que je trouvai mon Noiraud qui m'attendait, la tête haute et l'œil brillant, dans une sorte de salle de verdure égayée par la chanson d'une mignonne cascade. Il y avait là un vieux banc rustique, et le regard de Noiraud allait avec agitation de mes yeux à ce banc et de ce banc à mes yeux. Je commençais à comprendre le langage de Noiraud.

—Tu le vois, me disait-il, voilà une place pour s'arrêter... Il fait bon ici... il fait frais... Allons, assieds-toi... tu peux t'asseoir, je te le permets.

Et je m'arrêtai, et je m'assis, et j'allumai un cigare. Je fis presque le mouvement d'en offrir un à Noiraud. Il fumait peut-être... Mais il s'était déjà couché et assoupi à mes pieds... Il était habitué à faire à cette place une petite halte et une petite sieste.

Il ne dormit guère qu'une dizaine de minutes. J'étais d'ailleurs parfaitement tranquille. Noiraud commençait à m'inspirer une confiance absolue. J'étais résolu à lui obéir aveuglement. Il se leva, s'étira, me jeta ce petit regard de côté qui signifiait : "En route, mon ami, en route!" Et nous voilà tous deux cheminant sous bois, mais d'une allure plus lente; évidemment Noiraud goûtait le charme, le silence et la douceur du lieu... Sur la route, tout à l'heure, ayant hâte d'échapper à cette chaleur, à cette poussière, il s'avancé d'un petit pas sec, serré, pressé. Il marchait pour arriver. Et maintenant rafraîchi, détendu, Noiraud marchait pour le plaisir de marcher dans un des plus jolis sentiers du canton de Vaud.

Un autre chemin se présente à gauche. Noiraud hésite un moment. Il réfléchit. Puis il passe et continue sa route droit devant lui, mais non sans trouble et sans quelque incertitude dans sa démarche... Et voici qu'il s'arrête. Il a dû se tromper... Oui, car il fait volte-face... Nous nous jetons dans le sentier à gauche, lequel tout à coup, au bout d'une centaine de pas, nous conduit à une sorte de cirque, et Noiraud, le nez en l'air, m'invite à contempler la très respectable hauteur de l'infranchissable muraille de rochers qui forment ce cirque... Lorsque Noiraud pense que j'ai suffisamment contemplé, il fait de nouveau volte-face, et nous revenons sur nos pas pour reprendre notre premier chemin. Noiraud avait oublié de me montrer le cirque de rochers... Légère faute qui avait été bien vite réparée.

Le chemin devient très montueux, très accidenté, très dur... Je n'avance plus que lentement avec des précautions infinies. Noiraud, lui, saute lestement de roche en roche, mais il ne m'abandonne pas... Il m'attend, en attachant sur moi des regards chargés de la plus tendre sollicitude. Enfin je commence à entendre comme un bouillonnement; Noiraud se met à japer joyeusement.

—Courage, me dit-il, courage. Nous arrivons... Tu vas voir le Chaudron.

C'est, en effet, le Chaudron. Une source assez modeste, d'une hauteur également modeste, tombe avec des rejaillissements et des rebondissements dans une roche légèrement creusée. Je ne me consolerais pas d'avoir fait cette laborieuse ascension pour voir cette très médiocre merveille, si je

n'avais eu pour compagnon de route ce brave Noiraud, qui est, lui, bien autrement merveilleux que le Chaudron.

De chaque côté de la source, dans de petits chalets suisses, sont installées deux petites laiteries suisses tenues par deux petites Suissesses, l'une blonde, l'autre brune; toutes deux en costume national, sur le seuil de leurs deux petites boîtes découpées à la mécanique, guettent avidement mon arrivée. Il me semble que la petite blonde a de très jolis yeux, et j'avais déjà fait trois ou quatre pas de son côté, lorsque Noiraud, éclatant en aboiements furieux, me barre résolument le passage. Aurait-il une préférence pour la petite brune? Je change de direction. C'était bien cela. Noiraud s'apaise comme par enchantement quand il me voit assis à une table de sa jeune protégée. Je demande une tasse de lait. L'amie de Noiraud rentre dans son petit joujou, et Noiraud se faufille à sa suite dans la maison. Par une fenêtre entrebaillée, je suis des yeux mon Noiraud... Le misérable! On le sert avant moi. C'est lui qui, le premier, a sa grande jatte de lait. Il est vendu!

Après quoi, avec les gouttes de lait encore suspendues à ses moustaches, Noiraud vient me tenir compagnie et me regarder boire mon lait. Et là, tous deux, absolument satisfaits l'un de l'autre, respirant à pleins poumons l'air vif et léger de la montagne, nous passons, à trois ou quatre cents mètres d'altitude, une demi-heure délicieuse. Puis, Noiraud commence à donner quelques signes d'impatience et d'agitation. Je lis maintenant dans ses yeux à livre ouvert. Il faut partir... Je paye, je me lève, et pendant que je m'en vais à droite, vers le chemin qui nous a conduits sur la montagne, je vois mon Noiraud qui va se planter à gauche à l'entrée d'un autre chemin. Il attache sur moi un regard sérieux, sévère. Que de progrès j'ai fait depuis deux heures, et comme la silencieuse éloquence de Noiraud m'est devenue familière.

—Quelle opinion as-tu de moi? me dit Noiraud. Crois-tu que je vais te faire faire deux fois la même route? Non pas, vraiment!... Nous allons redescendre par un autre chemin.

Nous redescendons par cet autre chemin. Mon guide me laisse tout le loisir d'admirer un très remarquable point de vue, et quand nous nous séparons à la gare, voici comment je traduis en bon français le dernier regard de Noiraud :

—Nous sommes en avance de vingt minutes. Ce n'est pas moi qui l'aurait fait manquer le train!

LEOPOLD HALÉVY.

PAR ALLIANCE

Monsieur (designant un âne). —C'est un de tes parents, n'est ce pas? Madame. —Oui, par alliance.

DEVINETTE



Voiez vous la femme colosse?

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

## PAS CELUI QU'ON CROYAIT



I.

C'était le matin du 24 mai, fête de Sa gracieuse Majesté, un bon Allemand, Jamesguetsch, flânait devant le magasin de Robitaille et Saillot, sur la rue St-Paul. Cet animal de Gueurdouche vint à passer et crut faire une bonne farce en lui glissant subrepticement un pétard dans sa pipe.



II.

Jamesguetsch, sans plus de défiance qu'un lapin nouveau né, approcha une allumette de sa pipe éteinte.

## LA QUINZAINÉ SCIENTIFIQUE

La maison de verre est la maison de l'avenir... et du sage. — Tout le monde, le verre et le ciment armés! — Plus de cloches de bronze; vive l'acier fondu! — Orgues et cloches électriques. — Les ondes Hertiennes et les boussoles de nos navires. — Inconvénients de la télégraphie sans fils. — Les vêtements en papier de M. Claviez sont la caractéristique du siècle qui s'éteint. — Microbes et chirurgiens. — Les aimez-vous? On en a mis partout. — Ah! les sales bêtes! — La revanche du bacille sur l'antiseptique. — Allons, disciples d'Esculape, bas la barbe!

Après le ciment armé dont il est fait grand usage dans le monde entier, voici venir le verre armé.

Où, le verre, avec lequel on fabrique des tuiles, des briques et des dalles offrant une énorme résistance en interposant, dans l'épaisseur du verre, un treillis en fils de fer plus ou moins serrés.

Une plaque de verre ordinaire de 0<sup>m</sup>50 de longueur sur 0<sup>m</sup>10 d'épaisseur, chargée en son milieu, ne se rompt que sous un poids de 150 kilogrammes; armée de fils de fer, il faut 227 kilogrammes pour briser une plaque semblable. Le nouveau produit est fabriqué par une verrerie de Bohême et les expériences de résistance ont été faites au laboratoire de l'Université de Dresde.

Pour nous qui croyons à l'avenir du verre dans la construction, ce n'est là que le commencement d'applications d'un matériau appelé aux développements les plus considérables aussitôt qu'on sera parvenu, par suite de combinaisons électriques bien étudiées, à réduire à son minimum la fabrication du verre dont la matière première se rencontre partout à la surface du globe.

\* \* \*

Comme accompagnement aux briques de verre, nous allons vous présenter une envolée de cloches... d'acier.

En effet, l'église St-Georges, à Berlin, vient d'être tout récemment dotée d'une superbe sonnerie composée de trois cloches en acier fondu. Et notez que ces cloches possèdent le son le plus harmonieux et le mieux timbré qui se puisse entendre. Elles ont 2 mètres de diamètre intérieur et leur hauteur varie de 2<sup>m</sup>35 à 2<sup>m</sup>58; leur poids est de 17,636 kilogrammes, et elles ont coûté 23,200 francs. Ajoutons que les cloches d'acier de l'église St-Georges sont, en outre, actionnées par un moteur électrique de 10 chevaux installé par la maison Siemens et Halske.

Après l'éclairage électrique des églises et l'application du fluide merveilleux au jeu des orgues, nous en voici déjà aux cloches électriques!

\* \* \*

Puisque nous parlons d'électricité, constatons que l'on accuse déjà le mode merveilleux de communication sans fils, fruit des théories de C. Hertz et des applications du professeur Marconi, d'être une cause de perturbation constante pour les compas maritimes.

Partout, effectivement, où se transmettent des ondes hertiennes au-dessus de la surface de la mer, on constate un affolement des boussoles sur les navires venant à passer dans le rayon d'action de ces ondes.

Au moment où les expériences de télégraphie sans fils avaient lieu sur la Manche, entre Boulogne et Douvres, les appareils de direction de plusieurs navires auraient été sérieusement dérangés ce qui, on l'avouera, aurait pu avoir, pour ces navires, les plus désastreuses conséquences.

Encore un nouveau sujet d'études pour nos physiciens dans le sens de la limitation du champ de vibration des ondes électriques.

\* \* \*

Un inventeur allemand, M. Claviez, de Leipzig, avait exposé dans cette ville, il y a environ deux

ans, toute une série de tissus ayant pour base la cellulose.

Perfectionnant son œuvre, M. Claviez vient d'obtenir ces mêmes tissus teintés des nuances les plus diverses, présentant une résistance analogue à celle des étoffes de laine dont ils ont l'entière apparence, propres, enfin, à la confection de n'importe quel genre de vêtements d'hommes et de dames.

On nous annonce qu'une importante maison Berlinoise vient de commander à l'inventeur la quantité de pièces d'étoffes nécessaires pour fabriquer plusieurs milliers de vêtements en papier.

Nous possédions déjà les rails, les portes, les canots en papier. Avec les vêtements, également en papier, la caractéristique du siècle qui s'en va sera, nous le pensons, nettement définie.

N'appartiendra-t-il pas en effet au XIX<sup>e</sup> siècle expirant de s'intituler le Siècle du papier?

\* \* \*

Aimez-vous les microbes?  
On en a mis partout.

Il faut avouer, en vérité, que les savants semblent un tantinet abuser de ces infiniments petits êtres et que bientôt, sous prétexte de préserver sa santé, il nous faudra, sinon mourir d'inanition, tout au moins vivre sous une cloche pneumatique pour peu que nous voulions ne pas mourir empoisonnés.

Où n'a-t-on pas, en effet, constaté la présence des microbes? Ah, les sales bêtes!

Mais, du moins, dans le domaine de la chirurgie on soupirait de satisfaction en constatant que, grâce à l'antiseptisme ils n'étaient plus aucunement à craindre. Vaine confiance! Un cri d'alarme vient d'être jeté par le docteur Hubener, de Breslau, lequel affirme que la barbe des opérateurs servait depuis de longues années de repaire aux plus dangereux bacilles, aux microbes les plus féroces.

La tradition, autrefois, était que les médecins ne devaient pas porter barbe, mais le droit à cet ornement d'ordre essentiellement masculin ayant été, depuis un quart de siècle, successivement revendiqué par les cochers, les garçons de café et les avocats, les médecins eux-mêmes ont cru assurer leur dignité professionnelle en laissant pousser d'abord la moustache, puis ensuite la barbe entière.

Et bien, M. Hebenner prétend que les médecins, ou tout au moins les chirurgiens, ont tort; la barbe étant le support d'une foule de microbes qui s'en échappent, en toute circonstance, sous forme d'une poussière impalpable, invisible, mais extrêmement dangereuse pour les plaies opératoires qu'elles saupoudrent. Allons, docteurs des deux mondes, il faut vous exécuter et faire, sur l'autel de l'antiseptisme, le sacrifice de vos broussailles pileuses afin de ne plus présenter à vos opérés qu'un visage complètement glabre; l'hygiène et vos patients vont dorénavant l'exiger.

Mais, entre nous, ou diable ces enragés microbes vont-ils se nicher? Pas même de respect pour la barbe des disciples d'Esculape!

LOUIS PERRON.

## PAS D'OBJECTION

*Bouleau.*—Je vois par les journaux que les mineurs du Klondike voudraient avoir des femmes.

*Bouleau.*—Vraiment! Eh bien, je ne vois pas d'objection à leur envoyer la mienne.

## ENTRE BONNES AMIES

*Jeanette.*—J'ai une invitation pour un bal de charité, mais je n'ai pas la moindre idée si je m'y rendrai. Que porterais-tu, si tu avais mon teint, Juliette?

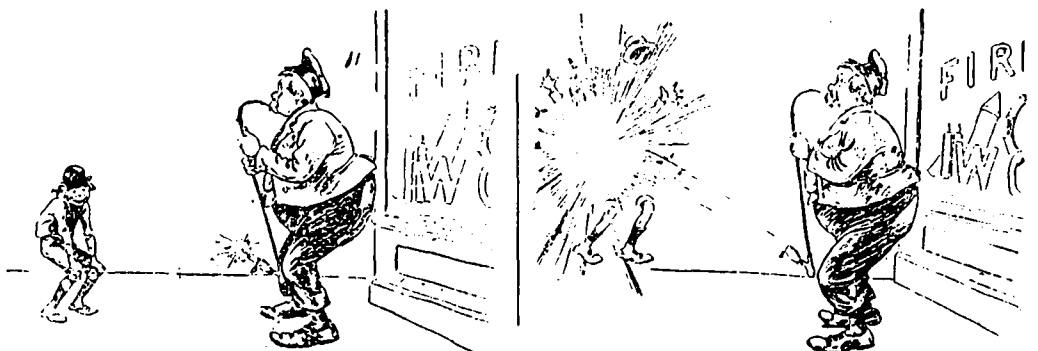
*Juliette.*—Un voile épais.

## CRUELLE ENIGME

*Berthe.*—As-tu lu ce roman?

*Blanche.*—Oh! j'ai juste parcouru le dernier chapitre. Je me demande comment il commencera!

## PAS CELUI QU'ON CROYAIT — (Suite et fin)



IV.

... et Fallum à la joie de Gueurdouche qui s'était bien promis de se payer la tête de l'Allemand au moment psychologique.

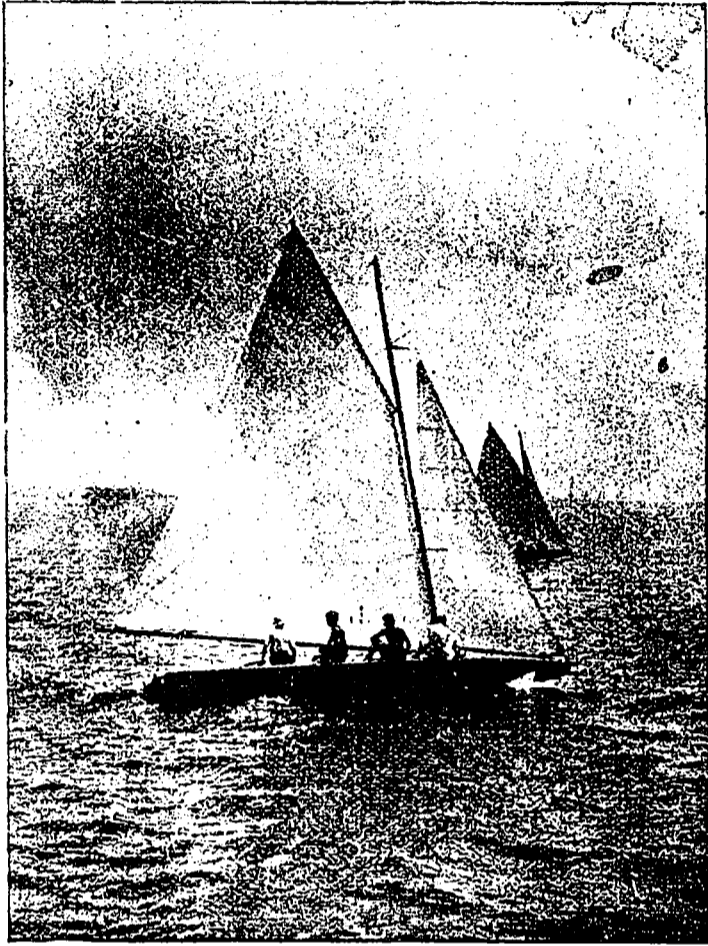
Ce moment est arrivé, mais c'est Jamesguetsch qui a eu du fun et Gueurdouche pas du tout.

# COURSE INTERNATIONALE DE YACHTS

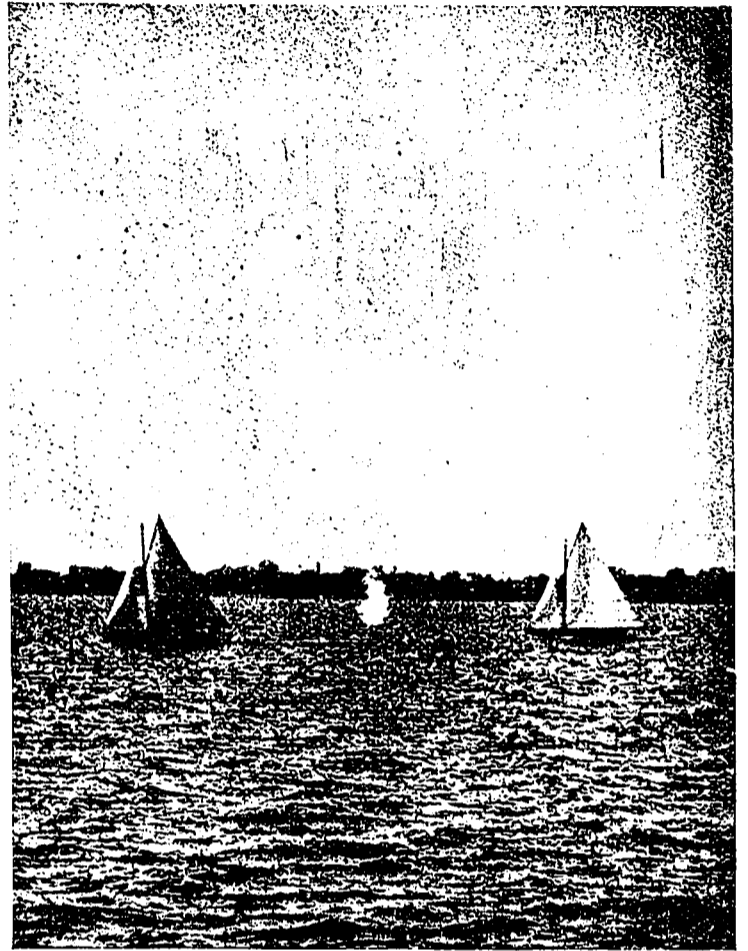
Pour la Coupe Seawanhaka

ENTRE LES CLUBS SEAWANHAKA ET ST. LAWRENCE

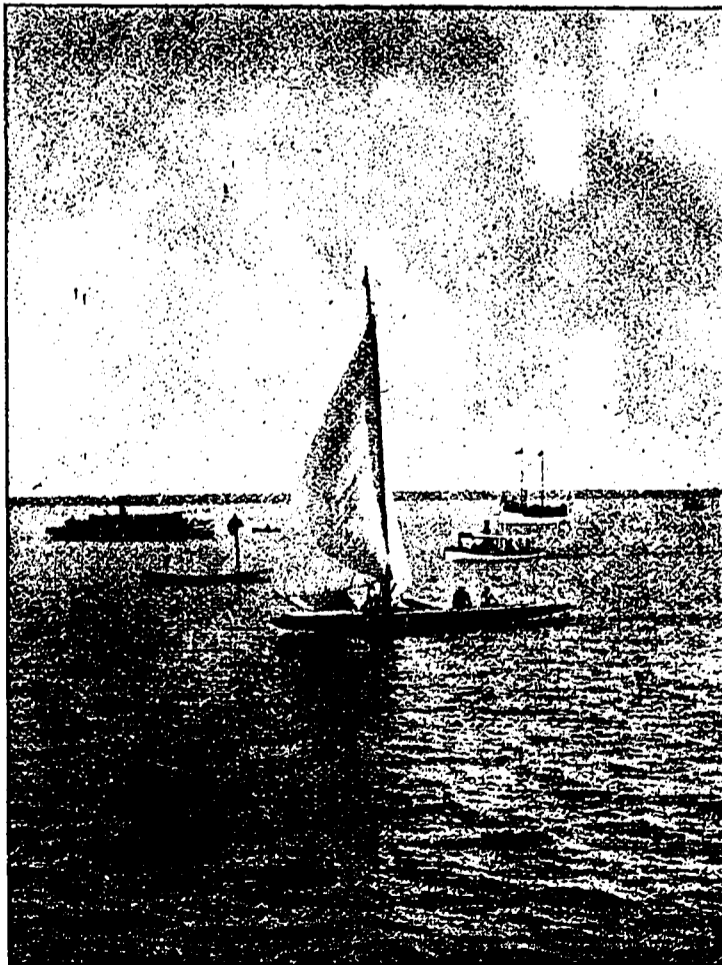
(Photographies de Mr J. Demison, coin des rues St-Pierre et Craig.)



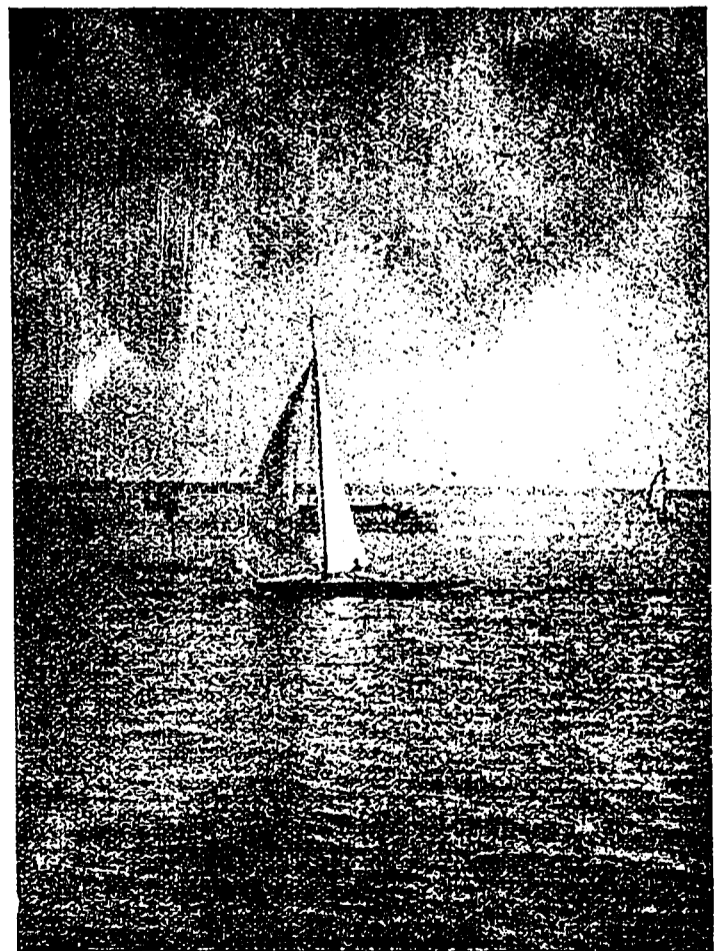
MANŒVRANT AVANT LE DÉPART.



LE DÉPART.



LE BATEAU CANADIEN "LE GLENCAIRN", GAGNANT DE LA COURSE.



LE BATEAU AMÉRICAIN "LE CONSTANCE".

SEULEMENT PENDANT QU'IL ABOIE



*Le traump Garzoullouri.* — Tiens, je croyais que vous m'aviez dit qu'un chien qui aboyait ne mordait pas !  
*Le traump Ruissouchautout.* — Il ne mord pas... pendant qu'il aboie.

## IN EXCELSIS

Meurs, soleil écrasant, dont s'étouffe mon Ame !  
 Voici les blonds parfums du Soir mystérieux...  
 O Soir, laisse mon Rêve, en ta mourante flamme,  
 S'élever lentement aux cieux...

Le Jour avait troublé le calme de mon âme,  
 Les bruits ont expiré sur le seuil de la Nuit,  
 Et l'Harmonie enfin, doucement, vient de naître :  
 Mon Rêve, l'échant, toujours fuit...

Il n'entend plus la Terre agiter sa névrose,  
 C'est l'heure de prier... L'heure d'espérer Dieu !  
 De l'encens bleu s'exhale, au sein du couchant rose,  
 Le pâle écho, dernier adieu.

Tu chantes maintenant parmi les Plénitudes :  
 Berce mon cœur humain d'un souffle immatériel ;  
 Consolés et viens grandir mes chères Solitudes  
 De quelques gouttes de ciel...

L. CHAZE.

## NOUVEAUX IMPOTS

Rien que ce titre vous donne la chair de poule, n'est-ce pas ?

Eh bien, il paraît que ceux existant déjà ne suffisent plus et la commission du budget a cherché, un peu partout, ce que l'on pourrait bien imposer en ce temps où tout l'est à peu près.

Il y a eu dans cet ordre d'idées de curieuses trouvailles et le rapporteur, bien persuadé que le véritable impôt sur le revenu doit, avant, tout corriger les erreurs de la vie, est d'avis que :

L'homme gras et bien portant doit une compensation à la société. On le frappera d'une taxe spéciale dont sera, naturellement, exonéré le malade.

L'homme heureux dans son ménage sera également susceptible de payer un impôt sur le bonheur conjugal. Cet impôt sera doublé si le titulaire (?) est exempt de belle-mère.

Cela consolera un peu le malheureux dont l'intérieur est un enfer.

Seront proposés successivement :

La taxe sur le talent, car l'homme de talent ayant les honneurs, l'argent, l'Académie, le succès, le raté qui a, lui, l'hôpital et pas d'éditeur, a droit, légitimement, à cette très légère compensation. L'impôt dégressif sur les jolies femmes, diminuant avec l'âge : il est équitable qu'une dame ayant la beauté en partage paye un peu plus que les infortunées pour lesquelles Vénus a été cruelle. Sur les hommes grands et bien faits ; n'est-il pas juste qu'un tambour-major soit plus frappé, au point de vue de la taille, qu'un pauvre nabot ou un infortuné bossu ? Par les mêmes considérations, il paraît inadmissible qu'un monsieur, sous le fallacieux prétexte qu'il possède des rentes ou une bonne sincère, s'offre des fraises et des asperges, qu'il arrose de Montebello encore, en plein mois de janvier et ce, sans payer davantage que tel infortuné forcé de se délecter d'un hareng saur ou d'un os de cheval !

Puis viendra la taxe sur les irrégularités physiques :

Un homme possédant ses deux yeux paiera, pour sa juste part du soleil qu'il est admis à contempler (s'il fait beau, naturellement, ou s'il n'habite pas Londres), la modique somme de 20 francs. S'il louche, 15 francs seulement. Un borgne, équitablement, ne sera imposé que de 10 francs. Un aveugle possédant un chien, cet éternel ami de l'homme, paiera 5 francs. S'il n'a pas de chien, 10 sous.

Enfin, pour clore ces propositions ingénieuses et propres, nous le croyons, à équilibrer une fois pour toutes ce fameux budget, lequel boite constam-

ment, il y aura une taxe sur les corbillards ; 1000 francs sur ceux de 1<sup>ère</sup> classe en décroissant jusqu'à celui de 7<sup>e</sup> classe qui ne paiera que 20 sous.

Espérons que cela rétablira complètement l'égalité devant la mort !

PARISIEN.

## BONNE SITUATION

*L'instituteur.* — Que fait votre père, Johnny ?

*Johnny.* — Il ne fait rien, monsieur, il est policeman.

## PAR AVANCE

*Emma.* — Quand je serai grande, je serai une maîtresse d'école.

*Alice.* — Moi, je serai une maman et j'aurai six enfants.

*Emma.* — Très bien. Ils viendront à ma école et je les fouetterai beaucoup, beaucoup, beaucoup.

*Alice (les yeux pleins de larmes).* — Oh ! méchante fille. Qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait mes pauvres petits enfants.

## COMPTE D'AVOCAT

*L'avocat (à un client mécontent).* — Êtes-vous enfin décidé à prendre mon avis et à me payer mes honoraires ?

*Le client.* — Oui.

*L'avocat.* — Très bien ; William, ajoutez une piastre cinquante au compte de Monsieur pour avis ultérieurs.

## LA RAISON

*Tante Perpétue.* — Que de tranquillité, que de paix, que de solennité apporte toujours le dimanche !

*Le petit nœu.* — Oui, tante. C'est à cause que les papas de tant de petits enfants sont à leurs maisons ce jour-là.

## IL FAUT SAVOIR SE PRÉSENTER



*Le condour de lieus.* — La dame de la maison est-elle ici ?  
*La cuisinière.* — Nous sommes toutes des dames ici, espèce de gueule de singe ; mais si vous entendez parler de la maîtresse, dites-le, mal apprès.



FEUILLETON DU "SAMEDI" 12 AOUT 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORCOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

## LE RACHAT DU PASSÉ

V. — LE COUP DE MASSUE

(Suite)



(C'était mon père qui, très lentement, s'avavançait vers moi.

Et comme il ne la quittait pas des yeux, en même temps que son désir de plus en plus s'allumait, sa jalousie aussi grandissait, le jetait de plus en plus hors de lui...

Sa pensée se portait alors sur le fiancé dont la jeune fille avait parlé à la bastide des Oliviers... sur le comte de Rouvière, son rival... sur cet homme qu'elle lui préférait et dont elle avait fait, devant lui et devant le baron, l'énergique promesse, le solennel serment d'être la femme, et il ne pouvait s'empêcher de crisper les poings, de murmurer de sourdes menaces.

— Rouvière, ton fiancé!... Rouvière, ton époux!... Oh! pas encore! pensait-il, tandis que son visage prenait une expression qui aurait rempli de terreur, qui aurait fait frissonner d'épouvante la sœur d'Yvonne, si elle avait pu la voir.

Et toujours caché, toujours étouffant le bruit de ses pas, il s'oubliait à suivre la jeune fille, quand, tout à coup, le bruit d'un pas s'étant fait entendre au bout de l'allée dans laquelle il se trouvait, il s'arrêta.

— Le baron, sans doute? se dit-il. Attention!... Cette fois, je ne me payerai plus de paroles... Je ne me payerai plus de promesses. Cette fois, il faudra que l'on en finisse...

— Allons!

Et d'un pas ferme, d'un air très résolu, il rebrousse chemin...

Mais il s'était trompé.

Ce n'était point le père d'Adrienne...

C'était un valet.

Il l'aborda.

— M. de Charcol?

— M. le baron est dans son cabinet de travail, répondit le domestique.

— Annoncez-moi... M. le comte de Guérande...

— Bien, monsieur...

Mais tout en se dirigeant vers le château, suivi de l'ancien mari d'Yvonne, cette homme ricanaît.

— Quel crampon! murmura-t-il en songeant à la longue assiduité du comte auprès d'Adrienne.

Mais le baron n'avait pas besoin d'être prévenu de cette nouvelle visite du comte de Guérande.

Debout devant la fenêtre, il y avait longtemps qu'il l'avait aperçu, et aussitôt son visage avait changé, avait repris la même impassibilité et la même froideur de marbre qu'autrefois, tandis que dans son regard, redevenu très dur, un éclair s'allumait, un éclair de mépris et de colère.

Aussi, comme le domestique, après avoir frappé doucement, venait d'entr'ouvrir la porte, ne lui laissa-t-il pas le temps de lui parler.

— C'est M. le comte de Guérande? fit-il.

— Oui, monsieur le baron.

— Il peut entrer.

Et le valet, alors s'effaçait, livra passage à l'ancien fiancé d'Adrienne...

Toujours immobile à la même place, le baron continuait de regarder dans le parc.

De Guérande avait fait quelques pas, puis comme après un temps assez long, M. de Charcol gardait toujours la même attitude, c'est-à-dire semblait ne point s'occuper de lui:

— Baron, c'est moi, dit-il un peu décontenancé; à quoi rêvez-vous donc?

Alors seulement le baron lentement se retourna.

— Ah! c'est vous, comte! fit-il de plus en plus glacial. Vous arrivez à propos... Je pensais à vous...

— Et moi aussi, baron... et la preuve, c'est que je suis venu vous relancer jusqu'ici, fit de Guérande, la voix un peu sourde. Car j'ai à vous parler...

— Et moi j'ai à vous parler également.

— Et à vous parler de la façon la plus nette, la plus catégorique, la plus sérieuse...

— Comme moi.

— Ah!

— Oui, comte... Asseyez-vous donc, et causons.

Et d'un geste très bref, le baron lui indiquait un siège.

Après l'avoir regardé avec une profonde surprise, de Guérande venait enfin de s'asseoir. Puis, grimaçant un sourire:

— Quel étrange accueil vous me faites! reprit-il. Est-ce que, par hasard, j'aurais eu, sans le savoir, la mauvaise chance de vous déplaire?

— Pas le moins du monde.

— Cependant vous êtes avec moi si froid que je ne vous reconnais plus...

— Quelle idée!

— Il est vrai que je sais que vous êtes, depuis quelques temps un peu fatigué... un peu souffrant...

Le baron venait d'avoir un amer sourire.

— Oh! ne dites pas souffrant, fit-il vivement, très malade... si malade même que ce sera bientôt ma fin...

— Baron!

— Si malade même que je sens bien que je n'ai pas d'illusion à me faire...

— Oh!

— Enfin, si malade que je puis compter les jours qui me restent à vivre...

— Quelle plaisanterie!... Quand on est fort comme vous l'êtes encore, on revient de plus loin et vous en reviendrez... vous en reviendrez, vous verrez!

Mais hochant la tête, le baron venait d'avoir encore le même sourire.

— Ninsistez pas! fit-il. Je sais ce que je sens et je sais ce que je dis... Oui, avant peu, je n'existerai plus... avant peu, il n'y aura plus de baron de Charcol. Mais bien que je ne veuille pas faire le brave... bien que je ne veuille pas prétendre que je m'en irai sans regrets, ce n'est pas pourtant la pensée de ma disparition prochaine, la pensée de ma mort qui n'est peut-être plus qu'une question de quelques jours qui me préoccupe le plus, qui me désespère le plus...

— Oui, je vous comprends!

— Vous me comprenez, n'est-ce pas, de Guérande?

— Oh! parfaitement!... Ce qui vous attriste, ce qui vous afflige, surtout, c'est la pensée de votre fille?

— Oui.

— La pensée d'Adrienne?

— Oui, la pensée d'Adrienne que je ne voudrais pas laisser seule au monde... la pensée d'Adrienne que je ne voudrais pas laisser sans soutien et sans appui... la pensée d'Adrienne dont je voudrais, avant de la quitter, avoir assuré l'avenir, avoir assuré le bonheur...

— Et voilà pourquoi, comte, tout à l'heure je pensais à vous...

De Guérande venait d'avoir, malgré lui, un éclair de joie, un éclair de triomphe dans les yeux.

— Enfin, il y vient donc!... Enfin, cette fois, ça va donc être bâclé! pensa-t-il.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Incomparables contre les  
affections nerveuses

Femmes Malades et Fai-  
... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

—Oui, je pensais à vous, reprit M. de Chancel, et j'attendais avec impatience le moment où j'aurais le plaisir de vous revoir....

—Cher baron !

—Chaque jour je me disais : De Guérande ne viendra donc pas pour que je lui apprenne la nouvelle... pour que je lui dise que tout va bien maintenant entre Adrienne et moi... pour qu'il sache enfin que nous n'avons jamais été aussi d'accord et que tout est arrêté entre nous !

—Est-ce vrai?... Est-ce vrai ? s'écria le comte de Guérande qui n'avait pas encore compris, qui ne pouvait pas comprendre tout ce qui se cachait d'ironie sous les paroles du baron. Quoi ! Adrienne... ma chère future... ma fiancée adorée... Oh ! c'est trop de joie, trop de bonheur que vous me donnez, mon cher baron !... Et moi qui venais ici — oh ! j'en ai du remords maintenant ! — moi qui venais, de plus en plus énérvé par cette longue attente de plus de deux années, vous sommer de tenir vos promesses... vous sommer d'en finir enfin une bonne fois....

—Eh bien, c'est fini, mon cher comte ! dit tranquillement M. de Chancel.

—Ah ! tant mieux !... tant mieux !

—Aujourd'hui même on arrêtera la date du mariage.

—Aujourd'hui !

—Et le chiffre de la dot.

—Mais n'est-ce pas convenu ? dit vivement de Guérande. Quarante millions....

—J'y ajouterai probablement quelque chose... Sans compter que sous peu....

—Oh ! baron, taisez-vous ? Je devine ce que vous allez dire.... Mais ne m'alarmez pas... chassez cette pensée-là !

—Sans compter que sous peu, continua froidement et imperturbablement le baron, toute ma fortune... plus de deux cents millions....

—Deux cents millions ! pensa de Guérande, qui faillit chanceler.

—Reviendra à ma fille, c'est-à-dire à son mari....

—C'est-à-dire à moi ! se dit encore le misérable de Guérande.

—C'est-à-dire, laissa tomber lentement M. de Chancel, au comte Maxime de Rouvière.

De Guérande venait de bondir, puis de retomber lourdement dans son fauteuil.

—Au comte de Rouvière ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

—Oui.

—Au comte de Rouvière ! répéta-t-il encore de plus en plus écrasé, de plus en plus anéanti.

—Oui, mon cher comte, répondit, toujours avec la même placidité, le père d'Adrienne.

Horriblement pâle et tout le corps agité d'un tremblement nerveux, de Guérande regardait le baron d'un air stupide, encore tout étourdi par le terrible coup qu'il venait de recevoir.

Enfin, la voix de plus en plus sourde, de plus en plus étranglée : —Voyons, baron, dit-il, j'ai mal entendu... ou vous voulez me mettre à l'épreuve ?

—Ni l'un ni l'autre, dit celui-ci qui semblait jouir de l'immense déception du comte. D'ailleurs, rappelez-vous ce qui s'est passé à la Bastide....

—A la Bastide ? fit de Guérande, toujours l'air hébété.

—Oui, à la Bastide des Oliviers... ce qui s'est passé là-bas le jour où vous y êtes venu....

—Appelé par vous !

—Oui, appelé par moi, appuya doucement le baron. Ce jour-là, malgré toutes les prières que vous avez pu encore lui adresser, et malgré toutes les menaces que j'ai pu encore lui faire, non seulement Adrienne a refusé toujours avec la même énergie que par le passé de devenir votre femme, de devenir comtesse de Guérande, mais encore, très fièrement et très crânement, elle ne s'est point cachée que son cœur ne lui appartenait plus et qu'elle en aimait un autre....

—Et celui-là, souvenez-vous-en, c'était le comte Maxime de Rouvière... c'est-à-dire, comme vous devez le savoir sans doute et comme elle le dit avec orgueil, un jeune homme qui porte un nom deux fois célèbre, deux fois illustre....

—Or, comte, c'est ce fiancé-là, c'est ce mari-là que je vais donner à ma fille... à ma fille qui n'aime que lui et qui ne peut être heureuse qu'avec lui....

Et comme de Guérande dont le visage était de plus en plus défait, de plus en plus décomposé, ouvrait la bouche pour parler :

—Permettez ! reprit vivement M. de Chancel en le faisant taire d'un geste. Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire !... je sais bien que vous allez me rappeler mes promesses et me reprocher ce que vous appelez ma trahison !

—Certes !

—Mais ce que je dois vous dire et ce qui vous expliquera ma conduite, c'est que je ne suis plus aujourd'hui le même baron de Chancel qui s'était fait votre complice... le même misérable père qui était capable de vous sacrifier l'avenir et le bonheur de son enfant... C'est qu'aujourd'hui j'ai enfin compris tout ce que mon

entêtement avait de monstrueux, tout ce que mon fol orgueil avait d'impie... c'est que, enfin, aujourd'hui, moi qui ai fait tant de mal, je voudrais, avant de m'en aller, faire aussi un peu de bien... c'est que moi qui ai fait verser tant de larmes, je n'ai plus qu'un désir : donner un peu de joie aux derniers êtres qui m'entourent....

—Et voilà pourquoi, mon cher comte, je pensais à vous tout à l'heure... Et voilà pourquoi je vous attendais avec tant d'impatience....

—C'était pour vous dire, que, désormais, vous n'avez plus à vous bercer d'illusions qui ne peuvent se réaliser....

—Baron ! s'écria de Guérande, l'œil étincelant.

—C'était pour vous dire, continua avec le même calme M. de Chancel, que, désormais, tout était fini, tout était rompu entre nous.

—Baron !

—C'était enfin pour vous donner le conseil de chercher ailleurs une autre dot, une autre riche héritière....

Le comte de Guérande venait encore de bondir, et, debout les bras croisés en face du baron, il était vraiment effrayant de colère, effrayant de fureur.

—Ainsi, vous vous êtes joué de moi !... Ainsi, vous m'avez roulé ! s'écria-t-il.

—Plait-il ?

—Ainsi, pendant près de deux ans, vous m'avez traîné, vous m'avez berné, et quand enfin je suis las d'attendre... que je ne puis plus attendre... quand je viens vous sommer de tenir votre parole, je ne trouve plus qu'un menteur qui jette enfin le masque !... je ne trouve plus qu'un cynique qui m'avoue que j'ai été sa dupe !...

—Calmez-vous, comte ! dit froidement le baron, les sourcils froncés.

—Ah ! aujourd'hui, reprit avec plus d'éclat de Guérande, vous n'êtes plus le même baron de Chancel qui s'était fait mon complice ! Ah ! aujourd'hui vous êtes un père dont le cœur s'émeut enfin de pitié !... Ah ! aujourd'hui, vous ne voudriez pas mourir sans laisser un bon souvenir de vous !...

—Aujourd'hui, tout est fini, tout est rompu entre nous !... Aujourd'hui, vous me donnez le conseil d'aller chercher ailleurs une dot, une autre riche héritière !... Aujourd'hui, enfin, me faisant le même affront, le même outrage que votre fille m'a fait autrefois, vous croyez que rien n'est plus simple que de m'éconduire... que rien n'est plus facile que de me jeter à la porte !

—Eh bien ! baron, moi, je pense que vous êtes imprudent !... moi, je pense que vous trompez !...

—Des menaces ? dit le baron en haussant dédaigneusement les épaules.

—Oh ! vous pouvez sourire... vous pouvez railler ! s'écria de Guérande de plus en plus furieux. Mais si vous persistez à me préférer le comte de Rouvière... mais si vous persistez à vouloir donner Adrienne à ce rival, prenez garde !... oui, prenez garde !...

—A quoi donc, s'il vous plaît ?

Un éclair étrange, presque sinistre, venait de briller pendant une seconde dans le regard du misérable de Guérande.

—A quoi ?... Oh ! vous verrez ! ricana-t-il avec un accent très étrange aussi et auquel le baron ne s'arrêta pas assez.

—Car si vous oubliez les engagements que vous avez pris vis-à-vis de moi, moi je ne les oublie pas et j'entends que vous les teniez !

—Car, moi non plus, je n'ai pas oublié ce qui s'est passé entre nous à la bastide... les paroles que vous avez dites pour me rassurer et me faire prendre patience !...

—Vous aviez, disiez-vous, des raisons pour ne pas vouloir un autre gendre que moi....

—Vous aviez, disiez-vous, un moyen infallible pour vaincre la résistance d'Adrienne....

—Et si vous avez oublié cela, moi, je me le rappelle !... Et si cette nouvelle et plus sérieuse promesse que vous faisiez alors, il vous plaît aujourd'hui de ne plus en tenir compte, il vous plaît aujourd'hui de ne plus vous en souvenir, moi, je vous somme de la tenir, et je vous jure, baron, que vous le vouliez ou non, vous la tiendrez !

Le pâle visage du père d'Adrienne venait à son tour de s'illuminer d'un éclair de colère.

—Si vous continuez sur ce ton, comte, dit-il en regardant fixement de Guérande, je vous avertis que je sonne mes gens et que je vous fais jeter dehors comme un chien !...

—Oh ! vous pouvez me regarder avec vos airs menaçants, il me semble que vous devez me connaître assez pour savoir que vous ne m'intimiderez pas....

—Tâchez donc, comme je vous l'ai déjà dit, d'avoir un peu de calme et un peu de sang-froid.

Puis, après un silence :

—Oui, c'est vrai, reprit-il, à la bastide des Oliviers et le jour que je vous rappelais tout à l'heure... le jour où ma fille a montré encore tant de répulsion pour vous, je vous ai dit, en effet, les paroles que vous venez de me rappeler... je vous ai dit, en effet, que ce n'était pas seulement chez moi une question d'entêtement,

une question d'amour-propre si je voulais qu'Adrienne vous épouse, mais que j'avais encore mes raisons pour cela.

— Et je vous ai dit aussi — c'est également vrai — que j'avais un moyen infailible de briser, quand je le voudrais, l'opiniâtre résistance que vous opposait Mlle de Chancel....

— Je pourrais peut-être, en face des menaces que vous venez de me faire entendre, me borner à me taire et vous déclarer que je n'ai pas d'explications à vous fournir. Mais je suis bon prince et je veux bien vous faire connaître quelles étaient mes secrètes pensées quand je vous tenais le langage que vous venez si à propos, mais si inutilement, de me rappeler.

— Je vous avais donc dit, en vous voyant si désespéré de ce nouveau refus d'Adrienne, que ce mariage se ferait quoi qu'il arrivât, car j'avais pour cela certaines raisons, certains motifs que vous ignoriez et que tout le monde ignorait.

— Si ce ne sont pas là les termes mêmes dont je me suis servi, — car je ne me souviens plus très exactement des mots que j'ai pu employer, — ce qu'il y a de certain c'est que c'était cette pensée-là que je vous exprimais à ce moment-là.

— Or, comte, ce que j'entendais par là... ce que j'entendais par ces mots qui ont dû, j'en suis sûr, vous intriguer beaucoup et vous sembler très mystérieux, puisqu'il le faut, je vais vous l'apprendre, et vous l'apprendre si franchement que vous comprendrez encore mieux que je ne suis plus, comme je vous le disais il n'y a qu'un instant, le même baron de Chancel que vous avez connu....

— Car l'autre, l'ancien... celui que vous vous attendiez à retrouver encore quand vous êtes venu ici, avait trop d'orgueil pour vous laisser lire dans son passé, trop d'orgueil pour vous faire la confession que vous allez entendre....

— Ecoutez-moi donc....

Le père d'Adrienne fit une pause, puis très lentement, très posément, comme s'il voulait que le comte de Guérande ne perdît pas un mot de ce qu'il allait dire, il reprit :

— Quand on parle de moi, que dit-on ? comment m'appelle-t-on ? Vous le savez, n'est-ce pas ? on m'appelle le baron Crésus !... On dit : "Le richissime Chancel !"

— On l'a surtout redit, on l'a surtout répété je ne sais pendant combien de jours, ou plutôt pendant combien de semaines, il y a deux ans, à l'époque où l'on annonçait votre prochain mariage avec Adrienne....

— Combien d'histoires n'a-t-on pas alors débitées sur mon immense, sur ma colossale fortune !

— Eh bien, moi, pourtant si orgueilleux, j'étais loin d'être flatté de tout le bruit qui se faisait autour de mon nom, autour de mes richesses, car alors se réveillaient en moi certains souvenirs qu'il m'était impossible d'oublier.

— Car alors, moi, le richissime baron de Chancel, — puisqu'il fallait que j'accepte ce nom, — moi, un des rois de l'Or... moi, dont l'opulence faisait tant d'envieux, je ne pouvais m'empêcher de remonter de quelques années en arrière et de me rappeler un passé que tout le monde ignorait et qu'à l'heure qu'il est le comte de Belleruche est peut-être le seul à connaître....

— Je veux vous parler des trois ou quatre années qui s'écoulèrent avant mon mariage... des trois ou quatre années qui s'écoulèrent avant que j'eusse l'heureuse chance d'obtenir la main de celle qui devait devenir la mère d'Adrienne.

— Alors, comme vous, comte, j'étais un fils de famille ruiné, un fils de famille décaqué, et pour me remettre à flot et pour refaire ma fortune, je n'avais plus, comme vous encore, que l'espoir de réussir à mettre un jour ou l'autre la main sur une belle dot.

— Mais les belles dots sont rares... difficiles à trouver... très faciles à vous glisser entre les doigts... vous en savez quelque chose. — Baron !

— Oh ! ne vous fâchez pas, puisque c'est mon histoire que je vous raconte, fit doucement le père d'Adrienne.

— Mais en attendant la fortune... mais en attendant que je pusse redevenir le fringant gentilhomme que j'avais été autrefois et que je brûlais d'être encore, il fallait vivre, et c'était là le problème ardu, le problème qui devenait chaque jour plus difficile à résoudre.

— Car — voyez comme nos deux histoires se ressemblent ! — ma famille aussi m'avait lâché... ma famille aussi ne voulait plus entendre parler de moi, et j'en étais réduit comme vous aux pires expédients, réduit à des emprunts qui déshonorent, réduit à demander au jeu, quand j'avais eu la bonne subaine de trouver quelques louis, les ressources qui me manquaient....

— Mauvais placement ! mauvais calcul ! mauvaise affaire, comte ?

— Aussi, écoutez-moi... écoutez-moi toujours et vous saurez mon secret... et vous saurez pourquoi j'avais pu me mettre dans l'idée de n'avoir que vous pour gendre....

Le baron se tut pendant quelques secondes, puis poursuivit.

— Je viens de vous dire que c'était au jeu que je demandais surtout mes ressources....

— Or, une nuit, après avoir gagné une somme relativement considérable, j'eus la mauvaise inspiration de ne pas savoir me contenter

du gain que je venais de faire... la mauvaise inspiration de ne pas m'arrêter à temps et de vouloir profiter jusqu'au bout de ma veine, jusqu'au bout de ma chance....

— Pendant plusieurs heures encore, les louis, les billets s'entassèrent devant moi....

— C'était une fortune, et la vue de cette fortune me donnait la fièvre, faisant bouillonner le sang dans mon cerveau....

— Et les coups heureux succédaient aux coups heureux !... Mais comme j'étais de plus en plus ébloui, de plus en plus hardi, brusquement la chance tourna, et quand enfin le jour parut, quand enfin je me levai, non seulement toi mon gain s'était évanoui, non seulement de toute cette fortune que j'avais vue devant moi il ne me restait plus rien, mais encore j'étais, sur parole, débiteur d'une somme énorme ! plus de trente mille francs !

— Je rentrai chez moi plus livide qu'un spectre et titubant comme un homme ivre.

— Trente mille francs !... Où les trouver ?... A qui les demander ? Comment dégager mon honneur ?

— Après ce que je viens de vous dire de ma situation, vous devez comprendre que je n'en savais rien et qu'il m'était absolument impossible de me procurer une pareille somme....

— Cependant je cherchais, je ruminais, mais en vain. Ma famille m'aurait brutalement éconduit, et je ne connaissais personne, pas un ami qui aurait pu me prêter cette somme-là....

— Par conséquent, je n'avais donc qu'une chose à faire, qu'un parti à prendre : payer de ma vie, payer de mon sang !....

— Je ne vous cacherais pas que cette pensée là me fit courir un petit frisson dans les veines, mais je n'étais pas lâche et, malgré toute ma vie de bohème, malgré tous les hasards et tous les accidents de mon existence, j'avais conservé encore assez de fierté au fond du cœur pour ne pas vouloir accepter cette honte.

— Ma résolution prise, j'avais écrit quelques lettres et mis un peu d'ordre dans mes affaires....

— Puis, de plus en plus décidé, de plus en plus résigné, j'attendis la nuit....

— Quand le jour tombera, je me ferai sauter la cervelle, et tout sera dit," pensais-je.

— Mais une fièvre ardente m'avait pris... une fièvre terrible qui m'empêchait de pouvoir rester en place une minute, une seconde...

— Et j'allais, je venais, je comptais les heures, quand enfin le jour baissa.

— Je n'avais plus que quelques instant à vivre.

— C'est tout de même bête ! me disais-je. Mais il le faut !... Allons !

— Et comme ma main s'emparait déjà de l'arme avec laquelle j'allais m'acquitter... comme déjà mon bras se levait, tout à coup je cressaillis....

— Je venais d'entendre un pas rapide retentir dans l'escalier, puis on avait très vivement, très brusquement frappé à ma porte....

— J'avais cru d'abord rêver, car je ne recevais jamais personne chez moi....

— Et je restais encore tout indécis quand on frappa de nouveau, tandis qu'une voix forte m'appelait, me jetait mon nom :

— Chancel !... Ouvrez !... C'est moi !...

— Etais-ce l'émotion sous le coup de laquelle je me trouvais... l'immense émotion d'un pareil moment qui m'ôtait ma lucidité, mais cette voix je ne la reconnaissais pas... je ne l'avais pas reconnue.

— Et je me demandais quel pouvait bien être cet étrange visiteur, quand la voix, s'élevant encore, reprit :

— Chancel !... Chancel !... Ouvrez donc !... C'est moi... de Guérande !....

— De Guérande ! fit malgré lui, tout surpris, l'ancien fiancé d'Adrienne....

— Oui, oui !... Mais attendez !... attendez ! dit vivement le baron. Cette fois, je cours ouvrir et je vis avec étonnement entrer tout pâle, tout effaré, un jeune homme qui n'était pas alors de mes intimes, un jeune homme que je connaissais à peine....

— Et il ne fut pas plutôt en face moi qu'il devint plus pâle encore, car il venait de voir le pistolet que je serrais dans ma main....

— Ah ! j'en étais sûr, s'écria-t-il, j'étais sûr que vous alliez faire quelque bêtise !... Oui, quand vous êtes sorti de ce tripot où j'étais à côté de vous cette nuit... quand je vous ai vu vous en aller tout chancelant et tout livide, j'ai tout de suite compris que c'était votre vie que vous veniez de jouer, que c'était votre vie que vous veniez de perdre !

— C'est vrai !... Et vous voyez, je vais payer ! lui dis-je en lui montrant mon arme.

— Aussi, quand vous avez été dans la rue, n'ai-je pu m'empêcher de vous suivre....

— Vous !

— Oui, car je croyais que vous ne rentreriez pas chez vous et que vous alliez déjà vous jeter à l'eau... Puis quand enfin je vous ai vu revenir ici, je me suis éloigné un peu plus tranquille, mais mes sinistres pressentiments n'ont pas tardé à me reprendre....

— Et à tout instant je pensais à vous. A tout instant je me disais :  
 — Ce pauvre Chancel, comment va-t-il s'en tirer ?... Comment ce pauvre garçon qui n'a pas le sou... qui ne peut pas compter sur sa famille, sur personne, trouvera-t-il le moyen de s'acquitter, de faire face à cette dette d'honneur ?

— Et alors je vous voyais comme je vous vois en ce moment... je vous voyais, faute de ces trente mille francs qu'il vous fallait à tout prix... qu'il vous fallait sous peine d'être perdu et déshonoré, en train de vous faire sauter le caisson...

— Et c'est ainsi qu'à force de penser à vous j'ai eu cette idée qui m'amène...

— Quelle idée ? demandai-je en le regardant avec curiosité.

— L'idée de vous rendre le service que personne ne vous rendrait... le service que vous ne pourriez demander à personne... l'idée de vous sauver la vie en vous apportant les trente mille francs que vous devez...

— Et les voilà ! ajouta-t-il en me tendant un élégant portefeuille.

— C'était là un tel coup de théâtre que, pendant plus d'une minute, il me fut impossible de parler, impossible de prononcer un mot...

— Et comme je restais immobile de surprise, immobile de saisissement :

— Prenez, mon cher, prenez ! dit-il vivement. Moi je suis riche, très riche, et ces trente mille francs qui vous sauveront ne m'appauvriront pas...

— Et, tout en achevant ces mots, il me glissait doucement le portefeuille dans la main.

— Ah ! cette minute-là... cette minute où se réalisait pour moi un pareil miracle... cette minute où ce pauvre garçon venait si généreusement et si simplement me sauver l'honneur en même temps que la vie, je ne l'ai jamais oubliée et je vous jure bien que je ne l'oublierai jamais !

— D'un bond, je venais de lui sauter au cou, de l'étreindre de toutes mes forces contre ma poitrine, et de me mettre à sangloter comme un enfant.

— Mais abrégeons.

— Or, cet homme qui avait en pitié de moi quand je lui étais à peu près inconnu, comme je viens de vous le dire... cet homme qui était accouru à mon secours et qui m'avait sauvé quand j'étais perdu... cet homme qui devait devenir plus tard pour moi plus qu'un ami, je dirais presque plus qu'un frère, tant était étroite l'affection qui nous liait... cet homme était Armand de Guérande, votre oncle...

— Mon oncle ?...

— Oui, votre oncle paternel... oui, le frère aîné de votre père...

— Et maintenant, vous devez commencer à comprendre pourquoi, quand j'aurais pu, pour Adrienne, choisir parmi les plus brillants partis, c'était sur vous qui étiez ruiné, sur vous qui n'aviez devant vous aucun avenir, que mon choix s'était fixé, que mon choix s'était arrêté...

— Oh ! je sais que bien des gens ont été étonnés de ma conduite ; que bien des gens sont demeurés stupéfaits que je pusse consentir à ce qu'ils appelaient une mésalliance...

— Mais c'est que ceux là, c'est que tout le monde, c'est que vous-même ignoriez l'histoire que je viens de vous raconter, ce dramatique épisode de mon passé.

— C'est que nul ne pouvait se douter qu'à mes yeux c'était une dette de reconnaissance que j'acquittais... une dette sacrée que je payais en voulant vous tirer de la misère par ce brillant, par ce magnifique mariage...

— Et voilà pourquoi, comte, je vous ai dit à la bastide des Oliviers que j'avais mes raisons, que j'avais mes motifs pour ne pas vouloir pour Adrienne d'autre époux que vous...

— Mais depuis j'ai réfléchi, mais depuis ma conscience s'est éclairée, et je me suis aperçu que, lorsque je croyais faire une bonne action, j'allais au contraire commettre un crime...

— Un crime ? s'écria de Guérande.

— Oui, un crime, car j'allais sacrifier, au souvenir reconnaissant que j'ai gardé à votre oncle, le bonheur et l'avenir de ma fille ; car c'était elle, la pauvre enfant, qui allait payer pour moi, et payer de tout le malheur de sa vie !...

— Et alors j'ai compris combien j'avais été fou, combien j'avais été insensé d'avoir eu une aussi monstrueuse pensée !...

— Et alors je n'ai pu m'empêcher de trembler en pensant aux remords que j'aurais eus plus tard si ce mariage s'était fait, si Adrienne, qui ne vous aimait pas, avait été condamnée, par ma volonté, à devenir comtesse de Guérande !...

— Et alors j'ai été ému de pitié en me ressouvenant combien j'avais été dur, combien j'avais été cruel pour cette pauvre enfant... pour cette pauvre enfant qui me suppliait de la sauver de vous, et que toujours si brutalement je repoussais, si odieusement je torturais !...

— Et enfin j'ai eu ce qui m'avait toujours manqué jusqu'à ce jour : une âme et un cœur de père !

— Et maintenant, comte, continua M. de Chancel le front sombre, la voix plus sourde, ne m'en demandez pas davantage et ne me

forcez pas à vous dire quelle était mon arrière-pensée quand je prétendais avoir un moyen sûr, un moyen infaillible de triompher de la résistance d'Adrienne...

— Non, non, ne m'obligez pas à me rappeler que j'ai pu m'arrêter à cette idée-là... que j'ai été assez vil, assez lâche, assez misérable pour rêver un instant de me faire contre ma fille une arme de la faiblesse de sa mère !...

— Et pourtant c'est vrai !... Et pourtant j'en étais arrivé là, tombé là !... Et pourtant, il y eut un moment où j'aurais été peut-être capable de cet horrible chantage... capable de dire à Adrienne :

— Tu sais maintenant pourquoi j'ai chassé Yvonne... Mais tout le monde l'ignore...

— Eh bien, tu m'obéiras, ou je parlerai !... Eh bien, tu épouseras le comte de Guérande ou cette mémoire qui t'est si chère je la ternirai ! Cette morte dont ils ont gardé et dont tu gardes un si précieux souvenir...

— Oh ! oui pour avoir une pareille pensée, il fallait être le dernier des hommes, le plus infâme des êtres, et maintenant je ne puis plus évoquer ce souvenir sans me sentir plein de mépris, plein de dégoût pour moi-même !...

Et, très pâle le baron de Chancel venait de laisser tomber lourdement sa tête sur sa poitrine.

Puis il y eut un silence.

Très pâle aussi, et toujours debout, toujours les bras croisés, le comte de Guérande attachait sur le vieillard un regard de plus en plus sombre, de plus en plus menaçant.

Enfin celui-ci relevant lentement le front :

— Je crois que nous avons dit tout ce que nous avons à nous dire, reprit-il la voix encore un peu sourde. Je ne vous retiens donc plus... Seulement si, avant de nous quitter, vous voulez un bon conseil, tâchez de vous ressaisir... de retrouver votre énergie et votre courage...

— Vous êtes jeune encore et à votre âge on peut encore refaire sa vie, on peut encore rattrapper le temps perdu... Et la preuve, voyez votre ami... voyez le marquis de Prades...

— Ah ! celui-là peut se vanter d'être un homme !... Faites comme lui, comte... et adieu !...

Et le baron venait de se lever.

— Ainsi c'est votre dernier mot ! dit de Guérande tout frémissant. Ainsi vous me reprenez votre parole !... Ainsi je dois renoncer à toutes mes espérances, et Adrienne...

— Adrienne épousera le comte de Rouvière !... Adrienne sera la femme de celui qu'elle aime ! répondit M. de Chancel, la voix très ferme. Je n'ai pas un mot de plus à vous dire... pas un mot de plus à ajouter...

Les yeux du comte flamboyaient, puis, les dents serrées :

— Qui sait ? fit-il. Qui sait si vous me parlerez toujours sur ce ton-là !... Qui sait si ce n'est pas vous qui me rappellerez !...

— Moi ? fit le baron en se redressant brusquement. Vous êtes fou ! — Peut-être !... Mais Adrienne n'est pas encore comtesse de Rouvière, c'est moi qui vous le dis !...

— Vous êtes fou !... vous êtes fou !... Sortez !...

— Barou !

— Sortez !...

Et sa haute taille de plus en plus redressée, tout frémissant à son tour d'indignation, le père d'Adrienne marchait sur le comte de Guérande en lui montrant la porte.

Et tout blême, tout défait, le regard chargé d'une haine atroce, celui-ci sortit à reculons, puis, la porte refermée, le baron l'entendit qui lui criait encore :

— Oui, vous me rappellerez !... Je vous jure que vous me rappellerez !...

## VI. — LE CRIME

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que, chassé par le baron de Chancel, le misérable de Guérande était parti en faisant entendre ces paroles menaçantes... ces paroles que, du reste, de peur de l'inquiéter, le baron s'était bien gardé de rapporter à Adrienne...

Au surplus, lui-même ne les avait accueillies qu'avec un sourire de dédain :

— Pauvre fou !... pauvre fou ! avait-il répété.

Mais peut-être eut-il été un peu moins tranquille, un peu moins rassuré s'il avait mieux connu tout ce qu'il y avait au fond de l'âme ténébreuse de cet homme, au fond de l'âme de ce gredin dont il avait pu rêver de faire l'époux de sa fille...

(A suivre)

## MADAME CORENTINE

III

(Suite)

Simone se remit à ranger les bijoux de granit et les sous de Jersey. De temps en temps elle levait les yeux vers le bureau, d'où ne venait aucun bruit de plume rayant le papier, aucune ombre rapide d'un bras levé brisant les lueurs du parquet. Elle retrouvait toujours la même silhouette fine et songeuse.

Il devait y avoir autre chose que le souci de la veille, pour que Mme Corentine fût à ce point absorbée dans ses réflexions.

Après le déjeuner, elle annonça l'intention d'aller rendre visite à mise Hellen Crawford, vieille demoiselle pauvre qui se disait toujours institutrice, bien que depuis longtemps on ne lui eût connu aucune élève, et pouvait sans déchoir, à l'abri de ce pavillon, rendre mille petits offices rétribués qui lui eussent fait sans cela un état inférieur : miss Ellen gardait les cottages, les louait, gageait les cuisinières et prenait en pension, dans son petit jardin de Springfield-road, les géramiums et les fuchsias laissés par les baigneurs ou par les familles en voyage.

Simone, restée seule, se demanda ce que sa mère pouvait bien avoir à confier à miss Ellen Crawford. Il lui fallut attendre pour le savoir plus d'une grande heure, vendre une demi-douzaine de cabage-sticks, de brochés en vieil argent et de vues de Jersey. Enfin sa mère revint, et comme personne ne se trouvait arrêté à la devanture du magasin : — Simone dit-elle, je viens de convenir avec miss Ellen qu'elle gardera la maison pendant une absence que je compte faire.

— Avec moi !

— Oui. Marie-Anne désire beaucoup que je sois marraine de son enfant ; j'ai réfléchi et j'accepte.

— Oh ! maman !

La jeune fille traversa l'appartement ; elle arriva, toute sa joie étonnée dans les yeux, jusqu'à Mme Corentine, qui se tenait au delà de la porte et enlevait son chapeau.

— Alors, Perros ? dit-elle.

— Certainement.

— Et le grand-père Guen ?

— Et même Lannion, si tu veux.

Simone voulut passer son bras autour du cou de sa mère, qui se détournait.

— Merci, dit-elle vous me faites si grand plaisir ! . . .

Elle s'arrêta, sentant que sa mère la repoussait doucement.

— Laisse-moi, petite, laisse-moi. Nous ne partons pas tout de suite, d'ailleurs. Dans quatre jours : miss Ellen est occupée jusque-là.

L'enfant s'écarta. Elle vit que sa mère pleurait. Sa joie, brusquement refoulée, lui fit comme une blessure à l'âme. De nouveau elles souffraient de tant s'aimer sans pouvoir se mettre à l'unisson.

Mais, un moment après, comme elles rentraient toutes deux dans le magasin, Mme Corentine pria Simone d'aller chercher une liasse de papiers dans une des chambres du second. Simone partit. Elle monta l'escalier en courant.

Et à mesure qu'elle montait, la joie recommençait à grandir en elle. Il fallait passer par un couloir vitré d'où l'on découvrait, par dessus les toits voisins, le bout des jetées de Saint-Héliier et une large bande de mer.

Simone s'arrêta. Elle regarda, toute attendrie, la limite bleue si loin, si loin. Et comme personne n'était là pour l'épier, elle envoya un baiser vers la terre invisible de France.

Au retour, elle entra sans raison dans sa chambre de jeune fille, qu'elle trouva plus jolie que de coutume.

Des mots traversaient son esprit, bondissant l'un après l'autre, se rattrapant, se confondant pêle-mêle, sans repos, comme des pavillons de printemps : Perros, Trestaro, Marie-Anne, Lannion, Guen, Sullian, le père.

Et elle souriait à tous.

A peine le voyage fut-il décidé, que Mme Corentine regretta la parole donnée.

Elle était nerveuse, pâle, incapable de rien entendre en dehors de ses propres pensées, qui la torturaient, quand elle monta, quatre jours après son entrevue avec miss Ellen Crawford, sur le pont de l'*Albance*, le petit vapeur anglais qui faisait le service entre Saint-Héliier et Saint-Malo.

Etendue à l'arrière, sur une chaise longue, la tête enveloppée dans un châle, elle prétextait la malaise du roulis pour éloigner Simone : " Va, dit-elle, laisse-moi, je ne rouvrirai les yeux qu'à Saint-Malo." Et elle se mit à penser avec un trouble affreux, qu'elle allait perdre son enfant, qu'on la lui volerait, oui, sûrement, et à repasser toutes ces circonstances qui l'avaient amenée là, tous les mots échangés avec Simone depuis une semaine.

Des terreurs subites la prenaient. Et sa main, conduite par une espèce d'instinct de défense, touchait le sac aux armatures nickelées posé près d'elle et où elle avait renfermé la charte de sa liberté, la copie du jugement, dont elle lisait de mémoire les lignes régulières, nettes comme des lames d'acier :

" Au nom du peuple français, attendu qu'il résulte de l'enquête des sévices graves... Par ces motifs, prononce la séparation de corps entre les époux L'Héréc, avec tous ses effets de droit, déclare que la demanderesse aura la garde exclusive de l'enfant, qu'elle sera tenue seulement de remettre au mari pendant le mois de septembre."

Oserait-on, après cela, lui ravir sa fille ? Non, il était lié. Elle avait pour elle la force des lois, les gens de justice. Elle en userait, au besoin. Elle se disait cela, et elle continuait quand même à s'enfoncer dans ce dédale de souvenirs, d'appréhensions, de raisonnements contradictoires qui brisent l'énergie et ne réparent pas les fautes commises.

Simone, après avoir refusé de quitter sa mère, la voyant immobile et la croyant assoupie, monta sur la passerelle. Il y avait peu de passagers. Elle s'accouda aux balustrades de fer, la figure dans le vent qui soulevait ses cheveux, près du lieutenant, un marin irlandais que sa mère et elle avaient connu à Saint-Héliier.

Et pendant plus de deux heures, tandis que le bateau courait, brisant les lames courtes, elle prit un plaisir à se faire expliquer la route, les manœuvres, les courants qui portent sur les roches, les balises.

Le lieutenant racontait des histoires de mer, souriant dans sa barbe blonde aux questions de la jeune fille, et lui nommait les écueils, les uns trouant les vagues, les autres invisibles, reconnaissables seulement au bouillonnement et à la nuance de l'eau.

Bientôt Cézembre émergea, ronde comme un chaton de bague. La terre de France, simple ligne d'abord, se dentela, prit couleur, s'éleva. Le clocher de Saint-Malo pointa dans l'azur, et ce fut l'entrée de la Rance, large et superbe, toute blonde sur ses bords de roches et toute bleue au milieu avec des lointains de forêts comme les fjords de Norvège.

Alors Simone, enthousiaste, descendit par l'échelle de la passerelle. Les mots d'admiration se pressaient sur ses lèvres. Elle fut surprise de trouver sa mère debout, qui la regardait venir, en souriant un peu derrière son lorgnon d'écaille.

— Est-ce beau, cette Bretagne.

Mme L'Héréc répondit avec moins d'accent, mais avec un sérieux qui n'échappa point à Simone :

— Oui, très beau. Cela fait je ne sais quoi de se retrouver en France, n'est-ce pas Simonette ?

Et elle caressa la joue de Simone du bout de sa main gantée.

Dès leur arrivée, Mme Corentine et sa fille prirent le train de Bretagne, mais elles s'arrêtèrent à Plouaret. Le lendemain seulement, vers dix heures, une calèche de louage vint les prendre pour les mener à Perros, en tournant Lannion.

Mme Corentine ne voulait pas s'exposer à rencontrer son mari, elle voulait éviter jusqu'à la vue de l'hôtel de la rue du Pavé-Neuf, massif entre ses deux jardins, avec ses contrevents bruns, son toit long coiffé d'un bourrelet de zinc et qu'on aperçoit des coteaux voisins, au-dessus des ormeaux du Guer.

Il fallut couper à travers la campagne, par les chemins tordus autour des fermes. On allait lentement. La matinée avait la douceur bretonne, pénétrante et voilée.

La brume, qui s'était embaumée toute la nuit sur les landes et les chaumes, comblait encore les vallées et fumait sur les buissons bas, tandis que le soleil chauffait les arêtes rocheuses couronnées de pins.

Les alouettes, qui sont nombreuses sur les côtes, se levaient et montaient pour voir la mer. On devinait que la splendeur de midi serait superbe et courte.

Mme Corentine, assise à droite, au fond de la calèche, resta d'abord silencieuse et distraite. Souvent elle jetait un regard rapide sur les hauteurs qui cachaient Lannion. Ses yeux s'animaient comme au voisinage du danger.

Un sentiment de révolte et de défi faisait se redresser cette petite tête volontiers hautaine. Puis l'émotion d'une minute s'effaçait. Les yeux bleus se laissaient prendre aux détails familiers de la route. Un apaisement, un demi-sourire détendait la physionomie de la jeune femme. Mme Corentine passait où elle avait passé petite fille, jeune fille, jeune épousée.

Quand les collines de Lannion, évitées par un long détour, bleuïrent derrière la voiture ; quand les chevaux, rendus plus vite par les effluves salins, commencèrent à trotter sur la route de Perros, cette impression devint dominante et se fixa.

Mme Corentine répondit aux questions de sa fille, s'intéressa à tous les clochers de l'horizon, se pencha quand Simone se penchait pour lire, sur les bornes, les kilomètres franchis. Les inquiétudes avaient disparu. Le charme du pays natal prévalait souverainement. La mère et l'enfant se retrouvaient unies dans la même attente joyeuse.

Au sommet des côtes, les pinières dressaient leurs bouquets de poils drus, qui chantaient. Par l'ouverture étroite des vallées, chacune ayant son ruisseau plein de menthes et sa ferme écrasée par les arbres, la mer apparaissait entre deux pointes de falaises, d'où venaient le soufle frais et l'étincelle des vagues. On approchait de Perros.

—Petite, attrape l'amarre!

Le capitaine Guen, qui arrivait à la godille et doublait la pointe de la jetée de Perros, lança un paquet de cordes qui se déroula et vint tomber sur la haute levée de granit, couverte de goémons comme un vieux mur où grimpaient des lierres bruns. Marie-Anne se baissa avec effort et attachait la corde au dernier échelon d'une échelle de fer. Le douanier de service regardait.

—Est-ce que la pêche est bonne, père?

M. Guen, sans répondre, se mit à parer son canot, en alignant le long des bordages les deux avirons, la gaffe et le bâton de sapin qui lui servait de beaupré. Le bruit des bois heurtés s'en allait, porté au loin par l'eau, dans le petit port en demi-cercle.

Cette musique-là réjouissait le capitaine et donnait de l'importance à son débarquement. Il ne se pressait pas. Des baigneurs, qui l'avaient aperçu, hâtaient le pas, dans l'espoir d'acheter du poisson.

—La pêche doit être bonne, puisque vous ne répondez pas! reprit la jeune femme, les mains jointes sur sa jupe grise.

Le capitaine enleva encore son ciré de toile, l'enferma dans un placard, à l'arrière, revêtit sa veste usée à deux rangs de boutons d'or qui lui donnait haute mine, puis, saisissant d'une main les barreaux de l'échelle, il monta, tenant de l'autre un panier d'où s'échappaient des gouttes de saumure mêlée d'écailles, qui tombaient dans la mer.

—Voilà! fit-il en apparaissant sur la jetée; dix dorades, deux vieilles et un congre, un petit, par exemple!

—Combien vos dorades, mon ami? demanda une voix d'homme dans un groupe de cinq ou six curieux qui s'était formé autour de lui.

—Je ne vends pas mon poisson! dit le capitaine.

Il se redressa en se voyant entouré d'étrangers, de ces "gallos" qu'il n'aimait guère, et, par dessus leurs têtes, comme il était très grand il regarda quelque chose droit en face de lui, sur le quai, là-bas. C'était son habitude quand il prenait terre de donner le premier coup d'œil à sa maison. Il aimait la revoir en retrait sur l'alignement des autres, avec la porte abritée d'un auvent, et ses deux fenêtres ouvertes sur la baie, par où la brise entraînait jusqu'à la nuit. Et, ma foi, il n'avait point l'air ainsi d'un homme qui vend ses dorades, le capitaine Guen! Son cou, maigre et tanné, portait une tête petite et aplatie, une tête de goéland. Comme beaucoup de marins.

Guen avait des oiseaux du large l'œil bleu vert et transparent. Quand il se fut assuré que tout était bien en place dans le bas Perros:

—Enlève, petite! fit-il.

Marie-Anne souleva le panier; le douanier porta la main à son képi, et Guen se mit à marcher rapidement vers le bourg. Arrivé à l'endroit où la jetée se coude pour rejoindre le quai, il se détourna pour voir l'étranger qui lui avait ainsi fait perdre ses mots, leva les épaules et dit d'une voix radoucie, tandis qu'une sorte de contentement plissait ses joues raidies par le vent et par le sel:

—Eh! eh! Marie-Anne! jolie pêche, n'est-ce pas?

—Oui, père!

—Et je n'ai été que jusqu'à la Noire de Thomé, sais-tu! Je n'avais qu'à moitié le cœur à mes lignes. Toujours je croyais qu'il nous était arrivé quelqu'un. Personne n'est venu?

—Non, personne, répondit la jeune femme en changeant le panier de main.

—Et pas de lettres?

—Non plus.

—Ce sera pour demain. Dommage que ton Sullian ne soit pas là, lui qui aime tant la soupe de vieilles! Enfin, tu les porteras aux Tudy, qui sont pauvres.

—Oui, père.

Ils longèrent le quai, où quelques notables, moins actifs que le vieux Guen, revenus de toute navigation, même de la petite, bonnes gens à collier de barbe rude, assis sur les bornes d'amarre et les pieds sur les câbles, échangeaient avec le capitaine le grognement bref des anciennes connaissances du même port. Ils baïssaient la tête, balbutiaient un bonjour, et laissaient passer avec la belle indifférence d'un navire qui en croise un autre.

Guen, au milieu du port, inclina à droite, entra dans le petit cul-de-sac qui formait une place minuscule au-devant de sa maison, passa sous l'auvent couvert d'ardoises épaisses d'un bleu gris, qui tremblaient, les jours de tempête, comme un clavier de castagnettes, et ouvrit la porte.

Pas de lettres! Cela le tourmentait un peu. Pourquoi Corentine n'avait-elle pas écrit, ni Sullian?

Selon son habitude, quand il rentrait de la pêche, il s'assit à cali-

fourchon sur une chaise et alluma sa pipe, tourné vers le maigre feu qui faisait bouillir la marmite.

—Je sors, père, dit Marie-Anne; je vais chez les Tudy.

Quand elle eut refermé la porte, la longue salle enfumée redevenait aux trois quarts obscure. Une seule fenêtre l'éclairait, petite et grillagée, à droite de l'entrée. Il faisait nuit de bonne heure dans cette pièce basse, qui servait de cuisine et de magasin de pêche au capitaine.

Une table, des chaises, des filets, des lignes roulées sur des lièges, une paire d'avirons pendus au mur, une voile neuve dans un angle, c'était tout l'aménagement. Par prévision, depuis quatre jours, on avait dressé dans le fond un lit de bois pour le capitaine: si les Jersiaises allaient arriver! La chambre du capitaine, là-haut, était prête à les recevoir. Mais, non, rien, pas de nouvelles!

Pourquoi se tourmenter cependant! Corentine était comme cela, capricieuse, irrégulière. N'allait-elle pas se décider tout à coup et sans prévenir? Il la connaissait bien, sa Corentine! Si elle allait revenir au pays, là, chez lui! A cette pensée, qu'il avait eue pourtant bien des fois, Guen sentit son cœur se troubler.

C'est qu'il l'aimait bien, Corentine! Il l'avait aimée même d'un amour de prédilection, quand elle était jeune fille et qu'on le louait si souvent à cause d'elle. Au retour de chaque voyage, il la trouvait embellie.

Il comptait avec orgueil qu'il pourrait lui donner une dot assez ronde pour une fille de simple capitaine, vingt mille francs, et qu'elle serait recherchée par quelque breveté commandant un beau navire à vapeur, un de ceux qu'il aurait voulu être, lui.

Hélas! ç'avait été son grand chagrin bientôt, sa fille aînée. Il ne lui en avait pas gardé rancune.

Il l'avait excusée tant qu'il avait pu, disant: "Attendez, laissez venir le temps", et plus tard quand, répudiée, chassée de Lannion, réfugiée à Perros pendant le procès qui se déroulait, elle était en butte aux médisances de tant de mauvais cœurs jaloux, ne cessant de répéter: "On n'a pas su la prendre, on a été trop dur avec Corentine, oui, trop dur!"

Ses raisons n'étaient jamais bien abondantes ni compliquées. Il n'avait point voulu entendre ce qu'on lui contait des dépenses, de la coquetterie et des impertinences de sa fille. Et il était demeuré frappé dans sa joie de vieux brave homme, dans la paix de sa conscience droite, comme par un malheur injuste, quand Mme Corentine, séparée, trouvant la vie impossible à Perros aussi bien qu'à Lannion, s'était enfuie à Jersey.

Depuis ce moment là, il s'était mis à pêcher avec passion. Il passait des jours, quelquefois une partie de la nuit, dans son canot à une voile, toujours seul et par tous les temps.

Les retraités de son âge, qui le voyaient tant naviguer et se lasser, lui un riche, qui avait bien le moyen d'acheter son poisson, disaient: "C'est Corentine qui lui manque. Il a un chagrin, cet homme-là." Et ils n'avaient pas tort.

Mais la maison du port l'induisait aussi en tentation. Rien ne volait, rien ne flottait sur la baie qu'il ne le vit; pas un coup de vent, pas un yacht, l'aile tendue, gouvernant vers la jetée, par un vol de ces petites bécassines, qui vont, comme des balles d'écume fouettées du vent, d'une grève à l'autre.

Des fois, quand il souffrait de rhumatisme, il regardait par la fenêtre de sa chambre, pendant des heures, la ligne de l'horizon nette, légèrement courbée, il naviguait en pensée.

Il s'en allait bien loin sans doute, dans les grands espaces, dans l'infini où il avait commandé ce petit point obéissant et mobile, qui s'appelait l'Armide ou le Légué.

Des ports lointains où il s'était arrêté, des escales pour une avarie, pour un supplément de charge à prendre, lui revenaient en mémoire, et les navires qu'on croisait, et les jolis profits du commerce que lui permettait l'armateur, et les nuits sous les vergues tendues qui crient d'un gémissement doux à chaque houle, et le sursumement continu de la brise dans les mâts de sapin, si beaux chanteurs qu'on les eût dit accordés ensemble pour se répondre et siffler en parties!

Il y avait si longtemps que la mer lui avait pris le cœur! Il se rappelait les fiançailles, quand, futur mousse aux pieds nus, il courrait dans les vases du Guer, pêchant des crabes et des anguilles jusque sous la carène des goélettes amarrées au quai; il se rappelait le capricieux et fort amour dont elle l'avait aimé, elle aussi, quarante-cinq ans durant, ses caresses, ses colères, l'indicible malaise qu'il éprouvait loin d'elle, les nuits toujours parlantes, l'œil mobile des lames qui passent.

Oh! il était si bien de la race aventureuse dont il est dit, dès les siècles anciens, qu'elle aimait à se lancer sur la mer pour y découvrir des îles, de l'espèce des oiseaux qui ne trouvent pas seulement leur nourriture au large, mais qui aiment à y planer pour le plaisir et pour le libre essor de leurs ailes.

Cependant toute cette douceur qui lui venait du voisinage de la rade était empoisonnée par la pensée de la séparation d'avec sa fille aînée. Même en regardant la mer, même en se souvenant de ses

belles années, il se rappelait les mauvaises. Il y avait des calomnies, des mots qu'il ne pouvait plus chasser.

Par exemple, cette phrase de Mme L'Héréec la mère, de madame Jeanne, comme on la nommait, disant au Tribunal : " Je savais, dès le début, que mon fils se repentirait de cette mésalliance, et je l'en avais prévenu."

Mésalliance : Qui donc, en pays breton, avait le droit de prononcer un mot pareil en visant la fille du capitaine Guen ? Qui donc pouvait accuser la famille d'avoir manqué d'honneur ou de probité, et qui donc pouvait se vanter d'être de meilleur sang, honnête, bien sûr, et peut-être plus encore ?

Car il y avait au sujet des Guen de vieilles traditions. Le capitaine ne s'en vantait pas, mais il les connaissait. On disait que la race était parente de l'apôtre armoricain, saint Guénolé. Tout petit, il avait été bercé au récit que les grands-mères, discrètement, racontaient sous l'abri de leurs capes, les soirs d'hiver.

Il savait l'histoire du saint, fils de comte, dont le nom signifiait : " Il est tout blanc " ; âme blanche, en effet, réfugiée de bonne heure dans la discipline monastique, à l'ombre errante du moutier de saint Corentin, que les landes de Bretagne voyaient passer tour à tour ; âme égale et sévère pour elle seule, qui fut prise de pitié aux chants de fête de la ville d'Ys et pleura devant le roi, Grallon, sur la ruine prochaine de la grande cité ; âme éprise de solitude aussi, vagabonde au service de Dieu.

Comme ils étaient nombreux, dans la rudesse des temps païens, ces jeunes hommes, fils de pères grossiers et de mères délicates, qui conservaient de l'un le goût des longues courses et des navigations à l'aventure, et développaient l'instinctive pureté de l'autre jusqu'au renoncement du cloître !

On les voyait passer, amaigris par le jeûne et rayonnants de visage, au lendemain des docteurs publiques, soit des rencontres d'hommes d'armes, soit des pestes, soit des pillages, qui laissent les maisons vides et les champs sans moisson. Pour les deuils, pour les querelles entre frères, pour les enfants premiers-nés, emportés dans leur fleur, on les appelait en hâte.

Ils venaient, ils consolait, et parfois rendaient toute la joie perdue en ranimant les morts. Puis ils s'en allaient, ayant peur d'eux-mêmes et des louanges du monde. Ils retournaient au monastère, dont la porte s'ouvrait sur plusieurs lieues des landes ou devant la mer infinie.

Parfois, ils prenaient un pain d'orge, leur bourdon, un livre de chant, et montant sur une barque, ils allaient à la recherche des îles, encore plus loin des hommes, encore plus près de Dieu.

## IV

Que de fois Guen, avec son équipage de bons matelots, choisis dans Perros et Lannion, avait contourné la presqu'île bretonne et passé le raz de Sein ! Il regardait alors avec un sentiment d'amour et de prière l'île plate, rase sur la mer toujours creusée de lames.

Dans les beaux jours, à l'époque où les pêcheurs mettent le feu au goémon dans leurs champs, il s'élevait de là des fumées légères, droites dans le ciel pâle. Le disciple de saint Corentin avait semé l'orage sur ce rocher. Ses cantiques s'étaient répandus parmi les houles, mêlés aux voix d'oiseaux.

C'est de là, que voulant regagner le continent et n'ayant plus de barque, il s'était mis à marcher sur le détroit avec ses compagnons, et qu'on les avait vus s'avancer en file, tout blancs, pareils à une troupe d'alouettes de mer qui suit le creux des lames. Toujours Guen cherchait du regard l'endroit le moins large du raz et la pointe probable où ils avaient dû aborder.

Se rattachait-il vraiment par une suite d'ancêtres inconnus, pêcheurs de homards et de congres, à la race du comte de Fragan, qui vit périr la ville d'Ys ? Un signe aurait pu donner, un seul, quelque ombre de vraisemblance à la légende : la seconde fille de Guen, Marie-Anno. Celle-là était demeurée fille du peuple.

Elle avait conservé le costume, l'allure et les préoccupations ménagères de ses compagnes d'école. Au sortir des classes, elle n'avait pas demandé des leçons particulières, comme Corentine, ni couru les assemblées, ni rêvé bien loin un mari.

Tout son roman tenait entre l'église de Perros et la maison du vieux Guen, où un jour, vers la vingtième année, un capitaine au long cours était venu la demander en mariage, où depuis elle attendait pendant des mois, silencieuse et l'esprit toujours en mer, des réunions qui duraient à peine des semaines.

Ce n'était qu'une femme de marin, dans un bourg de la côte bretonne. Mais l'étrange et charmante physionomie qu'elle avait et qui la distinguait de toutes les autres : des yeux mauves très doux, des cils si fins et si dorés qu'on n'en voyait que les rayons, point de sour-

cils, deux grands bandeaux de cheveux d'or sous la dentelle de la coiffe, la bouche longue, les épaules tombantes, et surtout une sorte de transparence de visage à travers laquelle se lisait une soule pensée, grave et pure, comme dans les images de saintes !

Ceux qui la voyaient prier dans l'église de Perros songeaient à des figures de fresque. Elle faisait une impression de passé noble et lointain.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la légende, même incertaine et dont il ne se vantait jamais, avait contribué à bien poser le capitaine dans le pays de Perros-Guirec.

Sans doute, il n'était que Lannionnais, et il avait vécu à Lannion jusqu'à son mariage. Mais, pour une distance de six kilomètres, l'émigration bretonne peut-être levée, on l'avait adopté à Perros. Il y jouissait de l'estime et d'une autorité particulière dans les choses de la mer.

Quand on était longtemps sans nouvelles d'un bateau, les femmes ou même le syndic venaient le trouver : " Capitaine, il y a la Marie qui devait arriver la semaine dernière de Christiania ; elle n'est pas encore signalée."

Il avait toujours une explication rassurante ; les relâches dans les petits ports, les avaries qu'on répare dans les îles, certains courants dont il se souvenait et qui changeaient la marche des navires. Si Guen ne faisait pas partie du Conseil, c'est parce qu'il ne l'avait pas voulu.

Il réfléchissait justement à ce défaut de nouvelles où l'on était du beau dindy commandé par son gendre, la Jeanne, de Lannion, il se donnait des raisons qu'il approuvait de la tête.

Un bruit de pas qui claquaient sur la terre dure de la place se fit entendre. Il écouta. C'était le pas alourdi de Marie-Anno. Il y avait aussi des voix, plusieurs, des voix douces. Qu'est-ce que cela ? Serait-il possible ?... Guen se leva, déposa sa pipe dans un trou de la cheminée et ouvrit la porte.

— Père, c'est Corentine ! dit une voix. Grand-père, c'est Simone ! dit une autre.

Avant qu'il eût pu se reconnaître, il se sentit attiré par deux bras jetés sur ses épaules. Il se pencha et deux lèvres fraîches, un pli de voilette relevée, un nœud de satin froissé se posèrent sur sa joue hâlée.

— Bonjour, père !

Il ne dit rien, mais il la serra si fort contre son cœur qu'il l'enleva de terre un moment. Puis, détachant ses bras et se reculant, et fermant à demi les yeux, comme s'il avait voulu juger la voilure neuve d'une geolette :

— Pas changées ? dit-il, la même, bien la même ! Et l'autre ? Voyons !

Simone se tenait en arrière de sa mère, un peu à gauche. La porte entre bâillée laissait en pleine lumière cette grande jeune fille, rose comme une Anglaise, étonnée, souriante et grave.

Le capitaine la considéra de la tête au pied, examina son chapeau de feutre noir où s'enroulait un voile blanc, son cache-pous-sière, qui était un vêtement nouveau pour lui, et ne reconnaissant point en elle le type des Guen, ni leur manière d'être, en fut comme décontenancé.

— Ma foi, fit-il, je ne l'aurais point avouée pour mienne dans la rue, cette enfant-là, Corentine. Bonne mine, d'ailleurs... Comme la voilà grande !

— Je le crois bien, depuis le temps que vous ne m'avez vue ! Vous ne m'embrassez pas, grand-père ?

Elle s'avança droit, tendit une joue, puis l'autre.

— Vous savez, grand-père, dit-elle posément, c'est moi qui ai voulu venir.

— Qu'est-ce que tu dis, Simone ?

— Maman, il ne faut pas me démentir. Je vous suis très reconnaissante d'avoir consenti ! Oui, grand-père, je suis très heureuse d'être ici. Je m'y reconnais !

— Oh ! petite, ça n'est guère possible !

— Parfaitement, et je me souviens encore des deux jolis bricks de la chambre, là-haut ! Je vois bien que vous me prenez pour une demoiselle. Mais je n'en suis pas une, allez ! Pour vous le prouver, si tante Marie-Anno veut me garder avec elle, je l'ai lorné à préparer le dîner.

Elle avait déjà tiré l'épingle qui tenait son chapeau et accroché le feutre à la dent d'une ancre pendue au mur.

Le capitaine la suivit du regard, content au fond de cette franchise et de cette décision, se demandant : " Qu'est-ce que c'est que celle-là ? "

— Comme il te plaira, répondit-il, Marie-Anno devient lourde, la pauvre, et un peu d'aide ne lui fera pas de mal. Toi, Corentine, viens là-haut, que je te montre ta chambre.

Ils s'engagèrent, le capitaine précédant sa fille, dans l'escalier de bois à petits paliers bordé de colonnes torsées, vieille relique bretonne de cette vieille maison.

— Vous excuserez Simone, mon père, dit Mme Corentine à voix basse : c'est un peu une enfant gâtée... toute seule avec moi... vous comprenez... .

—Gâtée ? Ma foi, je n'en sais rien encore, repartit tout haut le marin, qui se sentait porté à défendre sa petite fille ; non ce qu'elle a dit n'est pas mal du tout. Seulement, elle n'a pas pris de ton côté, voilà !

—Je crois, en effet . . .

—Il n'y a pas de crime à cela, Corentine. Il avait bien ses qualités, lui aussi. N'avait été la mère, la dame Jeanne, les malheurs ne seraient peut-être pas arrivés !

Le nom du mari ne fut pas prononcé. Mais Mme Corentine éprouva une sorte d'impatience de le sentir si près. Deux portes ouvraient sur le dernier palier : en face, la chambre de Marie-Anne ; à droite, celle du capitaine. Mme Corentine se hâta d'entrer dans la dernière.

—Que vous l'avez bien arrangée pour nous ! dit-elle.

C'était vrai. Tout reluisait, tout avait été frotté, lavé ou épousseté ; les bois du lit, de vieux noyer, sculptés de feuilles de trèfle et d'où débordaient deux draps brodés fleurant la verveine ; les deux coquillages de l'Inde, à valves roses, garnis d'épines blanches comme des clochetons, qui flanquaient sur la cheminée le rameau de corail épanoui sous verre ; la longue-vue suspendue à deux clous ; le brevet de capitaine encadré ; deux gravures coloriées représentant les anciens navires commandés par le capitaine, un brick et une goélette d'une fidélité de lignes et de grément excessive, posés sur une mer très régulièrement labourée avec du bleu et du vert ; tout, jusqu'aux vitres un peu épaisses, mais nettes, de la fenêtre, à travers les quelles on apercevait un géranium en pot, des tiges de volubilis grimant à une ficelle agitée et la belle rade, au-delà, la royale avenue que font les collines en s'écartant, pour le plus grand bien des caboteurs de Perros et pour le plaisir des vieux capitaines en retraite.

—Cela vaut mieux que Jersey, hein ? demanda Guen, qui voyait Mme Corentine fixer le large, un peu rêveuse.

—Oui ! fit-elle, sortant de cette distraction et secouant le piquet de plumes noires de son chapeau : bien mieux !

—Si seulement Sullian était avec nous !

—Où se trouve-t-il ?

—A Bilbao, chargeant pour le retour. Si tu nous restes un peu, tu auras chance de le revoir. Nous attendons de ses nouvelles. Il se hâtera de revenir, tu comprends !

—Oui, embrasser le petit dans le berceau . . . Elle est bien lourde, Marie-Anne !

—N'est-ce pas ? dit Guen avec un sourire. Ce sera un garçon ! . . . Dire que si mon gendre Sullian était là, nous serions . . .

Il voulait dire " au complet " Mais il songea qu'un autre manquerait encore, le premier gendre. Et il rougit, le vieux Guen, en s'arrêtant de parler, comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude de rien taire et qui se trouve pris.

Corentine n'ent pas l'air de comprendre et dit, en revenant sur ses pas :

—Nous allons être bien ici, père ! Voyons la chambre de Marie-Anne ?

Quelques heures plus tard, ils dînaient tous dans la salle basse autour de la table ronde qui n'avait jamais eu de rallonge. Les quatre couverts étaient mis sur une nappe fine, repassée par la plus adroite lingère du bourg. Guen avait en face de lui Corentine, à droite et à gauche sa petite fille et Marie-Anne.

Entre les convives c'étaient des regards heureux, et cette conversation brisée de gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui effleurent tous les sujets, dans la hâte de se remettre au point les uns les autres et de tout dire pour mieux se faire agréer.

Plus que les autres, le capitaine causait. Il racontait des pêches, des histoires du haut et du bas Perros ; il se souvenait, il rajournissait et retrouvait ses formules et ses intonations du vieux temps, pour dire à propos de tout :

—Eh bien, petite Corentine, le pays breton, est-ce assez bon ?

Corentine subissait à sa manière le charme de la réunion. Comme beaucoup de natures que la vie a tendues, que l'effort à soutenir le rôle à jouer surexcite, elle éprouvait une détente, elle jouissait de pouvoir s'abandonner librement en paroles, sans être jalousement observée, comme à Jersey, par des étrangers qui ne comprennent jamais tout de nous-mêmes.

Marie-Anne, au nom de Sullian, souriait de ce sourire infiniment doux et grave qu'ont les statues de saints dans leurs églises et les filles de pure race, culte dans les coins ignorés de Bretagne.

Mais le dialogue était vif, surtout entre le capitaine et Simone, Simone curieuse des moindres détails, nouvelle en ce pays qu'elle avait à peine entrevu dans son enfance, et qui s'apercevait de la conquête rapide qu'elle faisait en la personne de son grand-père.

—Nous irons voir l'église demain, n'est-ce pas grand-père, demanda Simone.

—Oui, ma mignonne.

—Et la plage de Trestrao ?

—Sans doute.

—Et la pointe du château où vous avez chaviré ?

—Je le crois !

—Et puis nous irons à Ploumanac'h, quand la mer sautera autour

du phare ? à Tregastel aussi ? Grand-père, il faudra décider maman à venir avec nous au pardon de la Clarté. C'est bientôt ?

—Le quinze août ?

—Elle viendra ! Voyez-vous comme elle a envie de dire oui : Elle viendra ! Dans la carriole du boulanger, je ne veux pas de voiture. Nous ferons comme maman quand elle avait mon âge !

Ce soir-là, la maison du capitaine, bien close contre les regards, ressemblait à une île ou des heureux se sont retirés à l'abri, ignorés, sans témoins.

Personne encore, ou bien peu de gens savaient l'arrivée des deux Jersiaises. L'émotion du retour était dans sa fraîcheur. Les souvenirs, qui remontent comme une plante vivace, n'avaient pas eu le temps de jeter leurs grandes rames tristes dans cette subite fleuraison de joie.

Le vieux Guen rayonnait. Bien tard, quand tout le monde fut couché, il ouvrit discrètement la porte, il s'échappa pour se promener à grands pas sur la jetée, ou la mer montait, caressante et charmante.

Il reconnut son canot et, pour la première fois depuis longtemps, ne songea pas aux projets de pêche pour le lendemain. Il pensait : " Que c'est bon de se retrouver ! " Et cela lui rempli-sait l'âme. Et les voyageuses, dans la chambre qu'il apercevait de loin, à cause de la veilleuse allumée, pensaient de même :

Seule Marie-Anne rêvait des villes lointaines, des ports qui ne devaient pas ressembler à celui de Perros et qu'elle s'efforçait d'imaginer, parce que son mari était en voyage. Sullian lui manquait. Elle ne vivait qu'à demi en son absence. Mais elle se sentait rassurée, ce soir et confiante, comme protégée par la joie des autres.

## V

La veille au soir, 25 août, les cloches de la Clarté avaient sonné pour annoncer le pardon du lendemain. Elles avaient sonné longtemps, à toute volée, dans le clocher de granit qui pointe, au bout de la plage de Perros, sur l'arête rocheuse partie de la mer et montant les collines.

Il y avait déjà du monde autour du hameau sans verdure, des jeunes surtout venus pour le feu de l'Assomption. Et selon l'ancien usage, le vicaire était descendu en procession bénir et allumer le bûcher de fagots et de broussailles dressé un peu plus bas, près d'un calvaire.

On avait aperçu la flamme de plusieurs lieues, les gens de la mer qui passaient inconnus dans la nuit, les gens des terres qui veillaient. Longtemps des traînées d'étincelles avaient tournoyé en l'air, voyageant parmi les étoiles, et Mme Corentine, debout sur la falaise de Perros, et muette derrière le groupe des siens, s'était souvenue de la joute des jeunes gens bretons sautant par dessus les tisons ardents, emportant la braise rouge aux talons de leurs bottes, pour montrer leur courage aux belles qui sont venues, et puis de la promenade que font les fiancés, la main dans la main, autour du bûcher, pauvres gens naïfs dont l'amour longtemps caché au secret des chemins bordés d'ajoncs ou des rochers de la côte, s'épanouit et se déclare devant la Bretagne assemblée en la nuit de vigile.

Les cloches avaient sonné. Elles s'étaient tues. La pleine nuit avait dispersé les amants, et depuis des heures et des heures, il n'y avait plus sur l'immense dentelure des côtes d'autre lueur que le feu du petit phare de Ploumanac'h ; il n'y avait plus d'autre bruit que le roulement ininterrompu des vagues sur les plages et le sifflement du vent qui fraîchissait aux pointes des falaises.

Les hommes tiennent si peu de place dans la nuit !

Cependant beaucoup étaient en marche ; car on vient de très loin au pardon de la Clarté, d'au moins cinq ou six lieues, de plus loin encore.

Dans les ravins pleins d'herbe, au bord des ruisseaux tout couverts de vapeur, dans la buée lourde des iris et des menthes foulés aux pieds des bœufs, des fermes s'éveillaient ; des gars bretons allaient donner l'avoine aux chevaux immobiles devant le râtelier et qui penchaient la tête, endormis sur trois pieds ; dans les maisons de Tregastel, de l'île-Grande et de Pleumeur, dans le pays côtier tout entier, frémissant sous la même nappe régulière du vent qui passe, les pêcheurs, plus tôt que d'ordinaire et comme aux jours où la marée le commande, sortaient du lit et allumaient la résine.

" Est-ce qu'il est temps de partir déjà, mon homme ? — Et l'homme allait ouvrir la porte, observait un moment les nuées glissant sur le ciel presque entièrement obscur, et revenait dire, ayant vérifié l'heure et je ne sais quel signe mystérieux " Il est temps. "

Chez les Guen aussi, on se préparait, Mme Corentine l'avait voulu ainsi, malgré la petite distance qui sépare Perros de la Clarté, pour



échapper aux commérages dont elle eut été l'objet en plein jour, tant qu'aurait duré le voyage, parmi les groupes inoccupés des voisins et des voisines.

Déjà elle avait deviné derrière elle, plus d'une fois, le murmure des anciennes médisances échangées d'une porte à l'autre, et elle était résolue à ne se montrer que le moins possible en Perros. Elle s'habillait donc à la lueur de la minuscule lampe à pétrole, l'unique lampe de la maison, que Guen avait prêtée à sa fille.

Dans la chambre voisine, elle entendait Simone aller et venir, et, de temps en temps, la voix couverte et lente de sommeil de Marie-Anne faisant des recommandations pieuses.

— Tu prieras pour moi ?

— Oui, ma tante.

— Pour Sullian qui est en mer ?

— Oui, tante.

— Pour le petit qui doit venir ?

— Oh ! bien sûr.

Elle ajouta quelque chose bien bas, une demande secrète à peine murmurée qui ne parvint pas jusqu'à la chambre voisine. Mme Corentine se pencha dans l'entrebâillement de la porte sans être vue, et elle aperçut devant la glace, Simone qui répondait de la tête un oui sérieux.

Quand ils furent tous partis, Marie-Anne descendit en chemise pour aller pousser le verrou de la porte, puis elle se recoucha, ayant froid, ayant peur dans la maison déserte.

Il faisait noir dans la chambre. Le vent secouait les ardoises de l'avent et les volets fendus, par où entraient les lueurs pâles du matin. Elle se tourna du côté du mur et ferma les yeux.

La mer montait.

Tout à l'heure, le bruit des pas, la voix du père de Corentine, de Simone, les roulements de la carriole s'éloignant, couvraient la plainte de la marée. A présent, elle remplissait tout le grand silence du bourg endormi ; elle arrivait apportée de toutes les plages voisines, de tous les écueils semés au large, tantôt aiguë et sifflante, tantôt sourde, toujours triste.

Oh ! quand elle était petite, Marie-Anne était curieuse de la mer et attirée par elle. Dans les jours d'été, elle restait des après-midi entières, gamine aux cheveux emmêlés, couchée à plat ventre sur les falaises, à voir galoper les vagues et l'écume sauter, familière comme toutes les petites de la côte avec celle qui les rendra veuves.

Quand elle était petite et qu'il faisait gros temps, la nuit elle se tenait éveillée dans son lit, contente d'avoir peur, parce que le père était là, au fond de la chambre, qui la rassurait, et elle écoutait avec ravissement, le drap ramené sur les yeux, la grande musique de Bretagne, l'hymne sauvage qui s'élève de toutes les plages à la fois.

Mais à présent elle avait horreur de l'entendre. Elle ne se promenait jamais sur les falaises.

Les coups de vent l'épouvantaient. Elle savait que la mer emporte au loin les hommes, qu'elle sépare les époux et brise les cœurs. Elle aurait voulu ne point rencontrer toutes ces veuves dans le bourg, car cela fait penser. Elle connaissait les attentes longues, l'inquiétude des retards quand une lettre doit venir, et cette souffrance d'appliquer son pauvre esprit des heures entières sans même pouvoir imaginer où se trouve le navire du bien-aimé, en route, au port, ou bien...

La nuit surtout, quand elle était seule et que la mer parlait ainsi, il lui semblait qu'on criait au secours. C'était lui, dans la brume, dans la houle, à des distances infinies. Il appelait : " Marie-Anne, Marie-Anne ! " Elle s'éveillait en tendant les bras. Oh ! la mer, elle la détestait !

Et voilà qu'au matin de ce pardon, et depuis des heures déjà, la mer chantait sa chanson mauvaise. Marie-Anne s'enfonça dans les draps pour ne plus l'entendre. Elle tâcha de ne plus penser.

## VI

Les trois voyageurs avaient monté la rude côte du bourg, passé devant l'église, laissé à droite la Croix Erskine, et suivaient la route qui tourne par la crête des collines autour de la plage de Trestrao. Le cheval, un mauvais cheval blanc, tout menu entre les brancards et qu'on s'étonnait de ne pas voir enlevé en l'air quand il portait le pain du boulanger, traînait assez résolument la carriole, au petit trot, le capitaine et Simone par devant, Mme Corentine à l'arrière, assise sur un pliant.

C'était l'heure grise, sans relief et sans joie, qui précède l'aube. Mais déjà on pouvait prédire que la journée ne serait pas belle.

Le vent avait ce souffle régulier qui dure. Il venait de l'Ouest,

poussant la brume, non pas des nuages amoncelés comme il en passe souvent au matin et que le soleil dissout, mais une masse lourde, uniforme, couvrant des lieues de côte.

Dans la campagne, appesantie d'eau et de sommeil, rien ne luisait. L'horizon rétréci coupait en deux des pointes toutes proches des falaises. La mer n'était d'aucune couleur. Seule la vague déferlait, très lente, en volutes d'un vert tendre sur le sable de Trestrao.

— Ça ressemble à la Norvège, ce temps-là, disait le capitaine.

Les femmes se taisaient, saisies par le froid. Les yeux, las d'errer sur cette ombre morne, revenaient sans cesse à ce point fixe devant elles, le clocher de la chapelle de la Clarté, droit et net au-dessus d'un plateau de roches dénudées.

A mesure qu'elles approchaient, des bruits de voix et de pas montaient plus fréquents des vallons noyés dans la brume. Les bourrelets d'ajoncs qui bordent les chemins s'écartaient au passage d'une carriole.

Des groupes de pèlerins débouchaient sur la route de tous les sentiers qui tordent autour des champs leurs deux murs en pierres sèches, ou des adresses invisibles tracées parmi les landes.

Simone regardait curieusement ces bandes de paysans rapidement dépassés par la voiture, tandis que sa mère, gênée, tournait presque aussitôt la tête, avant d'avoir pu lire sur la physionomie des gens ce mouvement de surprise qu'elle connaissait si bien : " Tiens, la fille de M. Guen, celle qui a laissé son mari à Lannion ! La voilà ! C'est elle ! Voyez donc ! "

Bientôt la rumeur grandit. Le cheval se mit de lui-même au pas pour gravir le dos pierreux de la butte. Et Guen prit son air de pilote responsable, les yeux bridés et fixes, tâchant de ne heurter personne dans la foule serrée autour de la carriole.

Et haut, on voyait maintenant quelques pauvres toits d'herbes sèches collés à l'abri de gros rochers ronds, couverts de lichens, un village misérable au-dessus duquel s'enlevaient la petite nef de granit, les ogives, la balustrade à jour et le clocher dentelé, comme un cierge avec manchette de papier.

La nuit se dissipait. Vers Perros, en arrière, une bande rose affleura l'horizon et s'éteignit, couverte aussi par le brouillard. C'était le jour. La plainte de la mer parut grandir encore. Il y eut des mouettes qui passèrent dans le vent. Les cloches sonnaient la première messe.

Guen fit le tour de l'enceinte de murs bas qui enveloppe la chapelle, ayant peine à passer à cause des hommes qui refusaient de se ranger. Ils étaient si nombreux, que le peu de bruit qui s'élevait de la place étonnait d'abord, pêcheurs pour la plupart ou paysans des paroisses voisines, vêtus de sombre, toutes les lignes anguleuses, le visage creusé de rides, l'œil fixe et froid, gardant, même aux jours de fête, la songerie du large et l'inquiétude du danger.

Aux bords de la place, sur le seuil des portes, aux angles des routes, des mendiants demandaient l'aumône dans une langue rauque. Il y en avait des grappes autour des brèches ouvertes dans l'enceinte de la chapelle, des êtres affreux de misère, tendant aux pèlerins, dans une sorte de concurrence sauvage, leurs moignons, leur poitrine rongée de lèpre, des plaies mal bandées et saignantes.

Des idiots, habillés de jupons, tournaient autour de leur bâton. Des joueurs de vielle râlaient des airs lugubres. Et tout au bout du terre, le long de la pente qui descend vers Ploumanac'h, les marchands ambulants dressaient sur leurs tréteaux des piles de pains mous, des gâteaux mal levés, ou des mannequins pleins de poires et de prunes cahotées, meurtries, mais jamais mûres.

De rares coiffes blanches glissaient dans cette cohue sans gaieté. Les coiffes blanches emplissaient l'église.

Guen détela le cheval dans un pré voisin déjà encombré de carrioles, les brancards en l'air, et de chevaux attachés par des cordes aux ajoncs de la haie. Puis il vint retrouver Corentine et Simone dans la chapelle.

La matinée ressembla aux matinées de tous les pardons, quand l'assistance est encore exclusivement bretonne.

Après avoir erré autour de la place et fait le tour de toutes les maisons, examiné les costumes, les étalages forains, déjeuné dans une chambre dont un paroi de rocher avançant formait le fond, les deux femmes abandonnèrent le capitaine, qui rencontrait à chaque pas d'anciennes connaissances des ports de la côte, et s'assirent à l'écart sur un petit mur de champ, près de la pente par où devait descendre la procession.

La brume accourait toujours du large. Elles apercevaient la mer comme une lame de métal poli, au-delà des roches confondues et ternes. Le nez rose de la pointe de Ploumanac'h lui-même paraissait gris.

A leurs pieds une vallée dévolée, coupée de ravins où la mer avait dû venir autrefois, des landes, des pauvres coins de chaume entourés de murs, la route qui montait, et, juste au bas de la côte, le calvaire, encore noirci tout autour par le feu de la veille. Longtemps elles restèrent là, causant un peu, envahies par la mélancolie de ce jour brumeux et de cette campagne morte.

A leur droite pourtant, la place se remplissait de plus en plus de

pèlerins et de curieux. On ne voyait plus d'herbe, mais seulement un flot mouvant de chapeaux noirs et de coiffes blanches.

Des étrangers perdus dans cette marée humaine, l'ombrelle ouverte, tâchaient de gagner le bord.

Et de grand gens bretons levaient leurs têtes de cavaliers pardessus la foule, et boucculaient leurs voisins avec le sourire bête de la force.

Enfin les cloches sonnèrent, mêlées au vacarme de la fanfare du collège de Tréguier, pour annoncer le départ de la procession.

Et voilà, sortant de la chapelle et refoulant la masse noire des curieux, la croix d'argent aux bras de laquelle pendent six clochettes en carillon ; puis les petits garçons et les petites filles des villages avec des banderoles ; les pupilles de la marine, en vareuse bleue, le col ouvert, qui portent trois vaisseaux, de ceux qui tournent toute l'année au bout d'une corde devant l'autel.

Quand les jeunes filles passent, Simone, qui a eu de la peine à obtenir la permission de Mme Corentine, se met au milieu d'elles, dans le rang le plus proche, et commence à descendre la pente. La mère reste seule. Les jeunes femmes défilent à leur tour, sur deux rangs, graves, ayant encore leur air de vierges.

Elles tiennent d'une main leur cierge, de l'autre un petit paquet blanc ou gris, l'enfant nouveau-né qu'elles consacrent ainsi à la Mère d'Espérance, dont la statue s'en va devant.

Celles qui suivent n'ont plus leur mari ; l'épingle qui tenait assemblées les ailes de leur coiffe, et les deux bandeaux maintenant pendent sur leurs épaules. Un seul jour a suffi.

Le regard dur et défilant de la race a reparu en elles. Plusieurs sont jeunes pourtant. Elles descendent lentement, poussées par les filles noires des hommes, les bannières, la musique, les prêtres qui chantent.

La procession est tout allongée sur la pente. Elle s'enfonce dans la bouée. Et le vent qui secoue les capes, les banderoles, les tabliers clairs, les mousselines des coiffes, fait de tout cela comme de l'écume qui vole aux deux bords du chemin.

Mme Corentine avait regardé la procession, tant qu'elle avait pu apercevoir le feutre noir et le bout flottant du voile de Simone. Quand elle ne vit plus rien qu'une masse indistincte ondulant autour du calvaire, son regard parcourut les groupes de baigneurs échelonnés dans les petits champs pierreux, de l'autre côté du chemin.

Ils dominaient de plusieurs mètres l'endroit où elle se trouvait. Et, à mesure que ses yeux remontaient ainsi la pente, une inquiétude grandissait en elle. Elle avait été saisie, à l'instant où sa fille la quittait, du pressentiment qu'elle allait le revoir, lui, dans cette foule.

Sans doute, il ne venait que rarement aux fêtes, en dehors de Lannion, mais il devait être à celle-là. Elle le devinait ; elle le devinait ; elle en était sûre.

Et, en effet, presque en face, séparé d'elle par vingt rangs de fidèles suivant, pêle-mêle, le clergé, elle le reconnut, lui, son mari, Guillaume L'Héréec.

Elle se baissa instinctivement, pour être mieux cachée, par le flot des passants.

Depuis dix ans, elle ne l'avait pas revu. Il était là, le dos appuyé à une roche ronde, un peu en arrière d'une jeune femme qu'elle ne connaissait pas et d'un étranger en béret blanc, qui prenait un croquis à main levée sur un album.

Il semblait regarder vers Ploumanac'h. Combien changé ! Non pas qu'il eût beaucoup vieilli : sa barbe en carré, un peu plus longue qu'autrefois, demeurait presque entièrement noire.

La taille avait épaissi, mais la physionomie surtout n'était plus la même ; toute la jeunesse en avait disparu, tout le feu du regard, et l'énergie était devenue sombre, sur ce visage qui portait écrit qu'il y a des douleurs sans trêve et que la vie est lourde.

Corentine se sentit émue d'abord ; elle ne s'attendait pas à lui trouver cette figure-là. Elle ne pouvait détacher les yeux de cet homme qu'elle avait aimé, puis détesté, et qu'elle considérait à présent avec une sorte de curiosité apitoyée.

La jeune femme qui, devant lui, montée sur une chaise, applaudissait du bout des doigts la procession, comme un spectacle, se détourna et, pardessus l'épaule, lui dit quelques mots.

M. L'Héréec sourit à peine, et s'absorba de nouveau dans la contemplation d'un point, là-bas, sur la pente.

Une pensée traversa l'esprit de Mme Corentine. Son mari avait vu Simone. C'est elle qu'il fixait. Il était venu pour elle. Il attendait qu'elle passât pour se faire reconnaître, pour lui parler, pour l'emmener !

L'ancienne jalousie se réveilla tout entière. En un instant, cette pitie qu'elle avait éprouvée disparut en apercevant M. L'Héréec. Il redevint l'ennemi. Elle se sentit prisonnière de la foule.

Son imagination exaltée lui représenta comme une trahison la présence de son mari à la fête de la Clarté. Elle l'accusa de lâcheté, elle ne se souvint plus qu'elle-même était venue à Perros avec l'intention déclarée de lui laisser quelques jours sa fille.

Non, dès lors qu'elle n'était maîtresse ni de l'heure ni du lieu, la

conduite de son mari lui semblait odieuse. Elle s'y opposerait, elle ferait un scandale plutôt que de céder. Et, tremblante, prête à crier, elle regardait venir Simone parmi les jeunes filles qui remontaient vers la chapelle.

Simone chantait un cantique breton, les yeux levés, radieuse.

Elle approchait. M. L'Héréec la suivait du regard. Mme Corentine crut remarquer qu'il devenait tout pâle, puis qu'il faisait un pas en avant.

Une minute s'écoula, où la vie s'arrêta en elle.

Simone arriva, ne se doutant de rien. Elle chercha sa mère, voulant continuer, et dit :

— Avons-nous bien fait de venir, mère !

Mais celle-ci étendit le bras impérieusement, et prit la main de Simone.

— Viens, viens ! dit-elle.

— Où donc ?

— Viens vite !

Les spectateurs se rangèrent pour laisser passer la jeune fille.

— Je suis souffrante, dit Mme Corentine en l'entraînant. Viens... je veux rentrer.

Elle tournait les groupes inégaux massés sur la plage, elle ne levait pas les yeux, sa main tremblait, et ne lâchait pas celle de Simone. Une voix d'homme, éclatant près d'elle, la secoua d'un frisson. C'était un marchand dont la foule avait renversé un tréteau. Au bout de la place, vers le nord, il y avait l'auberge où l'on s'était donné rendez-vous.

— Entre-là, dit Mme Corentine ; de l'autre côté, dans la petite salle, tu seras mieux... mets ton manteau... nous partons.

Elle-même, debout près de la porte, jeta un coup d'œil sur les hommes plus rares autour d'elle. Celui qu'elle redoutait d'y voir n'était pas là. Il n'y avait que Guen, causant paisible, comme elle l'avait laissé, avec deux vieux de son âge.

Il vint, elle lui dit quelques mots, et il partit aussitôt vers le pré voisin en hochant la tête. Que cela était triste, capitaine Guen, cette guerre des époux que vous n'aviez pas connue, vous, dans vos vingt ans de mariage ! Que cela était dur de fuir, emmenant la fille de peur du mari, et la petite-fille de peur du père ! Oh ! la maudite fête de Lannion, qui troublait encore celle-ci, quinze ans après !...

Les cloches sonnaient joyeuses, sonnaient la rentrée des clercs à la chapelle, quand la carriole s'éloigna au trot, décrivant un cercle au delà du village, loin dans la campagne. Les deux femmes se taisaient. Simone avait deviné. Elle ne demandait rien.

Et, se sentant disputée, elle souffrait comme elle avait déjà souffert tant de fois à Jersey, mais plus vivement, avec un trouble de plus et le regret de ne point l'avoir vu, lui qui était venu, lui qui avait dû la regarder passer avec des larmes. Et elle avait souri ! Et elle avait chanté ! Comme il l'avait trouvée, sans doute, insouciant et légère ! Comme elle avait eu tort d'être gaie, involontairement, devant lui !

Le capitaine essayait de faire diversion et d'amuser ses compagnes de route, en racontant des histoires de Trébeurden et Pleurmeur qu'il venait d'apprendre. Mais cela ne rencontrait point d'écho.

Ils avaient tous hâte de rentrer. Les femmes, enveloppées dans leurs manteaux longs, penchées en avant à cause du vent violent qui soufflait d'en face, ne regardaient même plus la route, ni les passants, ni rien.

## VII

Dans la maison du vieux Guen, Marie-Anne, énervée et inquiète, surveillait la marmite pendue au-dessus du feu, et deux pots de terre, contenant le dîner, enfoncés jusqu'au haut de la panse dans la braise rouge qui éclairait déjà la salle, car le jour se retirait.

Au lieu de demeurer assise, occupée d'un ouvrage de couture ou de tricôt, comme le lui avait recommandé sa sœur, Marie-Anne s'était tenue debout, depuis le matin, allant jusqu'à la porte ou montant dans les chambres, pour voir le temps.

Où était l'homme, par cette bourrasque ? Il avait dû partir de Bilbao voilà bien six jours. Pourquoi pas de nouvelles encore ? Il en aurait envoyé, sûrement, s'il était arrivé au port de Bordeaux.

Il était donc en mer, fuyant au hasard sur ce golfe mauvais, en danger de sombrer avec son bateau et ses quatre hommes de Lannion, et le petit mousse de Ploumanac'h, qui pleurait en partant.

Pour elle, le temps qu'il faisait en rivière de Bordeaux, c'était le même qu'elle voyait à Perros. Et, depuis une heure surtout, comme c'était effrayant, la mer soulevée en vagues courtes, au large de la baie d'où l'eau s'était retirée, les feuilles toutes vertes emportées par le vent qui soufflait en trombe. Elle était noire comme le ciel, la mer, et aussi déserte.

Tout à l'heure seulement, une voile avait passé, toute petite à l'horizon, et de l'apercevoir ainsi, dans l'immense abandon, Marie-Anne était revenue, pâle comme sa guimpe, auprès du feu.

La carriole roula sur la petite place.

— Eh bien, chérie, dit Mme Corentine, tu as une lettre ?

— Rien ! Depuis quatre jours au moins qu'il devrait être rendu. Pas une lettre !

Mme Corentine lui trouva les mains moites et les traits tirés.

— Tu t'es fatiguée, Marie-Anne. Ça n'est pas bien. Sois donc sage ! Sois donc calme un peu ! La lettre viendra. Mon Dieu, ce n'est qu'un retard.

Calme ! qui donc l'était dans la maison ? Guen lui-même, quand il apprit que son gendre n'avait pas écrit, ne put s'empêcher de dire :

— Je ne comprends pas cela. Il faut qu'il soit resté en Espagne.

Lui aussi, il avait été rouvrir la porte, comme s'il ne savait bien quel temps il faisait, et il était revenu en haussant les épaules, mécontent.

Sa fille aînée était remontée comme il entra.

— Je vais quitter mon manteau, père, et écrire à Saint-Hélier. Un mot pressé.

Elle n'avait pas écrit. Elle n'avait pas enlevé son manteau. Elle se tenait derrière la fenêtre de la chambre, écartant du doigt le rideau, le front appuyé sur les vitres, et elle essayait de reconnaître quelqu'un parmi les gens qui arrivaient du pardon et traversaient le quai.

Une sorte d'angoisse la tenait là, immobile.

Passerait-il ? Oh ! maintenant elle savait bien qu'il n'y aurait pas de scène, pas de tentative pour emmener Simone. Il avait vu l'enfant et il n'avait rien fait pour se montrer à elle, rien qu'un pas d'instinct. Puis il s'était arrêté. Malgré elle, Mme Corentine lui était reconnaissante. Il avait agi en galant homme. Assurément la tentation avait été forte... Quel visage triste !... Quelle vie ce devait être à Lannion... la sienne, à elle... et, plus vide encore, sans enfant, sans rien... .

Chose étrange ! En parlant de Jersey, la seule préoccupation qu'elle avait eue, c'était de garder sa fille ; elle n'avait songé qu'à Simone.

Sa propre situation lui était à peine apparue. Et si elle avait un instant prévu la possibilité d'une rencontre avec M. L'Hérec, c'était avec un sentiment si vif de ses rancunes et de ses droits, qu'elle n'en avait pas éprouvé la moindre émotion pour elle-même.

À présent, depuis une heure, elle se sentait envahie par un trouble nouveau. Malgré son effort, elle ne retrouvait plus cette belle indifférence ou ce mépris facile de loin... .

Les pélerins défilaient, et l'ombre tombait.

Allait-il, comme les autres, suivre le quai sans lever les yeux vers le logis enfoncé entre les maisons neuves ? Peut-être il était déjà passé, dans quelques-unes des voitures d'étrangers vite disparues.

Que lui importait donc ?... Elle se le demandait. Elle se disait qu'elle serait plus tranquille lorsqu'il aurait quitté Perros, et que c'était son devoir de mère de veiller encore, à cause de Simone... Et elle avait la conscience intime qu'elle se mentait à elle-même. Et elle restait, la tête ardente sur la vitre que le vent secouait.

Dans cette inquiétude de tout son être, Mme Corentine, l'oreille tendue aux bruits du dehors, entendit le pas rapide d'un cheval lancé sur la pente du haut Perros et qui se ralentissait en place droite, sur le port. Elle eut la certitude que cela devait être sa voiture à lui. Elle ne laissa qu'une mince bande de rideau soulevée. Elle s'écarta un peu. Et un cabriolet tendu de bleu, qu'elle connaissait bien, longea l'extrémité de la petite place, lentement. Il s'arrêta une seconde.

Une tête brune et forte se pencha en dehors et regarda les deux fenêtres l'une après l'autre. Puis un coup de fouet au cheval qui s'emballa, et continua vers le tournant de Saint-Quay.

Alors deux larmes jaillirent des yeux de Mme Corentine.

Devant cette douleur muette et maîtresse d'elle-même, devant ce souvenir silencieux accordé à Simone, à elle peut-être, son cœur se fondit. Elle pleura. Elle s'enfonça dans le fauteuil, tournant le dos à la fenêtre, et elle se sentit misérable. Simone lui parut comme un jouet qui occupait et qui ne remplissait pas sa vie.

Tout le factice, tout le convenu de son existence qu'elle n'avait jamais voulu voir éclater à ses yeux, malgré elle, avec une évidence affreuse, et ce mensonge perpétuel qu'elle s'était fait à elle-même pour se persuader qu'elle était heureuse, qu'elle aurait la paix désormais.

Comme tout cela s'était écroulé en une minute, ou plutôt comme elle voyait bien que tout cela n'avait jamais existé, que son cœur était vide, qu'elle avait perdu quelque chose que rien ne remplacerait jamais, jamais.

Elle demeura là, pleurant, sans un effort de volonté, sans un remords et sans un projet, dans la contemplation du sort digne de pitié qui était le sien et de l'ironie de ces séparations. Entre elle et cet homme qui venait de passer, il y avait un arrêt de justice, il y

avait le temps, l'opinion, les ressentiments aigris par l'éternelle méditation des torts de l'autre.

Ils ne s'aimaient plus. Et cependant, pour l'avoir seulement revu, elle éprouvait la même impression d'abandon, que dix ans plus tôt ! Rien n'était changé. " Comme j'ai eu tort de quitter Saint-Hélier ! " pensait-elle.

— Maman, cria Simone, grand-père vous attend pour dîner. Vous avez dû écrire une bien longue lettre, là-haut !

Elle épongea rapidement ses yeux et descendit.

## VIII

En la voyant entrer, ils crurent tous qu'elle avait pleuré à cause de Sallian, qui n'écrivait pas. Et le père fut content de penser que les deux sœurs étaient restées si unies. D'un coup d'œil, il fit comprendre à Corentine qu'elle devait se contenir, pour ne pas effrayer Marie-Anne, déjà si malheureuse, et dans son regard il y avait un remerciement aussi.

La bougie posée sur la nappe éclairait leurs visages, tous quatre soucieux. Guen, qui avait tant parlé le long de la route, ne répondait que par des monosyllabes aux questions de sa petite fille, qui essayait du moins de secouer ses propres songeries et d'égayer ce repas lugubre.

Elle demandait : " N'est-ce pas, grand-père, c'étaient bien les pupilles de la marine, les petits avec de grands cols ? " Ou bien : " Dans votre jeunesse, grand-père, le pardon de la Clarté était donc encore plus beau qu'aujourd'hui ? "

Mais le grand-père et Marie-Anne voyageaient en penser bien loin du pardon de la Clarté.

Mme Corentine revoyait le cabriolet arrêté devant la petite place et filant ensuite à toute vitesse vers Lannion. Il n'y avait qu'un seul moment, fugitif, où leurs âmes fussent à l'unisson : c'était quand un tourbillon de vent plus fort que les autres s'engouffrait par la cheminée, heurtant les volets contre les murs et poussant, comme un homme qui veut entrer, la vieille porte massive, qui se levait sur ses gonds. Alors les quatre convives dressaient la tête et regardaient, avec un frisson, du côté où la mer était si furieuse dans la nuit.

À chaque fois, le capitaine remuait son assiette ou demandait du vin, pour détourner l'attention de Marie-Anne. Sa petite lui faisait pitié.

Il alluma sa pipe, après le dîner, et, ne sachant que faire pour chasser l'ennui, décrocha du mur un petit bateau qu'il avait construit autrefois sur le modèle de son brick le *Légué*. Il s'assit devant le feu, ses deux filles à sa droite, Simone debout, appuyée sur le dos de sa chaise, et entreprit de démontrer la voilure et le gréement aux Jerseyais. Marie-Anne savait tout cela et n'écoutait guère.

Il n'en était qu'à la première vergue de misaine, quand on frappa trois coups à la porte.

Guen se demanda un instant si ce n'était pas encore la tempête et dit :

— Entrez !

Toutes les voiles du petit bateau claquèrent, affolées. Et un gros homme, qui venait d'ouvrir la porte juste assez pour pouvoir se glisser dans l'appartement, la reforma avec peine, en appuyant les deux mains.

— Bien le bonsoir, vous tous, dit-il.

Il avait la figure inerte et comme morte des hommes trop gras, les joues roses, pendantes, cernées aux coins de deux virgales de poils noirs, les yeux tout petits, les cheveux gris en brosse. Son complet de molleton brun, trempé de pluie, lui donnait un air de maître nageur.

En reconnaissant le syndic des gens de mer, Guen et Marie-Anne avaient été tellement saisis, que ni l'un ni l'autre n'avaient répondu à son salut.

— Il y a une dépêche de la marine pour vous, capitaine.

En parlant l'homme déboutonnait sa veste avec peine, de la même main dont il tenait sa casquette de soie mouillée. Il retira un papier qu'il tendit au capitaine.

Guen s'était levé si brusquement, que le petit navire tomba par terre, les mâts rompus. Personne n'y prit garde, Guen lisait. Il eut une commotion qu'il réprima aussitôt, regarda Marie-Anne et dit :

— Il y a une mauvaise nouvelle, mes enfants.

Personne ne demanda laquelle. Tout le monde savait, Marie-Anne surtout, qui semblait près de défaillir, toute blanche, n'ayant de vivant que les deux yeux qui regardaient la bouche du père.

Il reprit lisant :

— " Misaine, canot, échelle de la *Jeanne*, de Lannion, venus cette

nuit à la côte." C'est le commissaire de marine de la Tremblade qui envoie cela.

Il n'y eut pas de cri. C'était le naufrage toujours présent aux femmes de Bretagne, le malheur qui frappe un jour l'une, un jour l'autre. Depuis vingt-quatre heures, Marie-Anne le sentait sur elle. Seulement elle ferma les yeux, se laissa tomber sur les genoux de Corentine, assise près d'elle, et se mit à sangloter.

Pendant une minute, on n'entendit dans la grande salle que le bruit étouffé de ses sanglots et le pialement du vent de mer.

Simone s'était agenouillée devant sa mère et caressait la joue pâle de Marie-Anne.

— Ne pleurez pas, tante Marie-Anne ? Tout n'est pas perdu peut-être.

Toutes deux, la mère et la fille, tournées vers la porte, les yeux en larmes, regardaient attentivement Guen et le syndic, demandant aux hommes un peu d'espoir, une consolation qu'ils pouvaient avoir, eux. Et ils se taisaient. Guen relisait pour la dixième fois la dépêche, toutes les rides de son vieux visage creusées par la souffrance, incapable de parler.

Pourtant il comprit la supplication muette des femmes, fit un grand effort pour paraître calme et dit :

— Ma petite fille, tu te rappelles, j'ai naufragé bien des fois...

— Je t'en prie, Marie-Anne, reprit Mme Corentine, écoute ce que dit le père, ne te déssole pas comme cela !

— Tante Marie-Anne, ayez courage, écoutez ce que dit grand-père !

Et elles demandaient, la tête levée vers le vieux Guen, quelques paroles encore pour adoucir cette douleur accablée qu'elles tenaient là, entre elles deux.

— Tu vois qu'on en revient, continua le capitaine. D'ailleurs, il ne parle pas du bateau, le commissaire. Un bateau neuf, et solide à la mer ! Il a pu se défilier sur la côte d'Espagne sans essayer de rentrer à Bordeaux, tu comprends ?

Rien ne répondait à ces phrases encourageantes, qu'il avait tant de peine à trouver et à dire. Marie-Anne pleurait sans avoir l'air d'entendre et demeurait obstinément couchée, le visage enfoui dans les plis de la robe de sa sœur. Un bandeau froissé de sa coiffe battait au ras de son cou, comme une aile cassée.

Alors Guen s'approcha. Lui qui n'était pas démonstratif, il mit la main très doucement sur l'épaule de sa fille, et, penché pour qu'elle entendit mieux, il dit d'une voix toute affectueuse :

— Ma petite enfant, je t'assure que j'ai encore de l'espoir. Voyons, qu'est-ce qui te donne tant de tourments ? C'est l'échelle tombée à la mer, n'est-ce pas ? Mais l'échelle était mauvaise, Sullian avait dit qu'il la jetterait un jour ou l'autre par dessus bord. Tu te souviens ?

Le ton de Sullian fit se redresser Marie-Anne. Encore appuyée des deux mains sur sa sœur, les cheveux collés au front, elle regarda son père, les yeux égarés, comme si on venait de l'appeler dans le sommeil.

— Oui, dit-elle, c'est vrai, il avait dit cela.

— Pour le canot, reprit Guen, tu sais bien, ma petite, tout ce que la mer enlève. Il n'y a que la misaine qui me chiffonne... Pourtant, ça se fait quelquefois, pour alléger un bateau : on coupe la misaine...

Elle semblait se laisser convaincre et prendre un peu de l'espérance qu'il émettait devant elle. Mais quand elle vit que c'était tout, elle s'abandonna de nouveau, les bras autour du cou de sa sœur :

— Vous ne me trompez pas, dit-elle, ils sont tous morts !

Et elle recommença à pleurer plus fort, voyant que personne n'osait dire non.

— Capitaine, fit une grosse voix, si vous voulez télégraphier ce soir, il n'est que temps.

Ils avaient tous oublié le syndic.

— J'y vais, répondit Guen... Huit heures et demie... Nous pourrions avoir la réponse avant dix heures...

Il jeta un regard désolé sur le groupe que formaient ses enfants et sortit avec l'homme.

— Que pensez-vous de la dépêche ? demanda-t-il, dès qu'il fut seul avec le syndic. Est-ce tout mauvais ?

— Je le crois, capitaine.

— Pourtant il n'est pas question du bateau.

— Il doit être coulé. C'est si mauvais, la rivière de Bordeaux. Sur quatre malheurs, deux arrivent là. Vous le savez bien, capitaine.

— Oui, je le sais.

Ils causaient sans laisser paraître d'émotion, comme s'il se fut agi du malheur d'un voisin. La tempête emportait si violemment leurs mots derrière eux qu'ils s'entendaient à peine l'un l'autre.

Quand ils eurent fait cent pas sur le quai, ils s'engagèrent entre les deux files de maisons toutes fermées dormant au milieu de leurs jardins. Guen posa la main sur le bras du syndic. Sa main tremblait plus que sa voix.

— Tout de même, dit-il, un navire à son premier voyage, un marin comme Sullian ! Vous croyez !

L'homme leva les épaules en regardant les touffes de plantes

grimpances, noires et tordues comme une fumée, qui dansaient et s'échevelaient, à demi arrachées, sur l'arête d'un mur.

— Écoutez, Monsieur Guen, dit-il, sans répondre à la supplication désolée du vieux, je dois aller en Ploumanach pour annoncer la nouvelle à la mère Le Dû, dont le fils était mousse à bord de la *Jeanne*.

La commission n'est pas pressée, vous comprenez. Je peux faire les cent pas devant le bureau de poste jusqu'à dix heures. S'il vient une réponse, vous l'aurez tout de suite. Si vous ne me revoyez pas, c'est qu'il n'y aura rien.

Le capitaine accepta d'un signe de tête. Sans qu'il y parût, il était reconnaissant, de même que l'autre était ému. Mais ces choses-là restent sous-entendues entre gens de la côte.

Tous deux entrèrent dans la maison basse, posée de biais sur un côté de la route et qui tendait aux passants, par-dessus une touffe de fuchsias, le cou démesuré d'une boîte aux lettres.

Au même moment, Marie-Anne, qui s'était calmée peu à peu et écoutait ce que sa sœur pouvait inventer de rassurant en l'absence du père, saisit la main de Corentine et la serra si fortement que celle-ci demanda :

— Qu'as-tu, ma chérie ? Tu souffres !

— Rien, répondit Marie-Anne.

Mais, après un peu de temps, la douleur revint. Marie-Anne comprit. Elle se pencha vers sa sœur, et, très bas, les yeux agrandis par la peur, elle dit :

— Corentine, je vais avoir mon enfant cette nuit.

## IX

Quand Guen rentra, il ne trouva plus personne dans la salle d'en bas.

Dans la chambre, Marie se promenait, pâle, les dents serrées. Elle ne regardait ni sa sœur Corentine, qui avait porté le barreau dans un angle et le garnissait à la hâte de son revêtement de piqué, ni une vieille femme, qui dormait à moitié, les mains étendues sur les genoux et le corps à demi ployé, une habituée de ces nuits de veille auprès des malades.

Quand une douleur la prenait, elle s'arrêtait, les yeux à terre, son visage se contractait, une sueur moite lui perlait aux tempes ; mais elle ne se plaignait pas, et, sitôt la crise passée, elle reprenait sa marche en travers de la pièce à peine éclairée, dont le plancher criait.

Guen s'assit près de la porte, en disant seulement :

— J'ai envoyé la dépêche. Le syndic reviendra s'il y a quelque chose.

Et le temps continua de se traîner lentement. Il était compté par le grincement d'un réveil-matin posé sur la cheminée.

Souvent la jeune femme, à la dérobée, regardait du côté de ce cadran, gros comme le poing, sur lequel se mesurait sa dernière espérance.

Plus qu'une heure. Plus que trois quarts. Plus que vingt minutes. Oh ! après cela, après dix heures, plus de nouvelles des mourants, plus de secours à demander, plus rien : les télégraphes de la côte sont fermés.

Elle n'avait pas d'autre pensée. La souffrance n'interrompait pas cette attente qui prenait tout l'esprit, tout le cœur de la femme de Sullian Lageat : " La dépêche viendra-t-elle ? Que sera-t-elle ? Oui, l'échelle était vieille. Oui, les canots tombent tout seuls à la mer. Oui, les mâts de misaine sont quelquefois jetés par-dessus bord. Cependant... que de signes ! La dépêche pourrait seule éclaircir le mystère. Viendra-t-elle ? Que sera-t-elle ? "

Et cela était indéfini, coupé seulement par des élans convulsifs de tendresse. L'amour des fiançailles et des noces nouvelles encore remontait en sanglots à la gorge de Marie-Anne et l'étouffait.

(A suivre.)

## LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la " Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## LES CAISSES D'ÉPARGNE

Un des facteurs les plus considérables de la puissance de la France, c'est à coup sûr son goût pour l'épargne. Le Français est travailleur et économe ; il sait ne pas dépenser tout ce qu'il a gagné et se réserve *une poire pour la soif*. Ce goût pour l'économie a été puissamment développé et protégé par l'institution des caisses d'épargne.

Aujourd'hui, tout ouvrier sérieux et soucieux du lendemain possède un livret de caisse d'épargne. A chaque quinzaine, au moment où il touche sa paye, il verse à ce livret quelques sous qu'il a su épargner sur son salaire et que son camarade moins prévoyant n'hésite pas, lui, à dépenser chez le marchand de vins, au grand détriment de sa santé, et sans vouloir se rendre compte que si les ruisseaux font les rivières, avec des petits sous on fait des centaines de millions.

En 1835, il existait en France cent cinquante-trois caisses d'épargne. Le nombre des déposants atteignait à peine le chiffre de cent vingt et un mille cinq cent vingt-sept.

Mais d'année en année les caisses d'épargne se sont développées et partout où une nouvelle caisse s'est ouverte on a vu les idées d'ordre et d'économie faire des progrès dans la classe ouvrière.

Aujourd'hui il existe en France cinq cent quarante-trois caisses d'épargne.

Le nombre des déposants s'est élevé à cinq millions trois cent soixante-quatre mille trois cent six !

Savez-vous quel est le chiffre du capital qui a été économisé, sou par sou, par ces cinq millions trois cent soixante-quatre mille trois cent six personnes ? Ce capital a atteint le chiffre fabuleux de *deux milliards et demi*, 2 493 101 389 franc !! Voilà la puissance de l'épargne. Et il est à remarquer que cette somme colossale a été surtout économisée par les petits, par les pauvres, car plus de la moitié des déposants ne possèdent que des livrets au-dessous de 200 francs.

Nous reviendrons un autre jour sur cette question de l'épargne, et nous montrerons ce que l'on peut faire en économisant deux sous par jour.

## BALMORAL

Sur la rive droite de la murmurante Dee s'élève le château de Balmoral, résidence favorite de la reine Victoria. Les rudes beautés des Highlands s'adoucissent aux alentours de la demeure princière ; la nature dépouillant sa sauvagerie ne semble vouloir conserver que son côté agreste afin de retenir sur la terre d'Écosse la reine d'Angleterre. Le paysage est enchanteur ; au fond de la vallée coule la rivière large et claire ; les forêts de pins parent de leur verdure éternelle les collines dont la base disparaît sous un tapis de bruyères roses ; une ceinture de pics dénudés bordent l'horizon. Le charme du paysage rappelle peu l'aridité des Glens, ces immenses vallées, où le chemin monte et descend, dominant les précipices dans lesquels tombent les torrents des montagnes, pourtant quelques milles séparent à peine Balmoral de ces déserts ; le défilé de Ballater qui, vers l'est, aboutit au château, en est le dernier vestige. Les jardins, fort beaux, sont supérieurs aux constructions. Balmoral est un édifice irrégulier construit à différentes époques ; selon les nécessités du moment on y a ajouté tantôt un donjon, tantôt des tourelles. La reine Victoria l'a agrandi et embelli ; l'ensemble manque de caractère et les pierres blanches lui donnent une apparence complètement moderne. L'aménagement n'a aucune prétention à l'ancienneté ; s'il renie le style il s'inspire de la couleur locale, ce qui est bien un mérite ; bizarre en autre lieu il sait ici, à force de se trouver dans la note, devenir intéressant ; les meubles sont uniformément recouverts de étoffe à carreaux appelée écossais. Malgré nombre de gravures, la partie artistique est nulle.

Le grand artiste de Balmoral a été le Divin ordonnateur, son chef-d'œuvre, le cirque entouré de montagnes que dentèlent les cimes irrégulières des bouleaux et des pins. Les versants se crevaient de gorges pittoresques, les pentes meurent en de vastes prairies, plantées de bouquets d'arbres précieux, la Dee serpente au milieu des massifs. Si le déclin du jour prête à chaque rocher, à chaque feuillage le reflet voulu, on ne peut s'arracher aux fenêtres du salon d'où on contemple ce spectacle.

De ci, de là se glissent quelques ombres qu'on aimerait écarter. Sa Gracieuse Majesté a multiplié les monuments commémoratifs : croix, cairns, pyramides, au sommet de chaque " Ben ". Ce culte des souvenirs, pour si touchant qu'il soit, n'en gêne pas moins le paysage ; on concéderait -- et encore ! -- parmi les parterres, les statues de fonte. Celle, de grandeur naturelle, du serviteur John Brown, est érigée devant l'appartement de la reine. Peut-être, en la personne de son fidèle Highlander, la souveraine a-t-elle entendu honorer la reine belliqueuse et infortunée des Highlands.

Sans remonter au quinzième siècle, où le " Lord des Iles " essayait vainement de chasser les Anglo-Saxons d'Écosse, ni à la défaite de Culloden, qui, durant le dix-huitième, imposa aux Highlanders trois cruelles humiliations : le désarmement, l'interdiction du costume national et l'abolition des juridictions héréditaires, les temps modernes ont réservé aux habitants des hautes terres des épreuves nécessaires, disent certains écrivains, mais terribles entre toutes, car elles leur ont été infligées par leurs propres frères. Les anciens chefs des clans, devenus propriétaires du sol, en ont expulsé leurs vassaux, trop pauvres pour leur payer de gros fermages, et les ont remplacés par des moutons -- on appelle ainsi les fermiers des basses terres -- assez riches pour satisfaire leurs exigences. Les Highlanders se virent forcés d'abandonner les Glens où, de temps immémorial, avaient vécu leurs pères, dont les cimetières contenaient les tombes de leurs ancêtres, que la valeur de leurs familles avait conquis à ces seigneurs qui les en chassaient.

Beaucoup moururent de douleur et de faim, d'autres s'établirent sur les côtes et dans les villes, demandant à la pêche et à l'industrie des moyens d'existence ; le plus grand nombre émigra. Ces expulsions furent nommées : des " barings " (nettoyages). Il y eut des torrents de larmes versées ; aucun acte de violence ne fut commis, disons-le, à la louange des montagnards. Leur résignation est si grande qu'ils conservent un certain respect pour leurs chefs et ils préfèrent aux autres combats celles qui distinguaient le tartan de leur clan ; depuis la vingt-deuxième année du règne de Georges III la permission de reprendre leur costume leur a été rendue, ils n'en ont profité qu'en ce qui concerne le jupon plissé et le bonnet ; le plaid est délaissé.

Ils sont restés passionnément épris des " Pibrocks ", chants de massacre, de combat, de victoire ; leur musique est grossière, ils ne possèdent qu'un instrument, le bag-pipe ou cornemuse, mais ils excellent dans l'art d'en jouer et ils exécutent avec grâce les danses nationales. Parmi les glens solitaires, hérissés de silex et de granit, où croissent une herbe rare et des touffes d'épines, on ne rencontre plus les huttes de pierre, recouvertes de mottes de gazon, dans lesquelles les tribus gaULOISES perpétuèrent les mœurs patriarcales, seulement de loin en loin un son mélancolique s'élève : grâce au " Piper " les Highlands ont conservé leurs chants harmonieux.

EL-DALL.

## LE JUGE A ÉTÉ ÉPÂTÉ

--Étes-vous originaire de ce pays ? demandait le juge à un témoin qui comparait dans une affaire quelconque de contravention.

--Presque, Votre Honneur, répondit-il.

--Je veux dire : Étes-vous né dans ce pays ?

--Non, Votre Honneur, je ne suis pas né dans ce pays, mais j'en suis presque originaire.

--Vous êtes arrivé ici dès votre première enfance, je suppose ?

--Non, Votre Honneur, je ne suis ici que depuis six ans seulement.

--Alors comment se fait-il que vous prétendez être presque originaire de ce pays ?

--Je vous dirai, Votre Honneur, que quand j'arrivai ici, il y a six ans, mon poids était juste de cent livres et maintenant il est de deux cents vingt-cinq livres bien pesées ; donc cent vingt-cinq livres appartiennent à ce pays et seulement cent livres à celui où je suis né.

## IL ESSAYAIT SEULEMENT

*Le juge (à l'homme accusé d'avoir cinq femmes).* Comment pouvez-vous être si profondément scélérat ?

*L'accusé.* -- Pardon, Votre Honneur. Je voulais seulement essayer d'en trouver une bonne.

## COMME IL ÉTAIT

*M. Lacomais.* Bon, il faut être deux pour avoir une quersille et je me tais.

*Mme Lacomais.* Voilà comme tu es, toi, bon seulement pour rester là à penser de vilaines choses.

## PAS DANS SA MAISON

*La cliente.* -- Quoi ! Quinze onces font une livre ! J'avais toujours pensé qu'il en fallait seize.

*L'épicier.* Pas dans notre maison, madame, jamais.

## TROP RECONNAISSANT POUR CELA

*Taupin.* -- Que demandez-vous pour ce chien, M. Jumbo ? Je vous en donne une piastre, si vous voulez !

*M. Jumbo.* Une piastre ! Non, monsieur. Ce chien m'a sauvé la vie quand j'allais me noyer. Et je le vendrais pour une piastre ! Non, monsieur. Il me faut une piastre et dix sous, monsieur.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

**Avis.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**Mon Loup blanc.** Originalité et indépendance de caractère. Esprit subtil et délicat. Volonté personnelle et sens littéraire.

**Hardy.**—Economie domestique. Nature un peu irrégulière quoique entreprenante. Activité et amour du travail.

**George qui a bell.** Nature irrégulière et fantasque. Esprit vif, primesautier et un peu paradoxal. Caractère entreprenant et indépendant.

**Don Fernando.**—Votre écriture montre de la défiance, de la timidité et de la concentration. Une grande puissance de volonté, beaucoup d'empire sur soi-même et des dispositions à l'amour.

**No ? J'aime un Pharmacien.** Peu de suite dans les idées et de même inconstance dans l'affection. Imagination romantique et peu de sensibilité.

**La veuve Poignet.** Franchise et droiture. Volonté peu énergique et cédant trop facilement. Timidité, irrésolutions et défiance.

**Une amie de "Saméti".**—Délicatesse de goût. Tendances artistiques. Imagination active. Caractère entreprenant. Bonté, douceur et sensibilité.

**Godin les veaux.** Sens littéraire. Egoïsme, sensualité. Esprit observateur. Bravoure, exaltation et ardeur en toutes choses.

**Coppelle.**—Orgueil, ambition, amour des grandeurs. Esprit fécond en expédients, activité et initiative. Caractère souple.

**Bluette.**—Aptitudes musicales. Imagination quelque peu romantique. Bonnes dispositions à l'amour et générosité.

**Le beau Francis.** Nature peu délicate et intelligence médiocre. Assez bon courage physique, activité et entente des affaires. Egoïsme et présomption.

**L'architecte Vignole.** Délicatesse de goût. Bonté, douceur. Nature aimante, généreuse et sympathique. Talent musical.

**Charitable.**—Esprit d'ordre, caractère entreprenant, activité et courage. Bonnes dispositions à l'amour. Nature sérieuse.

**L'espérance L.** Impressionnable et ardente nature. Beaucoup d'imagination, volonté forte quoique peu persévérante.

**La pensée de Zoé.** Franchise, gaieté, activité et générosité. Esprit légèrement railleur. Cœur sensible cependant et grande bonté.

**Chemin du ciel.**—Quelques aptitudes pour la musique. Assez bon courage, mais peu de persévérance. Sensibilité ordinaire. Dispositions à l'amour plutôt qu'à l'amour.

**La chérie d'Hector.**—Caractère irrégulier, quoique très entreprenant. Tempérament excitable, enclin à la colère mais pas rancunier.

**La rose aimée.**—Economie, activité et ordre. Sens du devoir. Esprit droit, calme, pratique et réfléchi. Volonté énergique et persévérante.

**Muguet.**—Nature conciliante et peu ambitieuse, subissant facilement l'ascendant d'autrui. Bonnes dispositions à l'amour.

**J'aime Blanche.**—Évaluation et enthousiasme. Imagination romantique. Bon courage physique et audace poussés jusqu'à la témérité. Pas de sens pratique.

**Thérèse L'aveat.**—Entente des affaires. Esprit vif, primesautier et un peu paradoxal. Egoïsme et amour des plaisirs.

**Club d'Indépendance.**—Orgueil et pré-omption. Caractère dissimulé, ferme et énergique pourtant, mais arrivera plutôt à ses fins par la ruse.

**Je ne pense qu'à lui.**—Tenacité très grande. Délicatesse et timidité. Nature absolument concentrée en elle-même. Très grande sensibilité, mais se manifestant peu extérieurement.

**Affectueux Florina.**—Nature très superficielle. Coquette, gâtée et insouciance. Imagination active et caractère remuant et impétueux.

**Aimez-moi.**—Tendances artistiques. Nature ardente, aimante et prête à se sacrifier pour ceux qu'elle aime. Très grande constance dans la haine comme dans l'amour.

**Tacon.**—Froideur et orgueil. Absence de sensibilité. Esprit assez subtil et vif, se produisant rarement. Fermeté et initiative.

**Ne me fais pas souffrir.**—Manque de persévérance dans les résolutions. Nature très entreprenante et aussi très changeante.

**Ah! mon petit oiseau.**—Vous êtes sentimentale, romantique et d'une nature très impressionnable. Tendances artistiques.

**Je suis pas aimée.**—Caractère faible et prompt à se décourager. Manque de persévérance et de sens pratique. Assez bonne sensibilité.

**Je pense être aimée.**—Esprit superficiel. Coquetterie et caprice. Nature assez pratique. Ambition et tenacité dans les entreprises.

**Je suis aimée.**—Gaieté, franchise et générosité. Volonté peu énergique. Cœur tendre et dévoué. Beaucoup d'imagination.

**Fricoline.**—Caractère très irrégulier. Esprit d'initiative. Audace et même quelquefois impudence. Ambition et grande activité.

**Mlle End.**—Manque de persévérance et de suite dans les idées. Nature ardente et passionnée. Esprit exalté.

**C. J'aime D.**—Economie, amour du travail et ponctualité. Nature confiante et expansive. Caractère peu courageux.

**Vieille fille.**—Tendance à la mélancolie avec un mélange de gaieté et de philosophie. Imagination vive, s'enthousiasmant facilement.

**Arlénoise.**—Franchise, placidité et simplicité. Nature conciliante quoique assez ferme à l'occasion. Bonnes aptitudes pour la musique.

**J'aime l'ami de Rose A. P.**—Esprit assez judicieux, mais timide et peu persévérant. Nature peu impressionnable et peu expansive. Caractère concentré.

**Lierre des bois St-Os.**—Sens artistique. Orgueil et ambition. Nature assez énergique, initiative et esprit d'entreprise.

**La fille à maman.**—Indépendance de caractère, coquetterie, amour de la louange. Persévérance dans les résolutions. Activité.

**Liane.**—Vous écrivez une très jolie lettre. Merci des jolies choses que vous me dites, j'en suis charmée. Votre caractère est chaud, ardent, passionné et enthousiaste.

**Olivette.**—Sens artistique, finesse d'intuition. Imagination active. Peu de sensibilité et orgueil. Esprit d'initiative.

**Sous la feuille.**—Nature franche, naïve, confiante, timide et aimante. Caractère doux, facilement contrôlable et volonté presque nulle.

(A suivre.)

L'apparence de la Santé

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémie, qui veut dire tout simplement: absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

Au restaurant :  
—Garçon !  
—Monsieur !  
—Ce turbot est affreux, il tombe en décomposition.  
—Monsieur est injuste ; Monsieur le trouverait très bien conservé s'il savait son âge.

Entendu au "Salon de coiffure", chez l'ami Ponton :

— Ah ça ! mon ami, dit un client au garçon qui lui coupe les cheveux, pourquoi me racontez-vous toujours des histoires de crime, des scènes ?...

Oh ! c'est bien simple ; cela fait dresser les cheveux sur la tête et le travail devient plus facile.

Un mystificateur se présente dernièrement chez un artificier et marchande une pièce montée, qu'il examine dans ses moindres détails.

C'est convenu, dit-il, mais avec cette petite réserve : c'est que je pourrai l'aborder l'essayer.

En entrant chez son médecin, une jeune femme aperçoit un squelette suspendu depuis peu à la muraille et fait un pas en arrière.

Ah ! dit le docteur, il paraît que "Monsieur" vous intimide !

Oh ! non, répond la cliente en se remettant, seulement nous n'avons pas été présentés...

SON TEMPS EST PASSÉ

La toux, la coqueluche n'ont plus rien à faire depuis que le Baume Rhumal est là. 97

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP AUX ENFANTS D'CODETTE

PILULES DE NOIX LONGUES De MCGALE

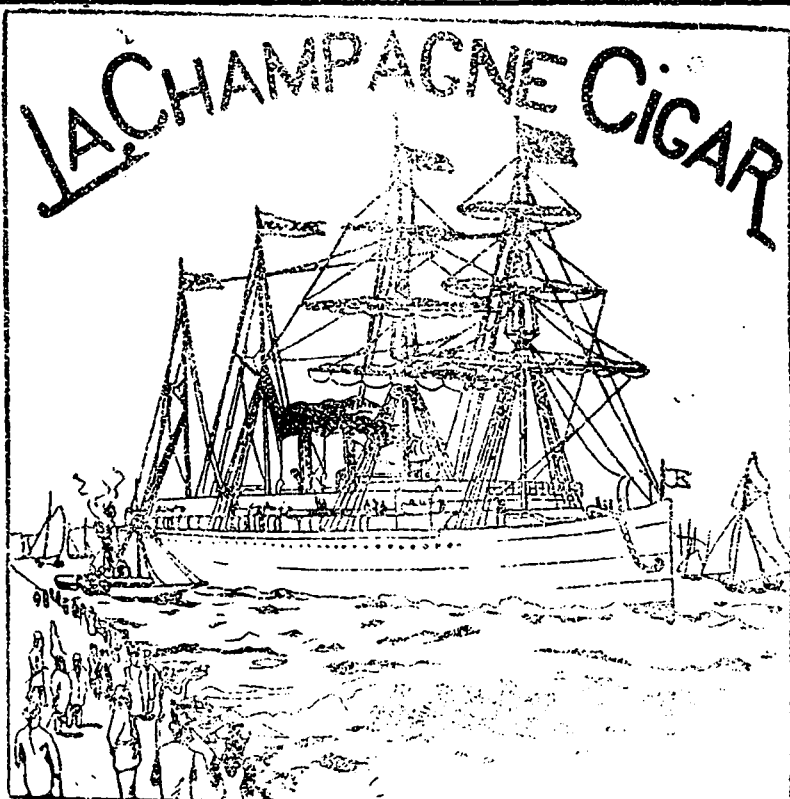
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, étourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.

EN EMPLOYANT LE POISON LIQUIDE DE LYONS. Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B. "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES!  
Élixir, Poudre et Pâte  
DES BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Soulae  
Dom MAGUELONNE, Prieur  
Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD  
VENTE EN GROS : SEGUIN, BORDEAUX  
MAISON FONDÉE EN 1807.  
EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR Dom Maguelonne P. O. M.  
VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.  
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

Le Pigeon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon. ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

La Vera Costanza — (Suite et fin)

roni mes vœux. C'est toi que j'aime et c'est toi que je

**Allegro**  
veux  
Main te - nant de ta pen -

se - ce je sens que je suis chas - se - e.

Oui, l'in - grat ma de - lais - se - e) L'heu - re dia - mour

est pas - se - e) Des pleurs la trace et - fa

PASSE-PIEDS

PAR RAMEAU

ce... Mon âme a ja... mais bles... se

e... Vers une autre il court joy... eux, Re... pé... tant ses doux à

veux "Ah! Ah! Ru... sine enchante... res... se, Ah! sou...

ris à ma ten... dress... se... Disait-il en son... vres... se, A le moins prenant les

cieux Mais l'in-grat m'a de... lais... se... ei'

2

L'heu... re d'a... mour est pas... se... le Des

pleure la trace ef... fa... ce... e Mon âme a ja...

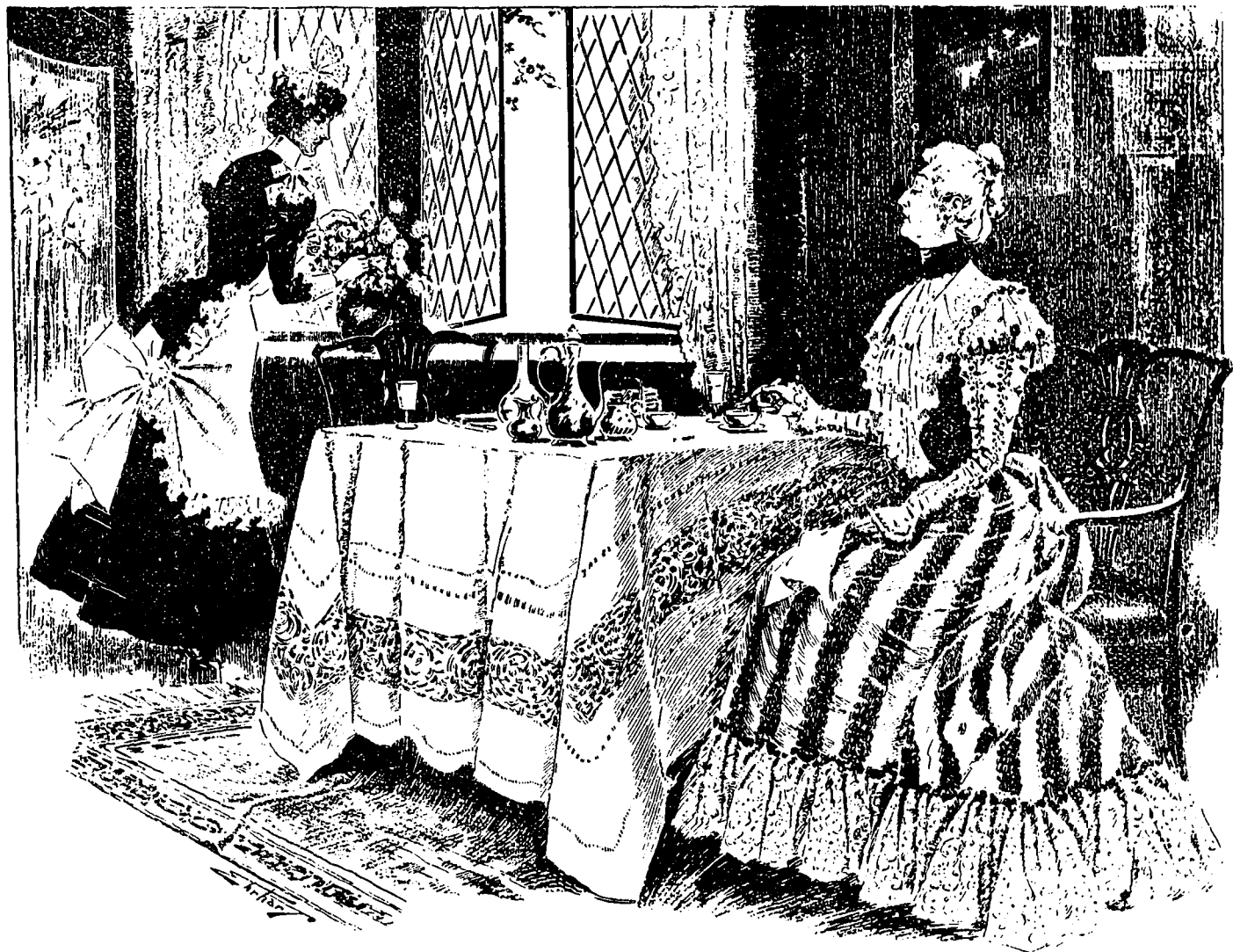
mais bles... se... e Et pour nos cœurs a... mou...

reux C'est la fin d'un rêve heu... reux! a tempo

3



## LES DEUX CÔTÉS DE LA QUESTION



Mlle Vincoumbre. — Vous devriez réfléchir sérieusement, Emma ; le mariage est une chose sérieuse.  
Emma (qui vient d'être démaillée). — Oui, mademoiselle ; mais rester vieille fille c'est une chose bien autrement sérieuse.

## CLOCHES

Voici les cloches d'antan  
Qui meurent sur l'eau dormeuse,  
Mourantes, qui vont chantant  
D'une voix triste et charmeuse.

Voici les cloches d'hiver  
Qui meurent sur l'eau dolente,  
Sonnant de leurs voix de fer  
Des pitités — neige lente.

Voici les cloches d'amour  
Qui meurent sur l'eau profonde,  
Et qui meurent jour à jour  
Qu'aucun appel ne réponde :

Et les cloches d'angelus  
Qui meurent sur l'eau mystique,  
Des ferveurs qui ne sont plus,  
Gardant un air de cantique ;

Et les cloches de convois  
Qui meurent au long des sentes,  
Toujours s'endeuillant des voix  
Qui pleurent les Absentes.

En les soirs, mes cloches d'Is,  
Je rêve de vos approches,  
Une à une, dix à dix,  
Les cloches, toutes les cloches...

EMILE ESCOFFIER.

## PAUVRE GENS

— Oui, monsieur, si le président de la République savait ce que j'ai été malheureux grâce à lui, il n'hésiterait pas à me décorer.

— Grâce à lui !

— C'est une façon de parler : je ne lui en veux pas, d'ailleurs, car, à vraiment dire, il n'a jamais rien fait contre moi ; mais si notre président n'avait jamais existé ou si, seulement, il n'était pas parvenu aux honneurs, moi, je serais le plus heureux des hommes.

Daignez vous expliquer.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple : Je suis marié à une charmante femme que j'aime beaucoup et qui me le rend bien. Malheureusement, mon épouse a une mère...

— Et cette mère est votre belle-mère !

— Précisément. Ce détail n'aurait, à la rigueur, que peu d'importance ; mais voici le terrible de la chose : ma belle-mère fut, jadis, alors qu'elle n'était qu'une simple jeune fille comme vous et moi, ma belle-mère fut demandée en mariage par un jeune homme qui s'en trouvait, paraît-il, éperdument amoureux et qui ne lui était pas du tout indifférent. Les parents de ma belle-mère, jugeant que la situation du jeune homme n'était pas en rapport avec la fortune de leur demoiselle, s'opposèrent au mariage...

— Jusqu'à présent, je ne vois rien...

— Vous comprendrez tout, monsieur, quand j'aurai ajouté que le jeune homme en question n'était autre qu'un nommé Loubet, petit avocat de province.

— L'histoire est, en effet, des plus piquantes.

— Mon supplice commença peu de temps après mon mariage. Les débuts

de notre union avaient été des plus patriarcaux, oserai-je dire. Un beau jour, un lundi de lendemain d'élections générales, nous lûmes dans le journal qu'un nommé Loubet venait d'être élu député.

— "Tiens ! s'écria ma belle-mère, Loubet, ce doit être un ancien amoureux à moi. J'ai dû, dans le temps, épouser un garçon qui portait ce nom-là."

— Et alors ?

— Elle s'informa et acquit bientôt la certitude que le nouveau député ne faisait qu'un avec son ancienne passion. L'humeur de ma belle-mère s'altéra légèrement à cette découverte : "Si mes parents, repétait-elle, ne s'étaient point opposés à ce mariage, je serais aujourd'hui la femme d'un député !" Quelques années plus tard, Loubet devenait président du sénat. Cette fois, le caractère de la bonne femme tourna franchement à l'aigre, et, comme elle n'avait plus ses parents à qui adresser de sanglants reproches, ce fut moi qui écopai : "Si, tout de même, j'avais épousé cet homme-là, quel beau mariage tu aurais pu faire, ma pauvre fille !"

Et quand Loubet fut nommé président de la République ?

Oh ! alors, mon pauvre Monsieur !... De telles choses ne sauraient se raconter... Et ma vie n'est plus tenable !... Quelquefois, je perd patience et je secoue vigoureusement la pauvre femme.

Que dit-elle ?

Elle tombe sur une chaise, d'un air accablé, et gémit : "Ce n'est pas un genre de Président qui se conduirait comme ça avec moi !"

ALPHONSE ALLAIS.

## UNE PERLE

Mme Jeunemarié. La nouvelle servante est une perle, mon ami. Elle est excellente cuisinière. Elle a de l'économie, ne sort jamais et ne parle que quand c'est nécessaire.

M. Jeunemarié (pensif). Que ne fais-je pas rencontrée avant notre mariage ?

## SON PHYSIQUE

Le client. Qu'avez-vous ?

Le garçon. J'ai un foie de porc, une tête de veau, des pieds de cochon...

Le client. Je ne vous demande pas une description de votre physique : C'est ce que vous avez pour dîner que j'ai besoin de savoir.

## PAS LA MEME NATURE

La mendicante. La charité s'il vous plaît, madame. Je n'ai pas mangé depuis huit jours...

La dame élégante. Moi non plus ; j'essaie de me faire maigrir, mais ça ne me réussit pas aussi bien qu'à vous !

## CAUSERIE PARISIENNE

Le centenaire du mètre... Il passe assez inaperçu, en général. Les journaux ont consacré quelques lignes à cet anniversaire, et puis c'est tout.

Il y a tant d'autres chers maîtres qui n'ont pas cent ans, mais occupent bien plus l'opinion publique, ou, du moins, s'imaginent l'occuper, ce qui est tout comme.

Nous devons dire que le vénéral maître... non ! c'est mètre qu'il faut mettre... est très modeste, se rappelant, sans doute, son humble origine qui n'est, si je ne m'abuse, que la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre...

\* \* \*

Certains sages et prévoyants

redoutent que le moment ne soit proche où la concurrence des pays orientaux viendra jusque chez nous, porter un coup mortel à notre commerce et à notre industrie.

Grâce au bas prix de la main-d'œuvre, les Japonais et les Chinois inonderont notre marché d'articles de consommation courante...

On fabrique au Japon des allumettes suédoises (!) d'un bon marché ridicule, et beaucoup plus inflammables que celles de la région.

On sait que le madapolam est une espèce de cotonnade qui se fabrique à Manchester pour être expédiée dans l'Inde, comme le calicot, dont l'étymologie est Calicut, autrement dit Calcutta.

Maintenant on fabrique du madapolam à Madapolam même, et du calicot à Calcutta... et ces étoffes sont envoyées à Manchester.

Nous ne pourrions être sauvés, industriellement, que par le snobisme des Orientaux, qui trouveront peut-être très smart de faire venir d'Europe les objets qu'ils trouvaient chez eux jusqu'ici...

Li-Hong-Chang, le fameux homme d'Etat chinois, a commandé une natte postiche à un coiffeur parisien.

Car le vieux Céleste est complètement chauve, et pour dissimuler une calvitie incompatible avec sa dignité, je ne dirai pas qu'il porte perruque, mais bien qu'il porte une queue postiche.

Quelle aubaine pour notre industrie capillaire nationale, si Li-Hong-Chang pouvait donner le ton à la mode...

On verrait les quatre cent millions d'habitants de l'Empire du Milieu commander leurs nattes chez nous ?

\* \* \*

Un inventeur vient d'avoir l'idée, que je n'ose qualifier, de doter les piétons de chaussures à semelles pneumatiques.

On ne s'entendra pas marcher... mais un avantage plus sérieux ce sera la diminution de l'effort qui augmentera le rendement du marcheur.

A la guerre, on pourra doubler les étapes... et les facteurs ruraux, leur langue tournée accomplie, seront encore comme Achille, aux pieds légers.

Mais, par exemple, il faudra compter avec un accident inévitable et fréquent... la crevaisson du pneu.

Et quel ennui pour quelqu'un de pressé, qui se trouve déjà en retard, que de s'adosser à un arbre ou à un bec de gaz pour regonfler le pneu de ses semelles.

Il reste à savoir si une semelle molle, en caoutchouc, gonflée d'air, fatigue moins le pied qu'une semelle rigide... C'est là le point neu de la question.

Moi, j'en doute... mais je suis prêt à donner mon assentiment et même mon approbation à ce nouveau système de chaussures, s'il supprime radicalement les cors aux pieds, qui ne sont pas, hélas ! en caoutchouc, et qui ne crèvent jamais.

Ciel ! que le cor au pied est triste au fond des bottes.

\* \* \*

Papillon, joli papillon,  
Venez vite sur cette rose !  
Pour vous, avec ce frais bouton,  
Je l'ai cueillie, à peine éclose.

Certes, les papillons sont jolis !... ils plaisent aux enfants, et ils plaisent aux poètes... Ils semblent, même, plaire aux fleurs.

Mais encore faut-il que leur nombre ne soit pas exagéré. Tout le monde

a entendu parler des invasions de sautrelles, une des sept plaies d'Égypte au temps de Pharaon... une des plaies, encore aujourd'hui, de notre belle colonie algérienne.

On signale des vols de papillons, tout aussi néfastes. Au mois de novembre, un essaim de papillons s'abattit sur la ville de Topeka, dans le Kansas. Les insectes étaient tellement nombreux qu'on dut renoncer à travailler hors des maisons, et les rails du chemin de fer en étaient recouverts au point que lorsqu'un train passa, il dut s'arrêter et resta quelque temps en détresse...

Et la Garonne ne passe pas à Topeka !...

En êtes-vous bien sûrs, ô géographes ?...

Quoi qu'il en soit, j'aime mieux être dans un train arrêté par les papillons que dans celui arrêté par les brigands.

Je préfère le vol de ces gracieux insectes au vol... à main armée, sur la voie ferrée.

Le record, dans ce dernier genre de sport, appartient encore aux États-Unis. Quel pays recordieux !...

Dans le courant de l'année dernière, il y a eu 28 trains d'arrêtés par des... spécialistes ; 5 voyageurs ou employés ont été tués et 4 blessés, tandis que les brigands ont eu 6 blessés et cinq tués. On voit que les chances se balancent presque, avec un boni de 2 blessés du côté des voleurs.

Dans ce pays de parieurs enragés on doit donner l'attaque du train à égalité, et je suppose qu'à côté du wagon-hôpital, il y a un pari mutuel.

\* \* \*

Il y a du bruit dans le Landerneau spirite...

M. Camille Flammarion, le célèbre astronome, qui était un de leurs adeptes, se sépare d'eux avec éclat...

Il avait cru être l'intermédiaire de la pensée de Galilée... aujourd'hui il est désabusé, n'ayant recueilli dans le monde des esprits, comme il le dit, "que des tuyaux astronomiques faux sur le nombre des satellites de Jupiter"...

Le fait est que ce n'est vraiment pas la peine d'être mort, si on se trompe sur des questions pareilles !

Chose étrange, les esprits n'ont commencé à dire que Jupiter avait cinq satellites qu'après la découverte de ce cinquième satellite par un simple vivant.

Du reste, c'est à propos de ce même Jupiter que j'ai eu l'occasion, moi-même, d'être conspu par les spirites.

Un pontife déclarait, avec preuves (?) à l'appui, que Mozart habitait, dans cette planète, une maison en terre cuite...

Je protestai énergiquement, dans ces termes :

— Vous devriez dire "une maison en Jupiter... terre cuite" !...

Le monsieur, indigné, me déclara qu'il n'y aurait jamais d'esprit tant que je serais là !...

Je serais assez disposé à le croire !...

JULIEN MAUVAC.

## SATISFACTION

Emilie.—Je suis bien malheureuse ! Je commence à voir qu'Arthur ne m'a épousée que pour ma fortune.

Sa meilleure amie.—D'accord ; mais tu as toujours la satisfaction de savoir qu'il n'est pas aussi idiot qu'il en a l'air.

## QUAND IL SERA GRAND

—Et toi, Bébé, que comptes-tu être quand tu seras grand ?

Bébé (souffrant de la discipline de ses parents).—Je veux être un orphelin.

## PAS DE DIFFÉRENCE

Madame (à la nouvelle cuisinière).—Votre nom, Marie,

étant le même que celui de ma fille, cela pourrait donner lieu à quelque confusion. Il faut en prendre un autre. Comment trouvez-vous le nom de Brigitte ?

La cuisinière.—Sûr, madame, cela ne fait aucune différence pour moi.

Je veux bien appeler la jeune demoiselle de n'importe quel nom que vous aimerez.

## O NAIVETÉ

—Quel homme naïf est Muffardin ?

—Naïf ?

—Oui, il annonce pour une clavigraphiste d'un âge moyen et il s'attend à recevoir des applications.



IV

Simple histoire d'un mari, porteur d'un sac de farine, et de sa femme, un tantinet jalouse.

## Amusements et Sports

PARC SOHMER

Les grands succès du Parc Sohmer sont dépassés et, chaque semaine, à chaque représentation, la foule se précipite afin d'assister aux merveilleuses attractions qui se renouvellent sur un programme toujours nouveau.

Cette semaine, après les superbes numéros de celle éconlée, il semblait difficile de surpasser, d'égaliser même ce qui avait été produit. Eh bien, on nous affirme que les attractions amenées de New-York par M. Larose vont battre le record de l'intérêt et de l'éblouissement.

Ajoutons aux attractions de la scène celle résultant de la situation exceptionnelle du Parc.

Les accents, trouvant le chemin de l'âme, du merveilleux orchestre des Tziganes.

Voilà, pour toute la saison d'été, qui justifie l'engouement du public et assure au Parc Sohmer une prospérité sans égale.

\* \* \*

THÉÂTRE ROYAL

La réouverture du Royal a eu lieu le 5 août, un peu plus tôt que d'habitude afin de contribuer à l'amusement des visiteurs du World's Meet; la première troupe qui nous visite, cette semaine, se trouvera jouer sept jours au lieu de six. C'est dans "Her Better Half", spirituelle comédie, à l'action rapide, que cette rentrée a lieu.

Tout un programme très bien élaboré d'œuvres de grande valeur viendra successivement défiler devant nos yeux pendant la prochaine saison. Citons, entr'autres: "Troupe Weber et Fields", "The Royal Burlesque", "A Guilty Mother", "A Man of Mystery", "Faust", avec de merveilleux décors, "Hoeg & Nortons", "Les Rays", "The Bohemian Burlesques", "The Real Widow Brown", "The Australian Beauties", "Rose Hill", etc.

Il y aura une troupe européenne de grande valeur, celle de vaudeville Holy et Nortons.

Le gérant est toujours M. F. W. LeClair dont la compétence est connue de tous et qui est bien la garantie la plus considérable offerte aux amateurs.

De nombreuses améliorations ont été exécutées à notre scène de la rue Côté. Plafond, galerie et siège refaits à neuf. Nouveaux planchers à la scène et aux passages. Tapis neuf dans la salle. De nouvelles issues assurées la sortie immédiate de la foule de n'importe quel point du théâtre.

La ville, de son côté, va faire paver la rue Côté et une vaste enseigne éclairée de nombreuses lumières électriques, indiquera le soir, aux étrangers, l'entrée de ce si populaire établissement.

\* \* \*

ELDORADO

Le Café-Concert Français continue à faire les délices des amateurs de bonne musique, de joyeuses chansons d'opérettes, amusantes autant que gaies. Une soirée passée à l'Eldorado constitue un vrai régal artistique, en même temps qu'une cure efficace pour ceux qui sont atteints d'hypochondrie, fut-elle chronique.

La semaine dernière, tout spécialement, a été marquée par une recrudescence de folle gaieté: on jouait les "Lapins de Grelu", une des comédies les plus drôlatiques, les plus bouffonnes que l'on ait encore vues; ce n'était qu'un immense éclat de rire du commencement à la fin.

Au programme, cette semaine, "La tache de sang", opérette abracadabrante qui obtient un très grand succès et "On demande un sujet", spirituel vaudeville plein de situations cocasses. L'excellente troupe de l'Eldorado déploie tout son talent dans l'interprétation de ces pièces et grandit de plus en plus dans les faveurs du public.

PALLADIO.

ECHO DU PARC SOHMER

Mr Lajoie (retour de Ste-Agathe).—Eh, là-bas, eh...

Le journaliste.—Tiens, vous! Comment va, depuis si longtemps?

Mr Lajoie.—Bien. Mais, dites-moi, un petit comble pour n'en pas perdre l'habitude!

Le journaliste (justement effrayé et essayant de s'enfuir).—Vous dites?... Un comble?...

Mr Lajoie.—Oui. Le comble de l'idiotisme pour un chanteur du Parc Sohmer.

Le journaliste.—?... ?... ?...

Mr Lajoie.—... Entrer dans l'administration du Grand Tronc sous le fallacieux prétexte qu'il a de la voix.

CRÉTINADES

Le client.—Monsieur, je suis fâché de vous le dire, mais l'eau de Botot que vous m'avez vendue n'est pas assez forte.

Le marchand.—Pourtant, monsieur, nous la faisons toujours de la même manière.

Le client.—Non, je vous l'assure, vous avez dû mettre trop d'eau et pas assez de Bottot.

LE COMBLE DE LA JOIE

Il a été remarqué que rien ne fait plus rire une femme qu'un nouveau ratelier.

CE QU'IL A GAGNÉ

M. Jobardeau.—Vous avez perdu les deux jambes au service de l'armée, dites-vous? Qu'est-ce que cela vous a valu?

Le vieil inv' d'id.—Les bienfaits du célibat, car après cela aucune femme n'a plus voulu m'épouser.

POUR LES ENFANTS

La plupart des maladies des enfants, en cette saison de chaleurs et de temps orageux sont, dues à une alimentation défectueuse. Le lait que nous fournissons nos laitiers n'est pas toujours parfaitement pur; il tourne facilement à l'aigre, d'où, dérangement d'estomac, coliques, diarrhée, choléra, pour les enfants soumis à ce régime exclusif. Pour parer à tous ces inconvénients, nous ne saurions trop recommander aux mères de famille d'adopter pour les enfants une alimentation plus substantielle et de les mettre au régime de la Peptonine, qui contient tous les éléments d'un aliment complet et qui est spécialement adoptée à la nourriture des enfants. C'est un produit alimentaire, supérieur, parfaitement stérilisé d'après un procédé rigoureusement scientifique. L'analyse de la Peptonine a été faite par nos chimistes officiels du McGill, de l'Université Laval à Montréal et à Québec: tous nos savants professeurs s'accordent à faire ressortir les mérites réels de cet excellent produit. La grande boîte se détaille à 25c. dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries. Au cas où vous n'en trouveriez pas chez vos fournisseurs ordinaires, adressez-vous au dépôt principal, 382 avenue de l'Hôtel de Ville, Montréal. Téléphone East 1288.

En voyant aux Tuileries une bonne d'enfants du plus beau noir, Mlle Lili a eu un petit rire narquois.

—Ne vous moquez pas des négresses, mademoiselle, a grondé sa gouvernante; vous ne savez pas ce que vous pouvez devenir!

\* \*

Le Toulousain.—Mon cher, j'ai chez moi un baromètre tellement sensible que lorsqu'on pleure à côté, il marque aussitôt la pluie!

Le Marseillais.—Oh! mon cer, ce n'est rien auprès de la zirouette de ma maison de campagne! Quand le vent souffle du Midi, elle grince avec l'assent!

UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin.

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du Sang, Eczéma, Maladie de la peau, Irruption sur tout le corps, etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui put le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes. Il voyait souvent l'annonce des célèbres *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin, tant dans les journaux français et anglais du Dominion que des États-Unis. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son malheureux état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des *Pilules Cardinales*. Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des *Pilules Cardinales*, le remède à leurs maux. Quelles en fassent l'essai. Se vendent partout.

Sur la Cannebière:

Zai vu un pays où les asperzes poussaient sur des cerisiers.

Et moi donc, ze connais une contrée où le poteau télégraphique portent des fruits.

Farceur! des pièces télégraphiques, alors!

\* \*

Un gendre et sa belle-mère, toujours en bisbille, ramassent hier, ensemble, à la bifurcation d'une côte, une pelle des mieux réussies.

Tiens, observe un ami, c'est la première fois que je les vois tomber d'accord!

\* \*

La petite fille revient de l'église.

Eh bien! lui demande la maman, as-tu bien prié le bon Dieu!

—Je n'ai pas pu; il n'y était pas. Il n'y avait que le curé!

BANQUE vs TERRAINS

Les banques ferment leurs portes et refusent la remise d'argent que vous leur aviez confié dans le but de recevoir le moindre intérêt de 3½ par cent. Quelle différence entre le placement que vous pouvez en faire avec nous, et le placement que vous en aviez fait!

Vos épargnes déposées avec nous, ne souffrent aucun risque de pertes; tout au contraire, ce sont des gains continuels, des abondantes journalières à votre capital. Vous achetez aujourd'hui à un prix, demain le terrain a subi une hausse; il en est ainsi de jour en jour, sans avoir eu à placer un capital important, car les paiements sont si faciles, que personne ne peut avoir une seule raison pour ne pas devenir propriétaire, devenir indépendant. Viauville sur le rapport des avantages, n'a pas son égal. Son site avoisinant le fleuve, le rend, au point de vue hygiénique, le desideratum de l'île de Montréal; sa proximité de la ville, le rend désirable pour toutes les classes de la société; l'accès facile, au moyen de tous les chemins de fer, qui s'y rendent, fait que le trajet, tout en étant des plus agréables, vous met, pour ainsi dire, à la porte de vos places d'affaires, en quelques minutes seulement.

Cette source d'eau limpide, claire et purgative, qui coule incessamment, est le préventif et le remède à beaucoup de maux. C'est encore pour vous, propriétaires.

Vous avez encore à votre porte tous les besoins de la famille. Vous êtes à la fois à la campagne et à la ville. L'église est à la portée de tous; les canaux seront achevés cet automne; les trottoirs borderont toutes les rues; enfin, les avantages sans nombre sont à l'acheteur, malgré la maigre somme que vous nous payez en acompte.

Nous vous offrons donc des valeurs qui valent mieux que de l'or; des valeurs qui prennent du prix tous les jours et qui ne peuvent jamais subir une baisse aux prix actuels. Les lots de terrains à Viauville sont assez connus pour ne pas avoir à s'en dire plus longuement sur les avantages qu'ils offrent aux acheteurs. Nous nous contenterons de vous informer que nous prenons les billets des banques Ville Marie et Jacques-Cartier en paiement ou partie de paiement des terrains, qui vous donneront 40 à 50 pour cent d'intérêt sur votre capital, sans aucuns risques, contre 3½ pour cent que les banques vous accordent, non sans risques. Personne ne peut vous voler ce terrain; il est là, restera là et prend du prix tous les jours. Adressez-vous à la manufacture Viau et Frères, 1291 Notre-Dame, ou sur les terrains à Viauville, E. Beaudry, représentant, J. B. Deguise, gérant.

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent

J. A. Dumas  
PHOTOGRAPHE  
MONTREAL

## MODES PARISIENNES



ROBE DE PROMENADE EN FOULARD "LAVANDE", se composant d'une jupe découpée à dents, sur un fond de jupe garni de volants de mousseline de soie même teinte. Corsage blousant légèrement devant, recouvert d'un plastron de guipure encadré d'un bouillonné de mousseline de soie. Col droit en guipure. Manches longues découpées au bas sur un volant. Ceinture de ruban de velours. Toquet en paille orné de choux de tulle et d'une aigrette. Mat. : 13 verges  $\frac{1}{2}$  de foulard, 3 verges  $\frac{1}{2}$  de mousseline de soie,  $\frac{3}{4}$  de verge de guipure.

## SUIVANT LA CAPACITÉ

Ahmed Effendi, l'ex ambassadeur turc à Berlin, avait l'habitude de distribuer des bonbons aux dames présentes. Dans une occasion, il en donna à une certaine dame deux ou trois fois autant qu'aux autres. Orgueilleuse de cette préférence, elle pria un interprète de s'enquérir des motifs qui l'avaient provoquée.

Parce que sa bouche est deux fois aussi grande que celles des autres dames, répondit le peu galant Ahmed.

## RIEN QU'É PAR LA DOUCEUR

L'enfant judicieux (qui a entendu quelques remarques de son père).— Êtes-vous notre nouvelle gouvernante, madame ?

La gouvernante. — Oui, mon enfant.

L'enfant. — Eh bien, madame, je suis l'un de ces petits garçons qui ne doivent être conduits que par la douceur ; ainsi vous ferez mieux, je crois, de vous procurer immédiatement quelques gâteaux et quelques oranges pour me donner.

## DE QUOI SE PLAIGNAIT-ELLE

Clara. — Je suis tellement passionnée pour la musique, que j'ai horriblement l'esoin de jouer du piano.

Laura. — Mais, tu joues horriblement aussi, de quoi te plains-tu ?

## SIMPLE QUESTION

Frank (célibataire). — Pensez-vous qu'un homme ait le droit d'ouvrir les lettres de sa femme ?

Robert (marié). — Il se peut qu'il en ait le droit, mais je ne vois pas bien comment il peut en avoir le courage.

## IL LE CONNAISSAIT BIEN

Lui. — Un tel m'a appelé pique-assiette ; il a dit que je n'étais pas soluble et que je n'avais jamais pensé à payer mes dettes !

Elle. — Mais, je pensais qu'il ne nous connaissait pas du tout !

## UN HOMME D'AFFAIRES

La bonne dame (au mendiant qui a l'habitude de se présenter chaque matin). — Je vois que vous avez amené quelqu'un avec vous aujourd'hui, je ne puis pourtant vous donner que que chose à tous les deux.

Le mendiant. — Certainement non, madame. C'est seulement pour l'introduire aux clients ; j'ai idée de vendre et d'abandonner les affaires.

## DANS LES AFFAIRES

Le manufacturier. — Avez-vous réussi à parfaitement imiter les produits de Fricandeu & Cie ?

Le gérant. — Parfaitement, monsieur.

Le manufacturier. — Très bien. Lancez une circulaire mettant en garde le public contre les contrefaçons et mettez nos produits sur le marché.

## SA PROFESSION

La mère. — Je me demande ce que nous allons faire de notre petit Georges. Il a une telle tendance à exagérer toute chose qu'il fait une montagne d'un caillou.

Le père. — Je pense, ma chère, que nous ne pouvons mieux faire que de l'établir encanteur.

## IL LE SAVAIT DE RESTE

— Je comprends à présent, remarqua le jeune homme qui avait été poursuivi pour bris de promesse de mariage, pourquoi on appelle cela "faire la cour".

## BÉBÉ MODÈLE

La conscience d'un petit garçon est la faculté qui lui fait manger toutes les sucreries afin qu'elles ne rendent pas son petit frère malade.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 612.— Cette jaquette se fait en cheviotte brune, tachetée Cardinal avec revers en étoffe unie ; la veste et le col en taffetas rayé diagonalement ce qui est tout à fait nouveau cette saison ; le dos sans couture ; le devant, avec larges revers, de l'épaule à la taille, a de petites pinces coupées garnies de deux petits brandebourgs. Les manches sont à deux coutures ; au poignet, sur le dessus, une petite ouverture finie aussi exactement que les pièces du corsage. Les devants sont ajustés sur une doublure, ils peuvent se fermer devant ou sur le côté. Un col droit termine le cou.

Il faut 1 verge  $\frac{1}{2}$ , en 44 pouces, pour faire cette jaquette quand elle est destinée à une jeune fille de 14 ans.

Le No 12 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.

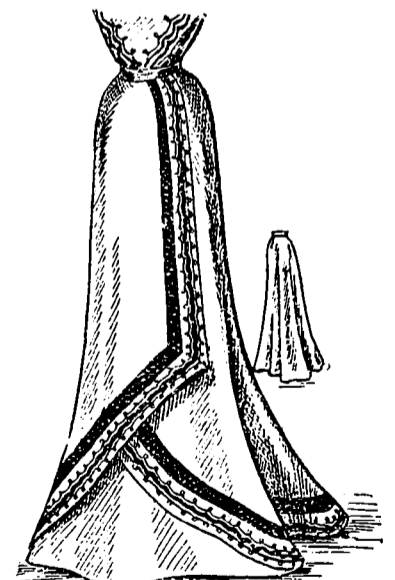
No 617.— Cette gracieuse draperie se fait avec ou sans couture sur le côté. Si l'étoffe n'est pas assez large, joignez deux lés ensemble à l'endroit des lisères ou de la perforation du patron. Cette jupe est ajustée sur les hanches à l'aide de pinces ; la fermeture peut être indifféremment sur le côté ou sur le milieu du derrière. Notre dessin représente cette double jupe exécutée en drap vénitien, nuance pigeon, garnie de 5 verges de ruban

No 612.—Jaquette Eton pour jeunes filles.

No 617.—Jupe pour dames.



NO. 612 MISSES' ETON WAIST.



NO. 617 LADIES' SKIRT.

de velours brun et de la même quantité de garniture en verroterie de couleur formant galon.

Il faut 4 verges en 44 pouces de largeur pour une jupe destinée à une dame de grandeur moyenne.

Le No 617 est coupé dans les grandeurs de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 31 AOUT

### TRIO DE PROVERBES

Les bourses vides attristent les visages.

x

Quand il pleut en août, il pleut miel et moût.

x

Qui se fait miel, les mouches le mangent.

SANCHO PANÇA.

### Une Recette par Semaine

Voulez-vous une colle pour le bois, adhérent parfaitement et insoluble dans l'eau ? Prenez du fromage blanc frais et pétrissez-le vigoureusement en le lavant à grande eau ; vous en formez une masse et le gardez dans un lieu frais. D'autre part, vous éteignez de la chaux vive en la plongeant dans de l'eau, vous la laissez sécher, puis vous la pulvériser et la tamisez ; mettez ensuite la poudre obtenue dans une bouteille bien fermée. Quand on veut employer la colle, on mêle une partie de poudre de chaux avec trois parties de fromage, en ajoutant assez d'eau pour former une légère pâte : la préparation doit se faire peu de temps avant l'emploi.

B. DE S.

### AVEC DÉNUÉ D'ARTIFICE

On demande à Babylas :

— Vous souvenez-vous de cette douzaine d'huîtres... ?

— Parbleu, j'en étais.

### Aux Personnes Affaiblies

On rencontre tous les jours des personnes qui se plaignent d'avoir perdu leurs forces, d'éprouver une fatigue, une lassitude générale, extrême au moindre effort, qu'elles font ; elles ont pâli, maigri, sans qu'on puisse constater chez elles aucune maladie particulière ; on peut admettre que ces personnes sont simplement anémiques, c'est-à-dire ont le sang appauvri pour toute maladie. Cette maladie est, d'ailleurs facile à guérir à l'aide des Pâtes de Longue Vie du Chimiste Boiard et dont la formule est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris. Envoyées par la maille sur réception du montant, 5 fr. en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon.

## MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en vire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

### A L'ODEON...

CINEMATOGRAFIE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

### Voyage-Autour du Monde

29 Nouvelles Vues de Différentes Cites et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. à l'Odéon 10c. Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

## UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD. Boite 996, Montréal.

Pour **Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petite Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw Montréal, P. Q.**

Une scène de ménage parisien.

Madame renvoie dare-dare sa cuisinière, jeune, jolie et coquette, qu'elle soupçonne véhémentement, et non sans raisons, d'un flirt coupable avec monsieur. Elle lui règle ses gages et lui paye en sus les huit jours de rigueur pour lui faire porter au plus vite ses charmes et ses jupons ailleurs. La cuisinière, narquoise, compte soigneusement l'argent et rend à sa maîtresse un écu de 5 fr.

— C'est-ce que ça veut dire ? s'écrie madame.

— C'est pour les gages du chien de madame.

!!!

Oui, madame. Il ne les a pas volés. Depuis que je suis ici, c'est lui qui a nettoyé toute la vaisselle !

\* \*

Deux vieux amis se rencontrent après dix ans de séparation.

Ah ! mon pauvre cher, comme tu es déprimé !...

Possible, mais j'ai encore plus de cheveux que toi.

Non pas !

Si fait !

Eh bien, comptons !

## Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement

exécutées, caractères

de luxe.

.... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

## La boisson des Cyclistes

... De l'aveu de tout bicycliste qui s'y connaît, l'EAU MINERALE RADNOR est celle qui calme le mieux la soif durant une longue course. Cette Eau pétillante et naturelle remplace avec avantage tout autre breuvage. Elle est agréable à boire et donne de la vigueur dans tous les cas de fatigue. C'est la reine des eaux minérales et c'est la plus recommandée. Un verre de cette eau vous tiendra frais et dispos pour une très longue course. C'est la seule boisson du bicycliste qui veut conserver ses forces et éviter toute fatigue.

### DEUX FABLES EXPRESS

I

Le petit duc partant subito pour la Loire. Laisa son bain fumant dans la baignoire. Son larchin s'y plongea, dès qu'il fut descendu.

MORALE

Un bain fait n'est jamais perdu.

II

La bonne de Gaston mentait si tellement, Que le pauvre aimait mieux trancher sa des-

tinée.

MORALE

Les personnes dont la bonne ment Expirent avant la fin d'année.

\* \*

Lagourlette fils, jeune adolescent qui promet de marcher brillamment sur les traces de son père, lit dans un journal que la reine Victoria est depuis soixante ans sur le trône. Et de s'écrier : Ce n'est tout de même pas tous-jours drôle, d'être reine. Elle doit avoir joliment besoin de se dégourdir les jambes !

\* \*

On parle d'un auteur plagiaire.

— Il paraît, dit quelqu'un, qu'un éditeur prépare une édition de ses œuvres choisies...

Dans celles des autres, observe notre confrère X...

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.  
de Gonzague.

Un conte sur feu le marquis d'A\*\*\*, un avare célèbre du règne de Louis Philippe.

Après une fausse spéculation dans laquelle il avait perdu cent mille écus, c'est-à-dire trois cent mille francs, il éprouvait une tel rancœur qu'il parlait de se pendre :

Une corde neuve et solide, c'est ça, mais... mais ça me coûtera de quarante à cinquante sous. Ma foi, c'est trop cher et j'aime mieux aller me noyer.

Réflexion faite, il ne se noya pas parce que l'eau de Seine lui aurait gâté pour cinquante francs de nippes.

### BAUME ROYAL ITALIEN

La beauté de la femme



Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'émment chimiste Paléon, est le triomphe chimique des temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Faites-vous en faire l'essai et vous serez tellement charmé de ses parfums et incomparable résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner.

Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure 2 ans.

Depot Canadien  
207 St. Jacques, MONTREAL.

Margolin, fervent ami de la bouteille, saisit toutes les occasions de s'offrir un petit extra.

Un autre jour, pour expliquer son état d'ébriété manifeste, il disait avec attention :

C'est aujourd'hui que ma pauvre défunte aurait quarante-deux ans et demi !

\* \*

La cuisinière. Monsieur ! il y a encore de la cervelle et des pieds truffés.

Le bourgeois. Eh bien, ce matin vous me ferez sauter la cervelle et, ce soir, vous m'arrangerez les pieds avec une petite sauce.

EN AUCUN TEMPS

Nul remède n'a produit d'aussi bon effet que le *Baume Rhumal*.

## MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

## J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES

MONTREAL

LA MAISON N. MERCIER

Cette nouvelle maison compte déjà beaucoup dans le commerce de nouveautés, à Montréal, et c'est, sans conteste, la plus progressive du quartier St-Jean-Baptiste.

Ce marchand *à-pa-date*, ne cesse de rechercher le commerce avec la famille, et cette clientèle désirable a pu apprécier, dès les premiers jours, les grands avantages que M. Mercier sait offrir si fréquemment et si à



M. N. MERCIER.

propos, grâce à ses talents d'acheteur et à son esprit d'observation. Nul mieux que lui sait ce qui plaît à la clientèle. Il sait distinguer l'article élégant, et le client qui se fie au bon goût de M. Mercier n'est jamais trompé dans le choix d'un costume de bon ton.

M. Mercier est un jeune qui connaît son affaire sur le bout des doigts. Il a été à l'école et c'est toujours avec le sourire aux lèvres qu'il accueille le fournisseur comme le client et traite toute affaire. C'est le type de l'homme d'avenir et celui surtout du bon garçon.

M. Mercier est né en 1865. Il fit ses débuts à Québec et vint à Montréal en 1886. Après un stage chez Boisseau Frères, il occupa durant 7 années le poste de premier commis chez Larose et Paquin, d'où il sortit pour fonder, en société, la maison St-Louis qui fit, durant deux ans, un commerce énorme. Cette maison, on ne l'a pas oublié, disparut pour des causes en dehors du contrôle de M. Mercier.

Bref, M. Mercier vient d'établir, dans d'excellentes conditions, son commerce actuel dans le superbe édifice Paucé, rue St-Laurent, vis-à-vis le marché St-Jean-Baptiste.

Ce sera avant peu un grand foyer d'affaires, grâce aux offres captivantes qui y font journellement.

FAUSSE ROUTE

Vouloir guérir un rhume sans *Baume Rhumid*, c'est chercher midi à quatorze heures.

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du Teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)



FAITES - EN L'ESSAI Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, taches, etc., qui gâtent le visage des

plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat, est hygiénique, invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure. ITALIAN DRUG CO., 207 St-Jacques, Montréal

Champbaudet avait un ami qui était son médecin et qui lui interdisait formellement de fumer.

Ils se sont brouillés à propos de l'affaire Dreyfus.

Depuis lors, quand il aperçoit le docteur, Champbaudet affecte d'allumer un énorme cigare... pour le faire enrager!

Lagourdet, qui vient de perdre sa femme, est désespéré. Il veut exprimer sa douleur et sa tendresse dans une épitaphe et il confère à ce sujet avec le marbrier.

— Voyons, lui propose cet industriel, voulez-vous mettre "A ma chère compagne" ou "A mon épouse fidèle"?

— Non, répond Lagourdet, je voudrais quelque chose de plus vif, de plus expressif...

Tout d'un coup se frappant le front: — J'ai trouvé. Mettez simplement: "A ma veuve!"

Un professeur de physique fait son cours.

— Je rappellerai enfin que les Américains ont adopté l'électrocution comme mode de supplice. On attache le condamné à mort sur un siège spécial et on lui fait passer au travers du corps un courant de plusieurs mille volts... C'est ce qu'on nomme le fauteuil Volta. (Après réflexion.) Pour ma part, je préfère le fauteuil Voltaire...

Un Bain en Eté

Dans de la belle eau de source qui coule continuellement, est un vrai luxe pendant les temps chauds — un bon exercice hygiénique qui rafraîchit et égale.

Aussi Bains Turcs, Russes, Privés et Electriques

GRATIS. — Traitement électrique dans notre département de bains électriques, chaque matin.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:

210 RUE CRAIG.

W. G. Townsend, Gérant

Nouveau Procédé de faire les Dentiers

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. \* Couronnes en Or, \$4. Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de...

Tresler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée.

Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent...

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

On vient chercher Jean Hiroux pour le conduire à l'échafaud.

— Du courage, mon ami, lui dit le directeur de la prison, le moment est venu de payer votre dette à la société.

Jean Hiroux, vivement:

— Je me déclare en faillite!

On lit dans un journal anglo-indien: "Un Hindou vient d'être condamné à trois mois de prison pour avoir volé la bicyclette de l'évêque de Bombay."

Attendons-nous à lire un jour, dans une gazette italienne, la nouvelle du rapt du trieycle à pétrole de Léon XIII.

Epoques Douloreuses

Les jeunes filles et les jeunes femmes dont les époques sont douloureuses verront disparaître comme par enchantement cet état fâcheux et les souffrances qui l'accompagnent et qui sont provoquées par l'appauvrissement du sang, en se mettant pendant quelque temps au régime régulier des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui contiennent tous les éléments indispensables à la reconstitution d'un sang appauvri. Dans toutes les pharmacies à 50c la boîte. Envoyez par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Bérard, 1703 rue Ste-Catherine.

ELDORADO

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 7 AOUT

LA TACHE DE SANG

Opérette en un acte

On demande un Sujet

Vaudeville en un acte

RITA de SANTILLANE, FREJUST,

MARCELLE DUCAS, ANGELE D'ARCY, Les DELVILLE, etc., etc., etc.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre Galeries, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON, F. X. BILODEAU. Régisseur: S. DURANTEL.

Le patron d'un restaurant à la carte est en train de styler un garçon nouvellement embauché.

— Une consigne rigoureuse; ne jamais donner de journaux aux clients pendant qu'ils mangent. Quand ils lisent la politique, cela les dégoûte, et ils ne commandent plus rien!

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom .....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 25.

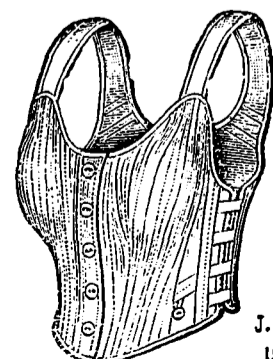
PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No II

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.



Corset Négligé

Très souple avec élastique dans les côtés, sans acier ni baleine, en usage avant déjeuner et porté par les personnes n'ayant pas les corsés ordinaires. Tailles 18 à 50.

J. B. A. Lacroix 152 St-Laurent MONTREAL.

**D<sup>r</sup> J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

**LES DAMES**

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Nous naissons dans les pleurs, nous vivons dans les plaintes et nous mourons dans les regrets.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 193**



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlles R. Hallé, A. M. Pelletier, B. Poirier, A. Vallée, M. M. L. Bélanger, A. J. Gauthier, E. Germain, H. Tromblay, Montréal ; Mlle A. Beauchemin, Arthabaska, Q. ; Mlle E. Côté, L. Darche, Danville, Q. ; J. Robin, Forestdale, Q. ; L. J. Roborzo, Lévis, Q. ; E. Fortier, Notre Dame de Lévis, Q. ; T. Cauchon, Pont Etchemin, Q. ; Mlle B. Laperrière, R. Bédard, Québec, Q. ; A. Millette, Sorel, Q. ; K. Lebrun, O. Tanguay, St. Dominique de Bagot, Q. ; Mlle A. Chenette, St. Hyacinthe, Q. ; E. Desrosiers, Brunswick, Mo. ; H. Gibeau, Conos, N. Y. ; H. J. Fournier, W. H. Létourneau, Fall River, Mass. ; J. Sterer, Lawrence, Mass. ; Mlles A. Paquette, M. St. Hilaire, Lewiston, Me. ; Mlle J. Rochette, Lowell, Mass. ; Mlle Pedlove, L. Jauré, Nouvelle Orléans, La. ; Mme G. Lefebvre,

A Gervais, Three Rivers, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle R. Vallée, 123 Hôtel de Ville, Montréal ; A. Millette, avocat, Sorel, Q. ; Mlle A. Chenette, St. Yacinthe, Q. ; Mlle Pedlove, Nouvelle Orléans, La. ; A. Gervais, Three Rivers, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

*Maison N. Mercier*

**QUARTIER ST-JEAN-BAPTISTE**

L'acheteur économe trouvera, durant tout ce mois, de...

**GRANDS... BARGAINS**  
ET BONS

Au Populaire Magasin **MERCIER**

Une légion d'offres alléchantes devra attirer toutes les familles en quête d'économies sérieuses. C'est le...

**.. Mois des Grandes Réductions ..**



et les nôtres éclipsent tout ce qu'on peut vous offrir ailleurs, grâce à notre système d'affaires, lequel consiste à renouveler,...

**COUTE QUE COUTE**

tout notre assortiment de chaque saison. Une foule de...

**Marchandises**

Fraîches et de Bon Gout seront

Sacrifiées sans Réserve



**TABLEAU DE SACRIFICES !**

En dehors de ce tableau, nous offrons une multitude d'autres occasions d'un bon marché extraordinaire.

**VENEZ VOIR !**

**NOS PRIX BAISSENT** et nous en donnons la preuve à nos clients et au public en général : Alpaga noir fleuri 39c. Alpaga uni 35c. Ortonano française 45c. pour sacrifier 19 3/4c. lundi, chez **MERCIER**.

**VOICI LES ANCIENS PRIX POUR LES NOUVEAUX !**  
Toutes nos indiennes de 8c. 10c. 12c. lundi chez le donneur de bargains. 6c.

**RUBANS DE COULEURS AS-SORTIES**, 2 pouces de largeur. 3, 4, 5c. Profitez-en, c'est chez **N. MERCIER**.

**TOILE A NAPPE DAMASSÉE**  
51 pes de largeur, valeur de 39c. chez **MERCIER**, lundi. 20c.

**LE SACRIFICE EST GRAND MAIS IL EST VÉRITABLE !**  
1 lot de Tweed, tout laine, val. régulier 25c, 30c, 39c, 45c. remarquez bien. 19c.

**QU'ON SE LE DISE !**  
Que chez **MERCIER** on achète une Chemise de couleur, Toi o regatta, av. c ou sans collet dans toutes les grandeurs. Prix 99c. pour être vendus, lundi. 45c.

1 autre Job de **CHEMISES** Blanches, provenant d'une manufacture en liquidation, prix régulier 75c, lundi. 42 1/2c.

**TOUT LE MONDE LE CONNAIT** que nous vendons nos Corps et Calcçons en balbrigan, marque française, 75c, lundi profitez-en, seulement. 42 1/2c.

**INCROYABLE !** — Chemises ou Flanellette, lot les les grandeurs, lundi chez **MERCIER**. 19c. Ménageons notre moulin et nos jambes.

**LES PRIX SONT BAS, MAIS TOUJOURS CERTAINS**, rendez-vous de bonno heure lundi matin chez **MERCIER**, pour une bonne paire de Chaussettes en fil et sans couture, seulement. 6 1/2c.

**SANS PRÉCÉDENT !**  
Serges dans toutes les nuances, tout Laine. Pour cette grande vente. 19 3/4c. N'oubliez pas le prix.

**LES PRIX BAISSENT !**  
C'EST UNE GRANDE PREUVE. Cachemires noir et couleur, 46 pouces de largeur. — Prix régulier, 59c et 62c. 33 1/2c. Lundi chez **N. MERCIER**.

Voyez les ces marchandises si bon marché ! **ETOFFE A ROBE** de toutes nuances et tout laine, valeur 15c et 10c, nous les vendrons, lundi, seulement. 2 1/2c. N'oubliez pas.

**UN LOT-JOB DE TOFFES NUANCES**  
Prix régulier 35c. Chez **MERCIER**, lundi. 15c.

N'avez-vous jamais remarqué une ligne bien connue, comme un **BAS DE CACHEMIRE** sans couture et tout de laine, prix régulier 35c. Pour cette vente chez **MERCIER**. 19c.

N'oubliez pas que lundi matin, chez **MERCIER**, les **MOUSSELINES** de 10, 12 et 15c seront réduites à seulement. 8c.

Soyez-en certain, lundi matin, chez **MERCIER**, les **COLLETS DE TOILE**, pour Messieurs, Dames, seront vendus à. 4c. Pour manger les Chinois.

**A 50 POUR-CENT DE RÉDUCTION**, 1 lot de broderie pour être sacrifiées à. 2c, 3c, 4c, 5c. N'oubliez pas lundi.

La Baisse! — **DENTELLE EN TOILE**. 6c. La douzaine de verges.

N'avez-vous jamais acheté un **CORSET BON MARCHÉ**, produit d'une manufacture française et garanti "forme nature", en vraie laine. Prix régulier et sans réplique, ailleurs, \$1.50, \$1.75c, 50c. Voyez 75, 50, 40, 33c. chez **Mercier**, lundi. Ces prix sont garantis par la Maison **N. MERCIER**.

Rendez-vous de bonne heure. Les premiers arrivés, les premiers servis.

**NAP. MERCIER**, 1094 Rue St-Laurent

VIN  
**St-Lehon**

Naturel  
Tonique  
Stimulant

En vente dans  
les meilleures  
pharmacies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE**

Souls Agents pour  
le Canada.



**AUX DAMES**

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

**Machines à Coudre**

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

**Machines à coudre à Louer**

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine pariaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance :

**L. A. BERNARD,**

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

**MALADIES DE LA PEAU**

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Deux gardiens de la paix réveillent un pauvre diable couché sur un banc des Champs-Elysées et l'invitent à regagner son domicile :

Hélas ! mes bons amis, je n'en ai pas : menez-moi à l'Hôtel.

A quel hôtel ! Une idée ! si vous me conduisiez... à l'Hôtel de la Monnaie !



**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**Baume Magique de Cléopâtre**

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incurvation des Ongles, soignés par

**Mme GEO. TUCKER**

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

Comment, maquignon... 2,000 francs est à ne !

- Dame, monsieur, il vont devenir rares avec l'instruction obligatoire.

**Restaurateur de Robson**

**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIEITE, P. Q.

**UN LIVRE POUR LES FEMMES**

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les traits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

**GRATIS**

AUX LECTRICES DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

Téléphone des Marchands 182

**N. LÉVEILLÉ**

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille pièces.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'Avis

COUPE GARANTIE

**Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 195**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Decoupez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, un carré et un triangle.

Collez les numéros sur une feuille de papier blanc et nettoyez, en bas, du même côté, tout, prudence, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne partiellement au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 9 août, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

**... Encouragement ...**

**La Société Coopérative de Frais Funéraires**

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des... FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux :

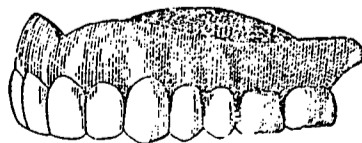
De naissance à 5 ans,	\$1. par année
" 5 ans à 30 ans,	75c " "
" 30 ans à 45 ans,	\$1. " "
" 45 ans à 55 ans,	\$1.50 " "
" 55 ans à 65 ans,	\$2.50 " "

Prix spéciaux au delà de 65 ans

Bureau : - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES : Bell, Est 1235 ; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.



**Dentier Garanti \$5.**

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$1 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc. font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1893 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

**Institut Dentaire Franco-Américain**

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine